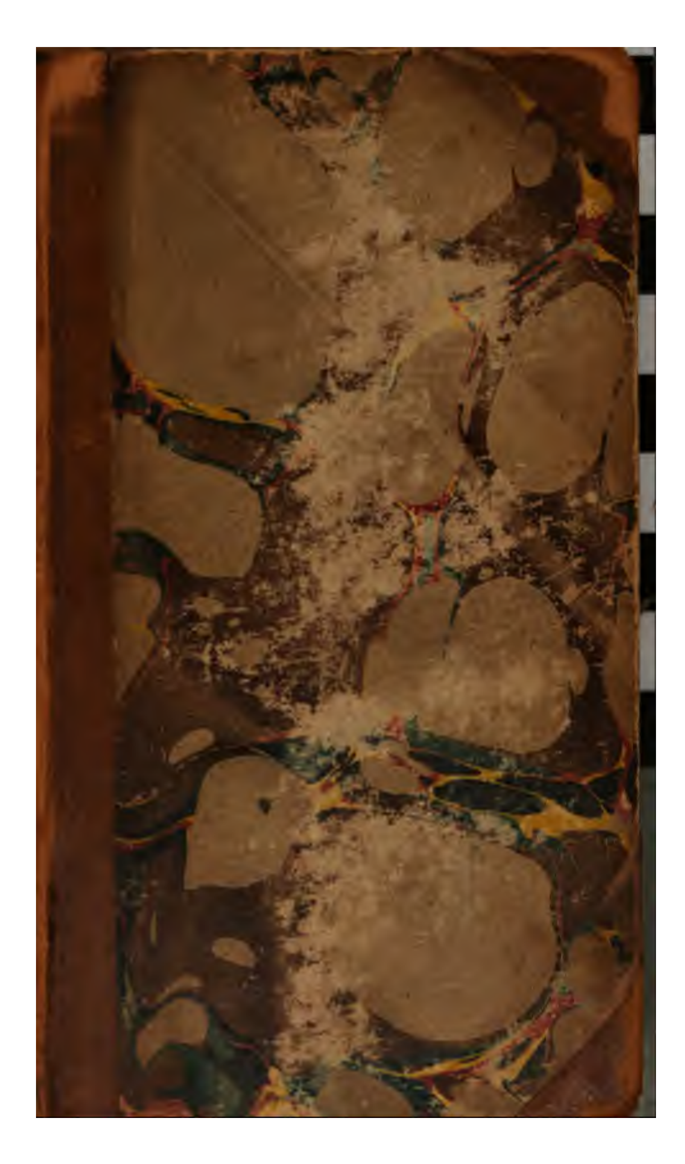
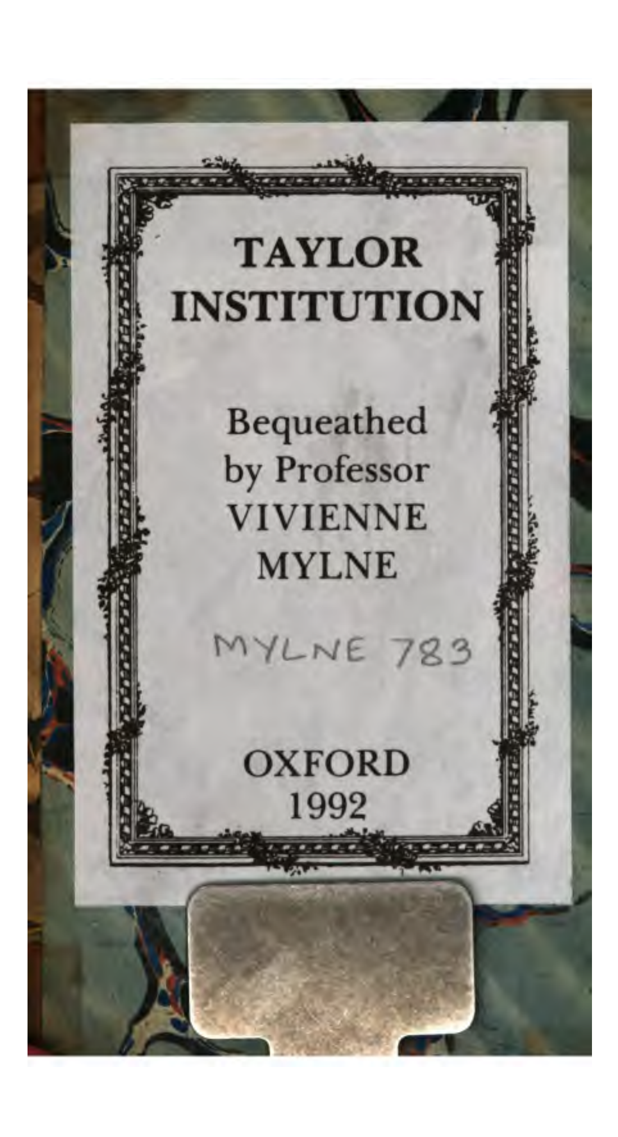
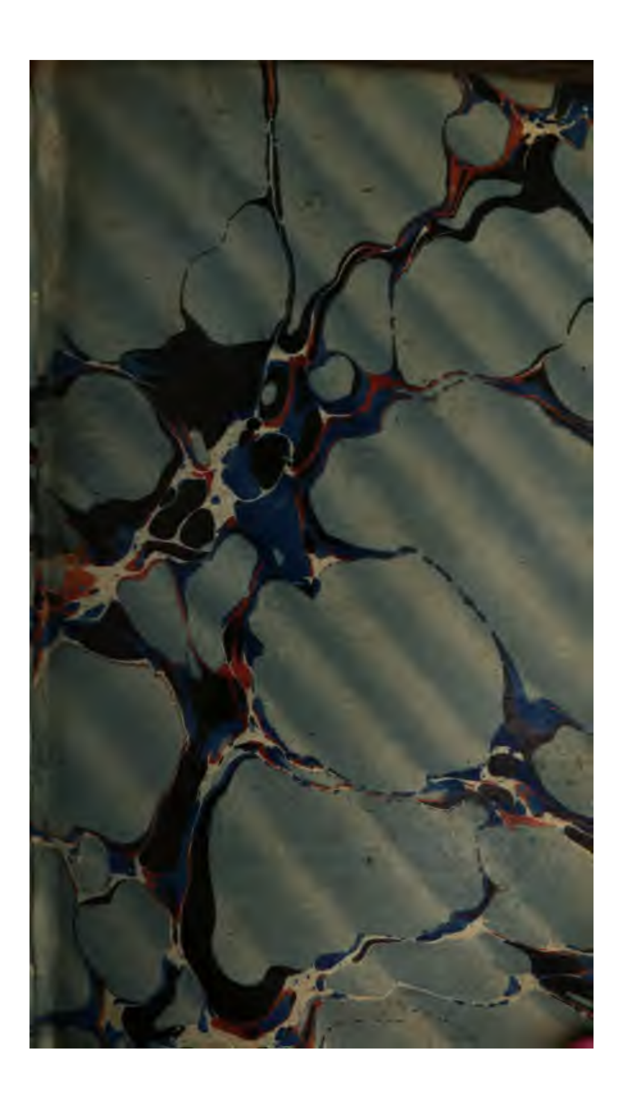



TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 783
OXFORD
1992



10/6/63

ROBERT
(Marie-Anne de)

MMF 65.41

VOYAGES
DE
MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETTES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR;

TRADUITS

PAR MADAME DE R. R.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE.

Et ſe trouve

A PARIS,

Chez tous les Libraires qui débitent les Nouveautés.

M. DCC. LXV.



VOYAGES
DE
MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETTES.

SECOND CIEL.

CHAPITRE PREMIER.
Planette de Mercure.

LE Génie nous transporta dans le second Ciel, qui est, comme l'on sçait, la Planette de Mercure. La rapidité de l'attraction qui nous attiroit, nous

enleva avec une ſi grande violence, qu'elle nous ôta preſque la reſpiration ; ce qui nous empêcha, Monime & moi, d'admirer mille beautés nouvelles qui s'offroient à nos regards.

Nous arrivâmes dans ce nouveau Monde extrêmement fatigués. Nos Gnomes, qui avoient pris les devants, nous attendoient ſur la frontiere avec des équipages convenables à la dignité & à la dépenſe que doivent faire des Seigneurs Etrangers : mais, malgré l'impatience que nous avions de trouver un gîte qui pût nous procurer quelque repos, nous fûmes encore obligés de traverſer de grandes fo-

rêts, & des plaines désertes & arides.

Le Génie, pour dissiper l'ennui d'une route aussi peu amusante, voulut bien nous donner une idée des usages qui s'observent dans ce Monde, & de la façon de penser de ceux qui l'habitent. C'est ici, nous dit-il, le séjour de l'opulence, du luxe, du faste, & de toutes sortes de magnificences; de somptueux édifices ornent toutes les Villes; de beaux Châteaux, des parcs admirables embellissent leurs campagnes. Dans toute cette Planette, l'argent est le seul Dieu, le seul ami, le seul mérite qu'on révere: ce métal ennoblit; il donne de la naissance

& de l'esprit aux personnes les plus stupides : il fait encore parvenir aux plus hautes dignités, quoiqu'on n'ait nulle sorte de talens pour les remplir : c'est ce qui fait qu'on n'est occupé dans ce Monde que des moyens par lesquels on peut acquérir de grands biens. Pour y parvenir, on employe toutes choses : la passion des richesses a toujours fait le caractere dominant de tous ces peuples, qu'on nommé Cilléniens : mais ils ont changé depuis quelques années leurs manieres d'en user. Autrefois leurs grands principes étoient de conserver ce qu'ils avoient amassé ; ils pensoient qu'il étoit juste de ménager avec

ſoin ce qu'ils avoient ſçû gagner avec bien des peines, & qu'il ſuffiſoit d'avoir ſes coffres pleins pour ſe faire des amis.

Aujourd'hui, cette façon de penſer feroit regardée comme avarice. Ils ont entierement changé leur méthode. Il n'eſt plus queſtion de tréſors, ni de coffres; ou, s'ils en ont, ils n'ont certainement point de fond : car, malgré la prodigieuſe quantité d'or qui y entre, ils ſont toujours vuides. Auſſi n'y a-t-il point de Monde dans l'Univers où l'on trouve plus de gens qui, tout à la fois, paroiſſent puiſſamment riches, & extrêmement pauvres, parce que la plûpart de ceux qui

font une figure des plus brillantes, font obérés de dettes; & quoiqu'ils laiffent après leur mort les plus beaux héritages, leurs enfans fe trouvent néanmoins forcés de répudier l'hérédité. Avoir des dettes, eft un titre de nobleffe, & même de grandeur.

Cependant, écoutez-les raifonner fur leurs maximes; ells font admirables; jamais ils ne parlent que de probité, d'honneur, de droiture & d'humanité : il leur échappe même quelquefois de vanter la confcience & la religion: mais toutes ces vertus font regardées par la plus grande partie des Citoyens, comme des préjugés de l'école; préju-

gés dont ils sçavent bientô se débarrasser. C'est néanmoins par cette apparence de bonne-foi qu'ils commencent leur réputation ; mais malheureusement ils la finissent trop souvent par la corruption. Chez eux, devoir, amitié, gratitude, ne sont plus que de vieilles chimeres, ou d'anciennes erreurs, qui sont les liens des sots ou des foibles, parce que l'influence qui les domine les pousse & les détermine au vrai génie d'intérêt, à celui de friponnerie & de brigandage ; ils cultivent ces odieux talens par étude, & les fortifient par expérience. L'avidité des richesses fait en eux le même effet que dans

les autres Mondes, l'ambition, les honneurs & la puiſſance : ils amaſſent de cent façons différentes, qui ſont autant de fruits de l'induſtrie. Vous n'en verrez guères qui n'ait ſur ſon compte plus d'une aventure où la probité a fait naufrage. Leur grand ſecret, pour ſe faire des créatures, eſt de promettre beaucoup, & de ne donner preſque jamais. Ils ont pour principe, que le plus sûr chemin qu'on peut prendre pour obtenir l'eſtime des hommes, & le plus gracieux, eſt celui de la fortune. Il eſt certain que dans ce Monde, avec de l'argent, on a de la ſcience, de l'eſprit, de la naiſſance, du crédit, du courage ; enfin, on a de tout,

on donne le ton, on fait la loi. Par conséquent, c'eſt un abus de ne vouloir acquérir la conſidération des hommes que par des talens & des vertus ; cette voie eſt trop longue & trop pénible.

Cependant, en avançant dans la Cillénie, nous ne rencontrâmes d'abord que de miſérables Villages, dont les maiſons couvertes de chaume & à demi-ruinées, n'offroient à nos yeux que d'affreuſes tanieres, plus propres à ſervir de retraites aux animaux ſauvages, que de logement à des êtres raiſonnables : une multitude de perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe, portoient le ſceau de l'indigence imprimé

ſur leur phyſionomie. Les haillons dont ils étoient couverts, leurs viſages pâles & décharnés, leurs démarches triſtes & languiſſantes, le ſilence farouche qu'ils gardoient, tout annonçoit en eux des êtres flétris par le déſeſpoir, & languiſſants ſous le fardeau des beſoins : des hommes ſans vigueur ſuivoient triſtement des vieillards épuiſés : venoient enſuite des femmes entourées de pluſieurs enfans, qu'elles traînoient avec peine ; elles ne paroiſſoient occupées que des moyens qu'elles pouvoient employer pour appaiſer leur faim : ces pauvres malheureux ſembloient regretter intérieurement le tems où leur lait

ſuffiſoit à leur ſubſiſtance, & où ils trouvoient dans leur ſein la nourriture qu'on refuſoit à leurs cris ; & ces pauvres petits individus, qui à peine commençoient à vivre, n'avoient déja que trop vécu.

Monime & moi ne pûmes enviſager ces miſérables ſans nous ſentir pénétrés d'une pitié douloureuſe: nous leur fîmes diſtribuer de quoi les ſoulager.

Plus loin, notre pitié fut encore excitée par le ſpectacle le plus affreux : c'étoit de pauvres Payſans à qui on enlevoit, à l'un, ſa vache, ſeule reſſource qu'il eût pour ſubvenir à ſes beſoins ; à l'autre, ſes chevaux de labour: d'un autre côté, on voyoit de jeunes gens

forcés de ſuivre des Soldats, & d'abandonner leurs peres, en privant ces bons vieillards du ſecours de leurs bras, & par ce moyen on les mettoit hors d'état de payer leurs impoſitions ; ce qui n'empêchoit pas un barbare Receveur de faire vendre, au nom du Souverain, le lit, la marmite, & quelques autres méchans meubles de bois à demi-pourris. A cela, on joignoit auſſi quelques meſures de grains deſtinés à la nourriture d'une femme que l'âge & les infirmités mettoient dans l'impoſſibilité de pourvoir à la ſubſiſtance de quatre ou cinq jeunes filles qui n'étoient encore que dans cet âge où l'on ne ſçait que ſouffrir.

Hélas ! s'écria Monime, le cœur rempli d'amertume, à l'aspect de tant de misere, quel plaisir prenez-vous à me tromper ? Pourquoi, mon cher Zachiel, voulez-vous abuser de ma crédulité? Depuis que nous sommes sous votre conduite, je vous ai toujours regardé comme mon pere, mon guide & mon soutien ; vous possédez toute ma confiance, & vous vous faites un jeu d'en abuser par des peintures aussi éloignées de la vérité? Est-ce donc là ces richesses & cette opulence que je devois voir régner de toutes parts chez ces Peuples ? Dites-moi, mon cher Zachiel, quel jugement j'en dois porter,

lorſque je vois au contraire que rien n'eſt ſi malheureux que les Cilléniens ?

Loin de me fâcher de vos reproches, reprit le Génie, je me félicite que votre impatience me les ait attirés ; ils me font remarquer ce tendre intérêt que vous prenez au ſort des malheureux : il ſeroit à ſouhaiter pour eux que les perſonnes qui les gouvernent euſſent autant d'humanité que vous en montrez l'un & l'autre. Soyez bien perſuadée, ma chere enfant, que je ne cherche point à vous en impoſer. Il eſt vrai que rien n'eſt comparable à la miſere du Payſan ; mais apprenez que dans la Cillénie, ce n'eſt que par la ruine totale d'un

million d'ames qu'on parvient à faire un riche. Un Favori de Plutus dépense plus en un seul repas, que ne produit l'année du revenu de tout un Village. C'est pour fournir à ces somptuosités, qu'on exerce tous les jours sur eux mille vexations indignes, & ce que vous venez de voir n'est encore qu'un foible tableau de la misere qui regne actuellement dans presque toutes les campagnes. Reprenez, belle Monime, votre humeur enjouée, poursuivit le Génie en souriant, accoutumez-vous à prendre les façons de ce Monde, & sçachez qu'ici tous les cœurs se roidissent contre la charité & l'humanité. On n'y fait point l'aumône. Au

milieu d'un luxe qui annonce la plus grande opulence, on dit tranquillement à un pauvre qu'on n'a rien ; & loin d'être touché de leurs maux, on ne les soulage que par des bénédictions.

Nous découvrîmes enfin une grande Ville, que Zachiel nous dit être une des Capitales de la Cillénie. Arrivé à l'entrée d'un fauxbourg, je fus extrêmement surpris de voir arrêter tous nos équipages, ouvrir & renverser quelques-unes de nos malles. Monime qui les prit pour des voleurs, parut d'abord saisie de crainte ; mais le Génie, pour la rassurer, lui dit, que ces hommes étoient préposés pour visiter tout ce

qui entroit dans la Ville. Je trouve, dit Monime, cette curiosité fort extraordinaire, qu'il faille que des gens que nous ne connoissons point, fassent l'inventaire de nos effets : quel usage en veulent-ils faire? Apprenez, dit Zachiel, que ces gens cherchent à s'emparer d'une partie de vos effets, qu'ils regardent comme une capture qui peut les enrichir, & sur le prétexte que ce sont des marchandises prohibées, ils prétendent vous en frustrer en les saisissant. Pourquoi, demandai-je, souffre-t-on de pareilles injustices? Ne peut-on pas s'en plaindre à leur Supérieur? Cela feroit inutile, dit le Génie : si quelqu'un chez

lesCillénens veut entreprendre de se faire rendre la justice qui lui est due, il est ruiné avant de pouvoir l'obtenir. Ces gens ici sont soutenus par ceux qui les employent, dont la plûpart ont été les valets, & ils n'ignorent pas que celui qui les a mis dans ce poste, l'a lui-même été d'un autre: c'est ce qui fait naître en eux cet esprit de cupidité, & cette idée de fortune, à laquelle ils esperent parvenir.

Cependant, pour satisfaire à l'impatience de Monime, je me donnai beaucoup de soins, afin d'engager ces Messieurs de nous expédier promptement: mais ils me répondirent d'une façon brutale, que leur bu-

reau étoit embarraſſé, que la multitude de nos bagages demandoit au moins trois ou quatre heures, & que notre empreſſement ne les feroit pas avancer davantage. Zachiel qui remarquoit notre inquiétude, eut bientôt trouvé la façon de nous en délivrer, en leur gliſſant adroitement dans la main quelques pieces d'or. Alors ils radoucirent leurs tons, nous dirent qu'ils ne vouloient pas arrêter plus long-temps des Seigneurs comme nous, donnerent la liberté à nos cochers de paſſer & nous saluerent très-reſpectueuſement. Nous traversâmes une partie de la Ville, afin de nous rendre dans le plus beau quartier,

où un Hôtel très-bien meublé nous étoit préparé. J'admirois dans certains endroits la hauteur des maisons, qu'on auroit pu prendre pour autant de Tours de Babel : peut-être les gens qui les habitent parlent-ils aussi diverses Langues. Arrivés dans notre Hôtel, nous passâmes quelques jours à nous reposer, & nos domestiques s'occuperent à vuider nos malles, qui, quoiqu'elles renfermassent les habits les plus galants, notre Intendant nous assura qu'ils n'étoient pas assez riches pour pouvoir figurer dans ce Monde. C'est pourquoi Zachiel nous proposa d'aller chez les Marchands qui avoient la réputation d'employer les

meilleures manufactures, afin d'y choisir les étoffes les plus riches & les plus nouvelles.

Le brillant de notre équipage, le nombre de nos domestiques, mit d'abord le Marchand, sa Femme & tous ses Garçons en mouvement: plusieurs anciennes étoffes, ce qu'on appelle des garde-magasins, furent déployées, en protestant sur leur honneur qu'elles étoient nouvelles. Les plus grands Princes furent cités pour en avoir de pareilles, & les Dames de la Cour en faisoient leurs plus belles parures: mais comme elles n'étoient point du goût de Monime, ils furent contraints de nous en montrer de nouvelles, qu'ils

nous assurerent que personne n'avoit encore vu, les caisses venant d'arriver. Ce fut alors que le Marchand employa toute son éloquence, qui ne consistoit qu'en des termes de probité, de conscience & d'honnête homme ; termes dont les Cilléniens se servent presque à chaque phrase, & qui néanmoins ne signifient autre chose que l'envie qu'ils ont de vous duper.

Monime, peu au fait de ces usages, s'y feroit laissé surprendre, si Zachiel ne l'eût avertie, qu'on lui surfaisoit ces étoffes de moitié. Après s'être bien débattu, on convint du prix, & le calcul fait du montant, Monime un peu embarassée ;

fit

fit ſigne à Zachiel, que ſa bourſe n'étoit pas aſſez garnie pour y ſatisfaire : il ſourit de ſon inquiétude, & ſans lui répondre, il dit au Marchand d'en charger ſon livre de compte, & d'envoyer ſon mémoire à l'Hôtel ; ce qui ne fit aucune difficulté. Remontés dans notre voiture avec les marchandiſes ; quelle eſt donc votre ſimplicité, dit Zachiel, de vouloir payer comptant ? Apprenez que les gens d'un certain ton doivent toujours prendre à crédit, & que ſi on ne doit de toutes parts, on eſt regardé comme des perſonnes à qui il ne faut rien confier; &, qui pis eſt, comme des gens remplis d'ordre : ce qui eſt ici

du dernier ridicule. Ainſi, ma chere Monime, ſi vous voulez vous conformer aux belles manieres & ſuivre les maximes de ce Monde, vous devez toujours diſputer avec la plus grande chaleur lorſqu'on vous demande le prix de votre dépenſe, & ne jamais payer ſans dire aux Marchands des choſes dures & déſagréables.

Lorſque nous fûmes en état de paroître avec aſſez de magnificence pour être bien reçus dans les bonnes compagnies; car il eſt bon d'avertir que chez les Cilléniens, ce n'eſt que l'habit & les équipages qu'on honore : un homme ſouvent de la plus baſſe extraction, qui s'annonce d'un

air bruyant, eſt le plus eſtimé: la proſpérité cache tous ſes défauts & tous ſes ridicules: c'eſt un aimable homme; il eſt riche, ſa table eſt bien ſervie, ſon équipage bien doré; nombre de domeſtiques l'accompagnent; il fait beaucoup de dépenſe, il joue gros jeu; en voilà aſſez pour mériter toute leur eſtime; mais il s'en faut bien que le vrai mérite s'empare ainſi de leur vénération; ſes charmes trouvent toujours des envieux & des critiques: tous les admirateurs ſuivent la fortune, & ſe conſacrent à ſes favoris.

Nous fûmes donc aiſément introduits dans les maiſons les plus opulentes. Monime qui,

comme toutes les perſonnes d'eſprit, aimoit un peu à parler, parce qu'on les écoute toujours avec plaiſir, lorſqu'elles ont ce brillant & cette légereté qui fait l'agrément de la converſation, Monime, dis-je, fut très-ſurpriſe & même un peu fâchée de voir dans tous les endroits où nous allions qu'il n'étoit preſque pas queſtion de converſation. A peine les premieres révérences étoient-elles faites & rendues, qu'un Valet de chambre apportoit des tables, & rangeoit autour trois ou quatre ſiéges: alors on vous faiſoit tirer des petits bâtons de nacre ou d'yvoire. Vous alliez vous ranger où le ſort vous avoit

placé, & chacun déployoit un paquet qui renfermoit des morceaux de cartons barbouillés de différentes façons, les uns en rouge, d'autres en noir, auxquels on donnoit des noms de César, Alexandre, Hector, Pallas, Judith, & d'autres apparemment convenables à la peinture qu'ils représentoient. On passoit six ou sept heures de suite à mêler à son tour ces cartons, dont on distribuoit à la ronde à chacun un pareil nombre, qu'ils étoient obligés ensuite de jetter l'un après l'autre sur la table, & d'autres fois tous ensemble : un autre les relevoit afin de recommencer la distribution, & cette occupa-

tion puérile duroit, comme j'ai dit, une grande partie de la journée. Ce que je trouvai de ſingulier, eſt que tout cela ſe faiſoit avec le plus grand ſérieux du monde: il ſembloit que l'arrangement fortuit de tous ces cartons dût décider du ſort de l'État: à peine ſe diſoit-on un mot, & ce mot comme échappé, ne rouloit que ſur la façon de jetter ſon carton; les uns paroiſſoient d'une gaieté extrême; les autres triſtes & chagrins, avoient bien de la peine à diſſimuler au dehors les tranſports violens dont ils étoient agités au dedans; quelquefois on ſe fâchoit les uns contre les autres; on diſputoit avec feu,

& la féance fe terminoit toujours par compter de l'argent. Je regardois cette occupation comme un travail de l'efprit; mais il a plu aux Cilléniens de lui donner le nom de jeu: quelques uns y paffent la plus grande partie de leur vie: on peut dire que le jeu eft chez eux une de ces maîtreffes paffions, qui les conduit fouvent à leur perte. On trouve de ces petits cartons dans toutes les maifons, dont on fe fert de cent différentes façons. En général il ne faut ni induftrie, ni efprit, ni favoir pour tous ces jeux: il n'y a que la cupidité & l'efpérance du gain qui puiffe les faire goûter. Il eft vrai qu'on y hafarde des fom-

mes confidérables. Plufieurs y ont fait d'immenfes fortunes; mais auffi plufieurs s'y font entierement ruinés. Il y a des maifons qui ne fe foutiennent qu'en donnant à jouer; c'eft la reffource de quantité de perfonnes que le luxe, le jeu & la bonne chere ont ruinées. Chez eux fe raffemblent plufieurs filoux, qui forment entr'eux une fociété: il femble dans bien des maifons que le jeu ennobliffe; les états y font confondus; celui de joueur met tout à l'uniffon; il eft en fociété avec les Grands; c'eft un honnête homme; il joue noblement, & les imbécilles que la paffion aveugle, ne s'apperçoivent pas qu'il les du-

pe & brille à leurs dépens. J'allai un jour dans une de ces Académies, qui me parut un vrai coupe-gorge : on y jouoit à des jeux qu'ils nomment de hazard. J'en vis qui, de désespoir, avaloient des quarrés d'yvoire, parce qu'ils étoient tombés sur un mauvais point : d'autres se mordoient les doigts & mangeoient des cartons qu'ils avoient pliés & repliés de plusieurs cornes, jurant & se maudissant de la meilleure foi du monde. J'en remarquai aussi qui, plus fins que les autres, savoient le secret de se rendre la fortune favorable, par des subtilités & des tours de souplesse. Mais si le gain n'est pas toujours légitime, il

eſt toujours bien aſſuré. Les dettes du jeu ſont chez les Cilléniens les dettes privilégiées, & par préférence à toutes autres; on les appelle dettes d'honneur: faire banqueroute, fruſtrer ſes créanciers, ruiner ſa famille, violer ſes ſermens, trahir ſes amis; cela chez eux y eſt regardé comme gentilleſſe ou eſpieglerie: mais ne pas ſatisfaire aux dettes du jeu, c'eſt un deshonneur.

CHAPITRE II.

Suite d'Obſervations.

ZACHIEL nous conſeilla de continuer encore quelque

temps à nous répandre dans ce qui s'appelle le grand monde. Nous y vîmes, comme ailleurs, peu de ſincérité, beaucoup de mauvaiſe foi, d'affectation & de grimace : avec cette différence, que le courtiſan eſt plus ſouple, agit avec plus de fineſſe, ſe plie avec plus d'art, & ſe déguiſe avec plus d'adreſſe pour mieux cacher la baſſeſſe de ſes ſentimens.

Les Cilléniens ſe lient volontiers les uns avec les autres; l'intérêt les engage à ſe voir ſouvent; mais le plaiſir que donne la ſociété n'y entre pour rien : ils ſe fréquentent par politique, dans la vue d'apprendre à mieux tromper

ceux qui ont beſoin d'eux : ils s'efforcent de faire paſſer le menſonge pour vérité, & la fourberie pour complaiſance. L'eſprit ſatyrique répand ſon venin. On ne ſe voit que pour ſe critiquer ; de-là naiſſent des haines irréconciliables. Peut-on s'aimer quand on ſe connoît ſi bien? Cependant on continue à ſe voir : les parties de jeu ou de campagne ſe nouent régulierement ; on y porte beaucoup de fineſſe dans l'eſprit, quantité de ſaillies & de bons mots, une extrême politeſſe dont la diſſimulation eſt la baſe. Je fus un jour invité à ſouper chez une femme qui demeuroit dans le voiſinage, & qui faiſoit une très-grande figure : cette femme

que je rencontrois chez tout ce qu'il y avoit de mieux dans la Ville, avoit rassemblé chez elle une nombreuse compagnie. Tous montroient beaucoup d'enjouement. La Maîtresse de la maison les excitoit elle-même à la joie, par mille propos badins où la satyre tenoit le premier rôle. Un Officier vint annoncer qu'on avoit servi: on passa dans une salle à manger, où étoit une table très-bien garnie des mets les plus délicats; nombre de bouteilles de différens vins ornoient le buffet. Après qu'on se fut placé & que chacun eut son assiette garnie, je demandai du pain à mon domestique. Tous les convives

en firent de même, penſant qu'on avoit oublié d'en mettre ſur la table. Les domeſtiques étrangers ſe mirent en devoir d'en aller prendre au buffet, & ceux de la maiſon ſe regardoient en ſouriant. La Maîtreſſe impatiente ſe mit fort en colere, gronda ſes gens & ſur-tout ſon Maître d'Hôtel, qui, pour s'excuſer, s'approcha de ſon oreille, & dit qu'on l'avoit averti pluſieurs fois qu'aucun boulanger ne vouloit plus en donner à crédit; qu'elle n'ignoroit pas que ceux qui lui en fourniſſoient depuis long-tems vouloient abſolument être payés; qu'ils l'en avoient avertie. Voilà de grands coquins, dit-elle: qui croiroit qu'on feroit aſſez har-

di pour refuser le crédit à une personne de ma condition? J'étois à côté d'elle ; le Maître d'Hôtel n'avoit pas parlé assez bas pour n'être point entendu : je crus donc qu'il étoit de la politesse de lui offrir ma bourse, où il y avoit une cinquantaine de louis. Elle l'accepta sans façon, en glissa un à son Maître d'Hôtel, & sans se démonter, fit des excuses à la compagnie de l'étourderie de ses gens. Mais personne n'en fut la dupe : il n'y eut que moi qui perdis mes 50 louis. Cette aventure réjouit beaucoup Monime, lorsque je lui en fis le récit.

Un jeune Marquis vint nous prendre pour aller rendre visite

au Comte de Minucius, qui venoit de gagner un procès considérable, qui duroit depuis plus de cinquante ans. Nous partîmes ensemble, & trouvâmes chez le Comte grand nombre de Seigneurs, qui étoient venus pour le féliciter. On ne parla que de son triomphe, & déja quelques Poëtes qui se présenterent, avoient exercé leur verve, afin de lui marquer en vers aussi-bien qu'en prose, la part qu'ils prenoient à sa joie.

Zachiel qui nous accompagnoit, ne voulut pas laisser échapper cette occasion de nous faire voir jusqu'où alloit l'imbécillité & l'entêtement des Cilléniens. Il demanda

donc à Minucius quel pouvoit être le ſujet d'une auſſi longue conteſtation ? C'eſt, dit le Comte, pour un droit de cens, qu'un de mes voiſins me diſputoit. L'objet, à la vérité, n'étoit pas conſidérable ; mais ſi un Seigneur ne ſoutient pas ſes droits, il n'eſt pas eſtimé dans la Province, & s'attire le mépris de tous ſes Vaſſaux. Il étoit donc eſſentiel que je ſoutinſſe ce procès avec chaleur. Je l'ai fait aux dépens même de toute ma fortune ; car je ne puis vous diſſimuler que, malgré le gain de mon procès, je me trouve abſolument ruiné par les ſommes réitérées qu'il faut continuellement fournir à des ſang-ſues qui ne s'occupent

qu'à faire naître & perpétuer les plus odieuſes chicanes, & qui, ſans pitié pour de pauvres Citoyens, obligés d'avoir recours à eux pour l'arrangement de leurs affaires, n'employoient leur eſprit & leur ſcience qu'à la ruine de la veuve & de l'orphelin; ſe chargeant du pour & du contre, afin de favoriſer celui qui les paye le mieux, ſupprimant les meilleures piéces du ſac du malheureux qu'ils ont deſſein d'accabler, extorquent aux uns des ſignatures ou des pouvoirs, dont ils ſe ſervent ſous des noms ſimulés, pour les conduire à leur perte, lorſqu'ils ſont aſſez malheureux de mettre leur

confiance en eux : enfin il n'y a point de rufes ni de malverfations qu'ils n'employent pour s'approprier les biens de leur partie. C'eft à un de ces hommes à qui j'ai eu affaire pendant long-tems. Son fils, qui lui a fuccédé dans fa Charge, auffi fripon que le pere, a fuivi fes traces ; l'un & l'autre ne m'ont point épargné : où il ne falloit qu'une fimple fignification, ils en ont fait trente ; ainfi du refte. Jugez, Meffieurs, fi je dois me trouver à mon aife, malgré la condamnation des dépens. Mais, Monfieur, lui dis-je, puifque vous étiez inftruit de toutes ces friponneries, ne valoit-il pas mieux vous

accommoder , que de vous laiſſer ronger par ces coquins? C'eſt, dit le Comte, qu'on eſpere toujours un jugement prompt & définitif. On a mis de l'argent, on veut le ravoir. On eſt animé contre ſes parties; on a des amis pour appuyer ſon droit : le tems s'écoule, qui, loin de vous adoucir, ne fait qu'irriter la paſſion qu'on a de triompher.

Vous voyez, nous dit le Génie en ſortant de chez le Comte, qu'un Cillénien habile, lorſqu'il entreprend un procès, doit commencer par s'aſſurer des protections, ſans quoi, ſon affaire, fût-elle inconteſtable, il ne doit faire aucun fond ſur ſon bon droit : car ſi ſa partie

eſt plus puiſſante, il eſt certain qu'elle l'emportera. Les recommandations ont un poids qui fait toujours pancher la balance. La Juſtice éblouie, n'a plus d'égard aux Loix. On diroit que cette Déeſſe, à l'exemple des Coquettes, ne devient ſenſible qu'à la flatterie ou à l'aſpect de l'or.

Quelques jours après nous priâmes le Génie de nous conduire à la Cour ; mais il s'en défendit, & nous aſſura qu'il ne lui étoit pas permis de paroître dans aucunes Cours de la Cillénie : il nous conſeilla de prier Amilcar, qui paſſoit pour y être très-bien reçu, de nous y préſenter. Monime jugeant par le luxe & le faſte qui

régnoient dans la Ville, que rien ne devoit être comparable au brillant de cette Cour, que l'éclat du soleil. Elle fut extrêmement surprise de voir que les plus grands Seigneurs, malgré les efforts qu'ils employoient pour briller, étoient encore bien éloignés d'approcher de la magnificence, & des dépenses superflues des nouveaux favoris de la fortune.

Le Prince nous reçut avec bonté, dit à Monime les choses du monde les plus agréables : comme notre objet étoit d'éxaminer les usages de cette Cour, nous y restâmes quelque tems. Je remarquai que les Cilléniens s'y rassemblent de toutes parts dans le dessein

d'y faire fortune & d'y avancer leurs familles : quelques-uns se flattent d'y mener une vie délicieuse; mais ils ne sont pas long-tems à reconnoître leur erreur : cet endroit n'est pas fait pour la liberté ; les établissemens y sont aussi fort incertains ; il semble que ce soit dans ce lieu où la fortune a érigé son trône, afin d'y mieux signaler son inconstance. C'est-là où la plûpart des courtisans passent leur vie à briguer, à solliciter, & à ne rien obtenir. Quelle ennuyeuse occupation, disoit Monime, de présenter sans cesse des placets, qu'on ne lit point, de tâcher de gagner à force d'argent un Valet de chambre pour

être introduit auprès de son Maître, auquel on ne parvient souvent que pour être refusé ! Il me paroît, dis-je, que ceux qui cherchent ici de l'appui & des Protecteurs pour obtenir de l'emploi, doivent s'armer de patience, puisque tous vous promettent sans aucun dessein d'exécuter leur parole. Je remarque qu'on vous montre un grand empressement de vous servir, lorsque dans le fond du cœur la résolution est formée de vous nuire. Ceux qui fréquentent la Cour, sont sans cesse tourmentés par l'ambition : il faut qu'ils sacrifient leurs plus beaux jours à la fortune, sans espoir de paix ni de tranquillité ; & si le ha-

zard les éleve, bientôt l'envie précipite leur chûte.

Amilcar nous fit remarquer un vieux Courtisan, qui occupoit dans la Ville un Hôtel des plus vastes. Ce Seigneur usoit envers sa famille & son domestique d'un despotisme qui les faisoit tous trembler d'un seul de ses regards : tous lui étoient soumis & s'empressoient à prévenir ses moindres desirs : mais loin de jouir de tous ces avantages, tourmenté par l'ambition & l'envie d'acquérir de grandes richesses, il quittoit les respects qu'on lui rendoit & la magnificence dont il jouissoit à la Ville, pour venir se restreindre sous les toits du Palais du Souverain, dans une

petite chambre lambrissée, où à peine se pouvoit-il tenir debout. Attaché sur les pas du Prince, il mettoit tous ses soins à tâcher de s'en attirer quelques regards favorables.

Je ne puis concevoir, dit Monime, quel avantage cet homme peut retirer du soin qu'il apporte à acquérir de grands biens, si la servitude & l'esclavage l'empêchent d'en jouir. Quel contentement peut-il prendre d'avoir de belles terres, de beaux Châteaux, de beaux parcs, de belles forêts, s'il n'a pas la liberté de s'y aller promener ? Il est vrai, dit Amilcar, qu'un Favori se tourmente continuellement pour obtenir ce qui fuit devant

lui : il ne peut jamais goûter la douceur d'un vrai repos ; & par un aveuglement inconcevable, son ambition le fait toujours désirer ce qu'on accorde à quelques autres, pour lui ôter le véritable usage de ce qu'il posséde. Cependant cet homme qui, lorsqu'il est en présence du Prince, vous paroît si humble & si souple, semble vouloir se dédommager de sa servitude, quand il est chez lui ; & par un abus de sa grandeur, on ne le voit regarder les gens qui ont besoin de sa protection, que comme une espece d'animal fort au-dessous de son être, auquel il se plaît à faire souffrir des injures sensibles, s'en ser-

vant de jouet, comme les enfants qui martyrisent les chiens & les chats à force de les tourmenter.

Pendant notre séjour à la Cour, il s'y donna plusieurs fêtes dans lesquelles le Monarque eut toujours pour Monime des attentions marquées. J'eus part aussi à la faveur de ce Prince, qui me fit la grace de me nommer dans différentes parties de plaisir.

L'accueil que nous reçûmes du Prince, fit croire à bien des personnes que nous étions fort avant dans la faveur. Cette nouvelle se répandit jusques dans la Ville, & lorsque nous fûmes de retour, on nous assiégea de toutes

parts d'une multitude de placets. Il sembloit que nous étions devenus le canal d'où devoit découler toutes les graces. La veuve d'un Commis prétendoit qu'on ne pouvoit, sans injustice, lui refuser une pension. Un Entrepreneur des Vivres croyoit, après avoir amassé des sommes immenses aux dépens du pauvre Soldat, être encore en droit d'obtenir le payement de plusieurs millions, dont il assuroit avoir fourni la valeur ; & pour parvenir au remboursement de sa prétendue créance, il offroit d'en partager les sommes avec nous. Mille nouveaux projets nous furent présentés, dans lesquels non-seulement on

vouloit nous intéreſſer pour des ſommes conſidérables, ſans fournir de fonds, mais encore nos domeſtiques, à qui l'on donnoit, à l'un un ſol, à l'autre ſix deniers, afin de les engager de nous parler en faveur de leurs projets. Notre réputation ainſi établie, nous étions tous les jours accablés de mille viſites intéreſſées : car chez les Cilléniens, les grands comme les petits ſe livrent avec fureur dans les nouveaux projets.

Amilcar obligé, ſuivant ſes faux principes, à faire beaucoup de dépenſe, voulut nous engager d'en préſenter quelques-uns, qui lui avoient été propoſés, dans leſquels

on lui faisoit espérer un intérêt considérable. Charmés de trouver une occasion de l'obliger, nous convînmes qu'il viendroit le lendemain avec l'Auteur d'un de ces projets, pour en entendre la lecture, afin d'examiner ensemble les avantages qu'on pourroit en retirer.

Le jeune Courtisan vint le lendemain avec l'homme à projet, qui s'adressant à Zachiel : Monseigneur, dit cet homme, je prends la liberté de présenter à votre Grandeur ce nouveau projet, parce que je vous regarde comme le citoyen le plus éclairé du Royaume. Vous sçavez, Monseigneur, que tous les dons sont départis diversement ;

vous ne devez pas me ſoupçonner de vanité, quoique j'oſe dire que je ſuis le premier homme du monde pour la ſcience des projets. Le Seigneur Amilcar qui connoît mes talens, vous a ſans doute parlé de mon travail, & de la vaſte étendue de mes idées. Vous en allez juger par ce projet qui va vous ſurprendre. Je commence par vous annoncer qu'il tend au bien général de tous les peuples. Ne croyez pas que je me borne à l'art méchanique d'augmenter les revenus de l'Etat, de retrancher les dépenſes ſuperflues, de bien régler les affaires du Prince, & celles de la Nation, ni de mettre un ordre exact en toutes choſes. Mon-

deſſein eſt beaucoup plus étendu : vous allez le concevoir aiſément lorſque je vous aurai inſtruit que ce nouveau projet n'a pour but que de profiter des lumieres de nos premiers peres, de qui nous tenons l'art funeſte de déchirer d'une main impie les entrailles de notre mere, pour y chercher des tréſors, que la ſageſſe de la Nature y avoit ſoigneuſement cachés. Vous entendez, Monſeigneur, que je veux parler de l'or, de l'argent & des pierres précieuſes, qui cauſent à préſent le malheur de preſque tous les Citoyens, par le luxe que ces métaux ont introduit dans les Villes. Mais comme il ſeroit trop difficile

de remédier à ce luxe, que l'or & l'argent sont devenus absolument nécessaires à tous les hommes ; car il est démontré que ces métaux bien appliqués peuvent changer les hommes au point de ne les pas reconnoître, puisqu'ils font d'un sot un homme d'esprit ; ils donnent la noblesse, & changent les bourgeoises en femmes de qualité ; ils font enfin oublier ce qu'on a été, pour ne se souvenir que de sa fortune présente; il ne s'agit donc à présent que d'en établir une juste circulation, qui doit être communiquable entre tous les Citoyens : car vous remarquerez, Monseigneur, que ce n'est que par un mouvement

qui ne puisse jamais être interrompu, jusqu'à ce qu'il ait accompli le cercle qu'il doit suivre pour arriver à l'endroit dont il est parti : ce n'est qu'en suivant cette maxime, que vous enrichirez tout le Royaume ; mais pour y parvenir, la plus grande difficulté sera de déboucher tous les canaux qui jusqu'à présent l'ont empêché de circuler.

C'est de vos lumieres, Monseigneur, qu'on doit attendre le secret d'en rendre l'exécution facile, & j'ose espérer de votre générosité, qu'elle voudra bien me faire donner quelque argent, qui puisse m'aider à subsister jusqu'à l'entier acomplissement

de mon projet. Nous renvoyâmes ce pauvre cerveau brûlé, en lui faiſant donner ce qu'il demandoit.

Amilcar, confus de nous avoir préſenté un pareil fou, nous en fit beaucoup d'excuſes. C'eſt ainſi que penſent la plûpart des hommes, dit le Génie : l'activité des paſſions leur fait naître de nouvelles idées, en leur faiſant chercher à exécuter de grandes choſes, & il pourroit arriver que, ſécourus par le hazard, ils en découvrent d'utiles échappées aux recherches & aux profondes méditations du genre humain. Vous conviendrez auſſi qu'il eſt des momens, où dans le calme de la nature & des ſens, le génie

s'instruit par l'étude des scien-ces, qui semble fermenter par les réflexions : alors on étend ses idées dans un cercle im-mense, qui peut embrasser les quatre élémens.

CHAPITRE III.

Description du Temple de la Fortune.

TOUS les Arts fleurissent chez les Cilléniens ; on croiroit qu'ils en sont les in-venteurs : il est certain qu'on a poussé dans ce Monde le méchanique dans sa plus hau-te perfection : des automates merveilleux s'y font admirer ;

ils paroissent imiter d'aussi près qu'il est permis aux hommes d'en approcher, l'art secret du grand ouvrier. Ici on croit voir le marbre vivant ; là, un tableau, dont la figure semble respirer : d'un autre côté, des oiseaux se mouvoir, chanter & digérer : enfin on y fait tous les jours de nouvelles découvertes par les efforts curieux de mille beaux esprits, dont les uns ne s'occupent qu'à mesurer l'Univers. On en voit d'autres qui, pour se promener dans les Cieux, franchissent d'un vol hardi les limites de leur Monde : sans doute qu'ils se croyent assez habiles pour dérober à la Nature une partie de ses secrets.

Vous avez dû remarquer, nous dit un jour Zachiel, la différence qui se trouve entre les Lunaires & les Cilléniens. Chez les premiers, le commerce & la culture des terres, qui doivent être les deux principales colonnes d'un Etat, y sont trop souvent négligés ; & semblent n'être regardés que comme un ornement de leur Empire, ou une surabondance de leurs richesses ; au lieu que chez les Cilléniens, le commerce y est considéré comme le nerf, la vie & l'ame de l'Etat : accoutumés à négocier dans toutes les mers, on diroit, qu'à l'exemple du soleil, ils visitent & échauffent toutes les parties de leur Monde, afin de

jouir & d'étendre le plus qu'ils peuvent l'avantage que donne l'induſtrie, conduite par l'avidité du gain. C'eſt dans ce Monde que la néceſſité, mere de tout art & de tout vice, étend ſon pouvoir avec le plus d'empire : la cupidité des hommes leur donne de la hardieſſe ; c'eſt ce qui fait que pour acquérir beaucoup de richeſſes, ils employent toutes ſortes de moyens.

La navigation leur paroît la plus prompte ; elle leur donne la facilité de parcourir toutes les parties de l'Univers : c'eſt par la navigation qu'ils ont trouvé les moyens de ſe communiquer leurs lumieres, & c'eſt par cette réunion que la

connoiſſance de la terre & des cieux a été perfectionnée : c'eſt auſſi par elle que tous les tréſors que la Nature a diſperſés, ſe raſſemblent tous les jours par le commerce.

Ne pourroit-on pas ajouter, dit Monime, que c'eſt par cette même voie qu'ils ſe ſont communiqué leurs vices, puiſqu'il eſt vrai que le commerce, en multipliant ſes tréſors, ſemble auſſi avoir multiplié les beſoins ? C'eſt de-là qu'eſt né le luxe, premiere ſource de la corruption des hommes. Mais on ne peut nier que dans l'ordre politique, la navigation ne ſoit néceſſaire. C'eſt par cette raiſon, reprit le Génie, que toutes les Na-

tions qui ont cultivé la marine se sont enrichies des dépouilles des peuples qu'ils ont conquis. Athènes s'est acquis la supériorité sur tous les Etats qui composoient la Grece. Carthage a long-tems disputé l'Empire de l'Univers ; & Rome n'a étendu ses conquêtes, que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes. Venise a fait trembler des Peuples par sa puissance ; & elle en a enrichi d'autres par son industrie. L'Espagne, en découvrant un nouveau Monde, s'étoit presque flattée d'obtenir la Monarchie universelle ; & vous n'ignorez pas, mon cher Céton, que l'Angleterre, malgré les orages de son gouvernement,

a ſouvent fait pencher la balance de l'Europe.

Tous ces exemples, quoique peut-être ignorés des Cilléniens, ſemblent néanmoins les autoriſer à cultiver un commerce qui, en leur ouvrant tous ſes tréſors, les engagent à équiper nombre de vaiſſeaux, dans leſquels ils rapportent ce que les Iſles ont produit de plus rare & de plus précieux, dont ils font un échange avec ce qu'ils emportent de ſuperflu de leurs provinces. C'eſt auſſi par ce moyen que l'or & l'argent circulent dans leurs Villes, & les Citoyens ont encore l'avantage que ceux qui ſe trouvent ſans biens ou ſans emplois, peuvent aiſément

trouver l'un & l'autre dans la navigation, qui les met à portée de faire des gains considérables dans le commerce, en commençant même par des sommes très-modiques, & l'on voit que l'heureux succès qui répond à leurs espérances, fait naître tous les jours quantité d'Armateurs attirés par le double profit qu'ils trouvent non-seulement dans les marchandises qu'ils embarquent, mais encore par le produit de celles qu'ils reçoivent en échange.

Les Habitans de ce Monde ne reconnoissent d'autre divinité que la Fortune, qu'ils prétendent être fille de l'Océan, parce que c'est-là où cette

Déesse fait agir sa puissance avec plus d'empire & de force: ils croyent que seule elle présside à la distribution des biens & des honneurs; qu'elle renverse, quand il lui plaît, les Villes, les Royaumes & les Etats; qu'elle les releve & leur donne une nouvelle vigueur: enfin ils font agir cette Déesse comme un pilote qui conduiroit un navire au gré de son caprice. Les bonnes & les mauvaises réussites lui sont imputées: on les entend la combler tour à tour de louanges, d'injures ou de malédictions.

Cependant, pour honorer cette Déesse, les Cilléniens lui ont fait bâtir un Temple ma-

gnifique : ſoixante Grands-Prêtres le deſſervent, & ſont chargés d'adreſſer chaque jour à la Déeſſe les vœux, l'encens & les offrandes que chaque Citoyen vient préſenter, pour obtenir quelqu'une de ſes faveurs.

Lorſque nous eûmes viſité ce qu'il y avoit de plus curieux dans la Ville, Zachiel nous propoſa d'aller au Temple de la Fortune. Ce Temple eſt bâti ſur le haut d'une montagne eſcarpée, & ſemble porter ſon dôme juſqu'aux nues : ſoixante colonnes de marbre tranſparent en ſoutiennent la voûte ; aucune porte ne l'enferme ; mille chemins y conduiſent ; mais la plûpart

de ces chemins sont raboteux, remplis de précipices & d'un très-difficile accès ; d'autres ressemblent à des labyrinthes, par les différens détours qu'il faut prendre pour pouvoir aborder aux pieds de la montagne : néanmoins chacun court à ce Temple de tous les endroits de ce Monde ; & si l'on voit quelqu'un y monter avec un peu de facilité, il en est mille qui s'y culbutent & s'y cassent le cou.

Nous vîmes sur la route qui conduit au Temple plusieurs vastes bâtimens, que le Génie nous dit être les Ecoles des Gilléniens : une de ces Ecoles est destinée pour y enseigner toutes les ruses, & en

même tems tous les détours de la plus envenimée chicane : dans une autre les Marchands se fortifient dans l'art de tromper leurs Correspondans, & celui de s'enrichir à la faveur des banqueroutes: dans celle-ci on apprend à séduire & à tromper ses meilleurs amis, à la faveur de fausses promesses, de billets captieux, dont on élude l'exécution : celle-là est pour les joueurs ; enfin on en trouve pour toute espece de vols & de rapines.

En avançant dans la route nous découvrîmes une grande forêt, que nous fûmes encore obligés de traverser : cette forêt est très-dangereuse par la rencontre qu'on y fait de quan-

tité

tité de brigands, qui, ſous prétexte de vous conduire à la Fortune, ne cherchent que l'occaſion de vous dépouiller de votre argent & de vos bijoux: ſouvent même ces miſérables ne ſe font aucun ſcrupule de vous ôter la vie; peut-être croyent-ils par-là éviter les pourſuites de la Juſtice.

Arrivés au bas de la montagne, le Génie, d'un vol rapide, nous enleva juſqu'au milieu du Temple, où l'on voit un piédeſtal en forme quarrée, de la hauteur de plus de cent coudées, ſur lequel s'éleve un Trône magnifiquement orné: deſſous eſt la Fortune: cette Déeſſe y eſt repréſentée comme on dépeint l'Amour, avec

un bandeau ſur les yeux : elle me parut auſſi reſſembler à Mercure, en ce qu'elle a des ailes aux talons. D'une main la Déeſſe tient une corne d'abondance ; de l'autre, le timon d'un vaiſſeau : un de ſes pieds eſt appuyé ſur une roue, qu'elle ſemble faire tourner à ſon gré, ſe faiſant un plaiſir malin de renverſer ceux qui par leur hardieſſe ont franchi toute ſorte de dangers pour parvenir au faîte de cette roue, afin de faire monter des miſérables, qu'elle enleve rapidement en les accrochant par leurs ſouguenilles : ces gens paroiſſent ſi étourdis de leur ſubite élévation, de leurs titres pompeux & de leurs grandes qua-

lités, que, si Ovide les eût connus, il eût trouvé une ample matière pour en composer un nouveau Chapitre dans son livre des Métamorphoses. On pourroit les mettre de la confrérie des ânes d'or. Cependant on les voyoit du faîte de cette roue, où ils se croyoient bien affermis, regarder avec un dédaigneux mépris ceux dont ils occupoient la place, jusqu'à ce que la Déesse, par un nouveau caprice, se plaise à donner un revers aux mouvemens de sa roue, qui les culbute à leur tour, & les fait rentrer dans le néant d'où elle les avoit tirés. C'est ainsi que dans ce Monde les fortunes qui paroissent les mieux

établies, sont souvent renversées.

Nous examinâmes ensuite plusieurs personnes qui venoient se prosterner aux pieds de la Fortune, pour y implorer les faveurs de cette Déesse. J'entendois les uns la supplier de les débarrasser d'un pere que la mort avoit sans doute oublié, ou bien d'un oncle éternel, qui les faisoit languir après une succession considérable; d'autres prioient la Déesse de les favoriser au jeu; celui-ci conjuroit la perte de son voisin, afin d'obtenir son poste; celui-là, plus dévot & plus intéressé, lui demandoit la grace d'être admis au nombre des soixante Prêtres chargés de tou-

tes les offrandes des Citoyens. On en voyoit qui faisoient des vœux pour obtenir une Intendance, ou un Gouvernement; ceux-là, une Recette de Finance; quelques-uns désiroient l'administration d'un Hôpital; enfin, je ne puis me rappeller le nombre de tous les vœux indiscrets, que la cupidité de ces peuples, & l'amour qu'ils ont pour les richesses, les forcent de demander.

Quelle est donc la folie de ces Peuples, demandai-je au Génie? Comment peuvent-ils justifier une conduite si bisarre? Vous voyez, mon cher Céton, que toute leur gloire se borne à vivre dans l'opulence; ce n'est que pour rem-

plir cette vanité qu'ils offrent continuellement des vœux à la Fortune; c'eſt à cette Déeſſe qu'ils ſacrifient leur honneur & leur repos; c'eſt dans ce Monde où l'on voit la fidélité d'un ami mourir dans les bras de l'intérêt; c'eſt ici où l'on voit le luxe & l'envie de briller, étouffer la ſageſſe d'une jeune fille, qui veut participer aux faveurs de la Fortune; c'eſt ici où le commerce s'étend ſur tout : vous y verrez les gens en place faire un trafic de leur autorité; les Grands en font un de leur protection; les femmes, de leurs charmes; en un mot, tout s'y vend, juſqu'à l'eſprit, dont on fait des pacotilles pour toutes les diffé-

rentes Nations qui habitent ce Globe. Un homme qui sçait profiter de son industrie, peut aisément, avec cinquante louis, se faire un revenu de trois ou quatre cent louis, en les distribuant, par des sommes très-modiques, à de pauvres misérables, qui chaque semaine viennent lui en rendre compte. Il est certain que les Citoyens de ce Monde ont les nerfs si sensibles, qu'on les voit tressaillir à la moindre apparence de profit.

Comme les grands Seigneurs ne peuvent devenir riches qu'aux dépens des peuples, on tâche de persuader à ces derniers que l'esprit, le courage, les sentimens, la bonté du

cœur, la pureté du langage & les grandes connoiſſances, ſe trouvent innées dans les perſonnes de condition, & qu'il n'appartient qu'à eux de profiter des peines & du travail des pauvres; auſſi voit-on à chaque pas des gens vous pourſuivre en vous demandant du pain.

Mais, combien ces ſangſues doivent employer de veilles pour parvenir à leur but! Quelle ruſe, que de fineſſe, que de ſupercheries n'emploient-ils pas pour ſe diſtinguer par des ſomptuoſités? Il ſemble qu'ils ſe diſputent entr'eux le pernicieux avantage d'avoir mis plus d'adreſſe, ou de ſubtilité dans la ma-

nœuvre qu'ils mettent en usage pour faire des dupes.

Les Cilléniens se font honneur du déréglement de leurs imaginations : on ne voit dans leur conduite que des fermens violés, de fausses protestations, où l'honneur est toujours compromis ; l'orgueil & l'intérêt sont les seuls ressorts qui les font mouvoir, parce qu'il n'y a que l'opulence qui puisse obtenir des égards ; tandis que le vrai mérite est méprisé, lorsqu'il ne paroît accompagné que de l'indigence.

Demandez à un Cillénien ce quil faut pour le rendre heureux ; il vous répondra qu'on ne peut l'être sans posséder de gros revenus, de

beaux châteaux, de ſuperbes ameublemens, un carroſſe bien doré, des chevaux fringans, une table ſervie en mets délicats & vins fumeux, des amis enjoués, grands ſoupers avec des filles de théatre; mais ils ſe garderont bien de parler de probité, de mœurs, de modération, de juſtice & de bonne-foi à remplir ſes engagemens. Accoutumés à en manquer dans toutes les occaſions, ils regardent ces vertus comme des êtres d'imagination.

Nous fûmes curieux, Monime & moi, de viſiter leurs ports: nous en vîmes de fort avantageux par rapport à l'aſyle qu'y trouvent les vaiſſeaux obligés de relâcher, ſoit qu'ils faſſent

de l'eau, qu'ils manquent de vivres, ou qu'ils ayent été démâtés ou incommodés par quelque coup de vent.

Ces ports son précédés de grandes & belles rades, d'une vaste étendue. Nous cottoyâmes long-tems les bords de la mer, qui n'étoient remplis que d'Entrepreneurs & d'ouvriers, employés par des gens que l'appas des richesses conduit aux deux extrémités de leur Monde; qui franchissent toutes sortes de dangers pour se les procurer. Cependant je ne présume pas qu'ils soient exempts de craintes & de frayeurs.

On diroit que les Cilléniens ont toujours ce précepte de-

vant les yeux, qui eſt que la Fortune, comme femme, ſe plaît à être importunée. Il ſemble en effet qu'il faille uſer de violences pour ravir les faveurs de cette Déeſſe. Les plus entreprenans ſont preſque toujours ceux qui réuſſiſſent le mieux. On accorde ſouvent aux importuns ce qu'on refuſe à d'autres qui ſont plus modeſtes : la hardieſſe cache les mauvaiſes qualités des premiers ; toutes leurs démarches tendent au but qu'ils ſe propoſent ; jamais ils ne s'en écartent ; c'eſt ce qui leur en aſſure la réuſſite.

A l'approche d'une ville maritime, ſurpris de voir les Habitans en ſortir en foule

pour prendre la fuite ; chacun d'eux étoit chargé de ce qu'il pouvoit emporter de ses effets les plus précieux ; nous fîmes arrêter notre voiture pour en demander la raison à un vieillard que la foiblesse de ses jambes empêchoit de courir aussi fort que les autres. Ce pauvre homme qui nous parut rempli de bon sens, nous apprit, les larmes aux yeux, que ses compatriotes venoient de découvrir tout à coup à la rade de leur port, une flotte considérable de gros vaisseaux armés en guerre, qui portoient pavillon ennemi, dont plusieurs étoient déja entrés dans le port ; qu'ils se préparoient à forcer

la Ville. Il ajouta qu'aussitôt qu'on s'étoit apperçu de leur arrivée, les habitans en avoient averti le Gouverneur afin qu'il fit rassembler les Troupes destinées à la garde des côtes; mais qu'il ne s'étoit trouvé que quelques vieux soldats estropiés, hors d'état de servir. Dans cette extrémité, tous les Citoyens excités par la nécessité de défendre leurs biens, leur liberté & leur vie, s'étoient offerts de prendre les armes. Qu'ils avoient d'abord couru au magasin, où l'on n'avoit trouvé que quelques mauvais canons sans affûts, de misérables fusils rouillés, dont on ne pouvoit faire aucun usage; du reste, ni poudre, ni

mortiers, ni bombes.

Cette négligence, dis-je au vieillard, vient sans doute de ce que votre Gouverneur étoit persuadé que vous n'aviez nulle sorte d'ennemis à craindre? Pardonnez-moi, Monsieur, reprit ce bon-homme; depuis long-tems nous sommes menacés de toutes parts; peut-être est-ce la faute de ceux qui sont chargés du soin de l'artillerie. Les Entrepreneurs des poudres négligent aussi de la renouveller dans les Places; c'est autant de profit pour eux. Hélas! mon cher Monsieur, il y auroit bien des abus à réformer: je soupçonne un dessous de cartes qui ne se peut découvrir qu'à la fin du

jeu ; mais ce n'eſt pas à un pauvre miſérable comme moi qu'il convient de raiſonner ſur des matieres ſi délicates. Le vieillard nous quitta, pour ſuivre ſon chemin, après que nous lui eûmes donné de quoi ſe conſoler de la perte qu'il venoit de faire ; ce qui nous attira de ſa part mille bénédictions. Cette Ville fut priſe ſans qu'il en coûtât un ſeul homme aux ennemis : perſonne ne ſe mit en devoir de la ſecourir ; ce qui fit que ces Pirates, après y avoir fait un butin conſidérable, remonterent tranquillement dans leurs vaiſſeaux, ſans rencontrer aucun obſtacle. Cependant cette Ville étoit une des plus floriſſantes

de la Cillénie, par l'étendue de son commerce, & la situation avantageuse de son port.

Que dites-vous de la conduite de ces peuples, demandai-je à Zachiel? Il n'est plus possible de former aucun jugement sur l'avenir, dit le Génie. La politique la plus éclairée s'égare & se perd dans les maximes nouvelles & incompréhensibles qu'on suit aujourd'hui dans toute la Cillénie. Il semble que ces peuples ayent eux-mêmes conjuré leur perte, pour agir directement contre leurs véritables intérêts. Ce qu'on voit arriver chaque jour apprend à ne plus douter de rien : leur esprit s'est changé en un feu,

pétulent, qui les empêche de réfléchir : leur conduite, écartée du point fixe de l'ancien gouvernement, ressemble à une machine hors de son pivot, qui n'a plus d'assiette certaine, ni de consistance assurée. Cette supériorité qu'ils portoient jusqu'à la domination sur tous leurs alliés desquels ils se faisoient craindre & respecter, ne les touche plus. Ce tems, où ils donnoient non des conseils charitables, mais des loix & des ordres qui portoient les autres à l'obéissance, est passé pour eux : c'étoit leur âge d'or. Ainsi vous pouvez à présent, mon cher Céton, comparer la conduite des Cilléniens à un

Vaisseau démâté, dont les Pilotes, mal d'accord entr'eux, au lieu de s'occuper aux manœuvres générales qui pourroient le sauver, ne songent qu'à leurs intérêts, & à leur salut particulier.

CHAPITRE IV.

Portrait d'un Grand-Prêtre de la Fortune.

COMME notre objet étoit de visiter les principales Villes de la Cillénie, nous prîmes la route d'une autre Province. Sur la fin du jour nous apperçûmes un Château qui, par sa beauté & la vaste

étendue de son parc, donna à Monime envie de le visiter. Elle demanda à Zachiel le nom du Prince à qui il appartenoit, & si nous pouvions, sans manquer à la bienséance, y demander un asyle jusqu'au lendemain, parce que nous étions encore fort éloignés de la Ville. Monime craignant horriblement la rencontre des voleurs & des brigands, dont les chemins sont remplis dans toute la Cillénie; le Génie ne trouvant point de difficulté à satisfaire Monime, nous envoyâmes un de nos domestiques en demander la permission au Maître, qui nous fit dire, qu'il se tiendroit honoré de nous recevoir.

Nous entrâmes dans une longue & belle avenue, dont les arbres formoient de triples allées. Le Génie, afin de nous donner une idée de ce Château, nous dit qu'il avoit autrefois appartenu à un très-grand Seigneur, dont le fils aujourd'hui, par la décadence de sa maison, se trouvoit trop heureux d'être admis à la table de celui qui s'en est rendu possesseur, quoiqu'il n'ignore pas qu'autrefois il versoit à boire à son pere. Tel est dans ce Monde le caprice de la Fortune, qui se plaît à humilier les uns pour favoriser les autres.

Le personnage que vous allez voir, pour parvenir à ce

haut dégré de fortune, a commencé par les plus vils emplois : d'abord laquais, ensuite prête-nom, & quelque chose encore qu'on devine aisément, & qui est d'une grande utilité à un Cillénien qui veut s'avancer dans ce Monde ; enfin de basses & indignes complaisances, l'ont conduit à avoir de petits intérêts, dont il a si bien profité, qu'il est parvenu à se faire nommer un des soixante Sacrificateurs du Temple de la Fortune. Cet homme y a acquis des biens immenses ; ce qui lui donne beaucoup de crédit parmi les Grands, sur-tout envers ceux qui ont la liberté de puiser dans ses trésors. Sa table est tou-

jours servie délicatement ; il distribue des emplois, & fait obtenir des graces ; c'est ce qui fait que tout le monde s'empresse à rechercher sa connoissance : on oublie ce qu'il a été, pour tâcher d'avoir part à son opulence. Il est vrai qu'il faut ramper devant lui : il s'imagine qu'on a perdu de vue sa basse naissance, & les sentiers obliques qui l'ont conduit au Temple de la Fortune. Cet homme n'a point de caractere à lui ; & la supériorité qu'il s'est acquise par ses richesses, devient une dure tyrannie pour les personnes qui forment sa société ; mais c'est le propre de tous les sots que la Fortune a élevés : bien des

gens les méprisent, & ne leur rendent pas moins des hommages & des respects. On plaint quelquefois un honnête homme qui est dans l'indigence; mais loin de lui présenter une main secourable pour adoucir ses peines, on le fuit & on tâche toujours d'éviter sa rencontre.

Nous arrivâmes enfin chez le Grand-Prêtre. Tous ses domestiques avoient un air d'insolence ; ils anticipoient déja la fatuité de leur Maître ; ils en avoient copié la hauteur & la fierté, & nous reçurent d'une façon brusque & désobligeante, en nous introduisant dans l'appartement de Madame, qui, nonchalamment

couchée

couchée sur une chaise longue, voulut bien nous honorer d'une inclination de tête.

Cette femme étoit ce qu'on appelle la Sultane Validée, c'est-à-dire, celle que le Grand-Prêtre avoit autrefois distinguée assez, pour l'honorer de son nom; car dans toute la Cillénie, ces grands Personnages ont acquis, par leur opulence, le privilége d'entretenir plusieurs filles, qu'ils logent dans des Hôtels magnifiques; & lorsqu'ils viennent à s'en dégoûter, ils les marient à un de leurs protégés. La Validée s'empare aussi du droit de fournir à certains Plumets qui ont l'avantage de lui plaire, tout l'argent qui leur est nécessaire pour briller:

dans le monde : par ce moyen tout est compassé, & personne n'a droit de se plaindre.

Le Grand-Prêtre, qui étoit un gros petit homme poussif, fit quelque pas pour nous recevoir, & nous dit, en élevant sa voix comme s'il parloit à des sourds, qu'il feroit charmé de pouvoir trouver l'occasion de nous obliger; nous montra de la main des siéges, &, sans attendre que nous soyons placés, se plongea dans un fauteuil en cabriolet, rempli d'oreillers.

Monime, qui n'avoit point encore eu l'avantage de se rencontrer avec ces Favoris de la Fortune, fut extrêmement surprise de cette brusque

politesse : elle lui fit néanmoins un compliment aisé sur la liberté que nous prenions de venir lui demander un asyle ; mais que l'éloignement de la Ville, l'embarras des mauvais chemins, & la crainte de quelque fâcheuse rencontre, nous y avoient forcés. Parbleu, dit le Grand-Prêtre, en approchant son fauteuil de Monime & la regardant d'un air effronté, vous ne pouviez jamais mieux faire : il faut que notre Déesse vous ait inspiré : je veux, pour l'honneur de son culte, vous faire passer ici quelques jours. Dites-moi, ma charmante, quel affaire avez-vous ? Je me sens porté d'inclination à vous rendre service. Est-ce-là votre

mari, pourſuivit-il en me regardant par-deſſus l'épaule? Vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi pour lui faire avoir de l'emploi : c'eſt ſans doute pour cela que vous vouliez vous rendre à la Ville: repoſez-vous ſur moi, belle Dame, & n'allez pas plus loin. Ce fat ajouta encore un tiſſu d'autres propos plus impertinens, en accompagnant chaque phraſe de grands éclats de rire. Monime excédée de ſes groſſiéretés, & pour mettre fin à ſes diſcours trivials, répondit que nous n'avions beſoin d'aucunes protections, ni d'aucuns poſtes. Nous ſommes, pourſuivit-elle, des Etrangers que la ſimple curioſité amene : le

désir de nous instruire ; nous a seul déterminés à voyager dans différentes Cours. Cela doit vous coûter beaucoup, dit l'impertinente Validée, qui n'avoit point encore daigné parler : avez-vous un train considérable ? Non, reprit froidement Monime, une trentaine de domestiques composent à peu-près toute notre suite. Mais, cela me paroît assez honnête, dit la Favorite de Plutus, en jettant pour la premiere fois un regard froid sur nous.

Elle fut interrompue par une femme, qui vint se présenter d'un air humble & modeste : son mari venoit d'être révoqué, [je n'en sçai pas la raison] ; il

en étoit tombé malade de cha-grin : cette femme venoit pour implorer la pitié de son protecteur, qui étoit peut-être l'homme du monde le moins pitoyable. Il commença par lui parler d'une façon dure & barbare, fit sentir toute son autorité avec un regard fier, en la menaçant de faire renfermer son mari, pour le punir de sa négligence. Cette pauvre femme, démontée par ces menaces, n'imagina d'abord d'autre moyen pour le fléchir, que celui de lui peindre, avec les traits les plus touchans, la misere extrême où elle seroit réduite, s'il l'abandonnoit ; mais voyant que ce détail ne le touchoit point ;

elle y joignit celui d'une longue généalogie, par où elle lui prouva clairement qu'elle avoit l'honneur de lui appartenir par les liens du sang, puisque leurs grands-peres étoient communs.

Je crois que si le Grand-Prêtre eût alors tenu dans ses mains le foudre de Jupiter, la pauvre femme eût été réduite en poudre ; mais aussi quelle imprudence d'oser déclarer devant des étrangers, qu'un homme qui n'avoit autrefois d'autres emplois que celui de conduire des ânes au moulin, est l'ayeul d'un Comte, sûrement Comte, pour rire. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Comte est décoré d'un Suisse,

des Secrétaires remplissent ses premiers cabinets ; des Valets de chambre ornent ses anti-chambres ; qui a Maître d'Hôtel, Cuisiniers, Chef d'office; sans doute, un Ecuyer ; & que sçais-je encore? plus de quarante hommes de livrée ; des Gardes de chasse ; une meute ; des Armoiries ; qui achete tous les Marquisats & les Comtés qui sont à vendre, & dont enfin un Duc marchande depuis long-tems la fille. Je crus que le Grand-Prêtre & sa femme en étoufferoient de colere : on chassa la pauvre misérable, en la traitant de folle.

Venir ainsi ternir le gloire d'un homme dans le moment que plusieurs Généalogistes

sont payés pour travailler de concert à le faire descendre d'une des plus anciennes Noblesses du Royaume, d'un homme qui pense que nul des mortels n'est capable de se dire son égal ; d'un homme enfin qui se croit d'une nature très-supérieure aux autres par son orgueil, quoiqu'il ne soit qu'artificieux, fourbe, rusé & trompeur : ne doit-on pas pardonner à un homme vertueux & malheureux tout ensemble, le secret dépit qu'il ressent de voir qu'il n'y ait que les méchans qui prosperent ?

J'avouerai que je ne fus point fâché que cet homme eût essuyé cette petite mortification : car je crois que

sans le besoin que l'on a de ce présomptueux, on le laisseroit se contempler, lui, ses chevaux, son hôtel, leurs écuries, ses appartemens, les meubles & les dorures dont ils sont ornés, leurs harnois, sa table & leur ratelier. Peu envieux de son sort, on ne se donneroit pas la peine de l'en féliciter; mais il prête de l'argent; il est vrai que c'est à gros intérêts; n'importe; c'est toujours une ressource.

Il est certain que chez les Cilléniens, cet homme est regardé comme un des ces voleurs publics, qui, sous le faux prétexte d'avances onéreuses qu'ils ont fournies pour les besoins de l'Etat, munis d'Edits & de Déclarations, dé-

pouillent également ; & le Souverain de ses droits, & le peuple de sa substance. Malheureux instrument d'une ambition démesurée ! Usurpateur injuste, qui sacrifie indifféremment amis & ennemis, qui s'emparent de leurs biens par la violence, quand la supercherie ne leur réussit point ! Barbares, qui ne se plaisent que dans les désordres, dont ils sont les auteurs. Tel est le caractere de la noble société des Sacrificateurs de la Fortune. Je n'eus pas besoin des instructions du Génie pour le reconnoître. Nous quittâmes le Grand-Prêtre, malgré les efforts qu'il fit pour nous retenir, & malgré les froides poli-

teſſes de Madame, qui s'étoit un peu humaniſée, depuis qu'elle ſçavoit le nombre de nos domeſtiques.

Nous continuâmes notre route, pendant laquelle Zachiel nous fit un portrait peu avantageux de la Province que nous allions viſiter. Cette ville fourmille de Partiſans affamés d'or & d'argent, que la perverſité de leurs mœurs, de leur goût effréné pour les dépenſes ſuperflues, leur fait déja dévorer des yeux. Ce goût a corrompu leur cœur, leur raiſon & leur eſprit, pour y ſubſtituer la fourberie & la mauvaiſe foi dans les traités: on les voit trahir la confiance du Souverain, & par un acte

de félonie, s'emparer de tous ses trésors.

Près d'entrer dans la Ville, nous apperçûmes un vaste bâtiment, qui attira par son étendue toute notre admiration. Monime le prit d'abord pour le logement de quelque grand Prince; mais Zachiel lui dit en souriant de son erreur, que ce superbe édifice n'avoit été élevé que dans le dessein d'assurer aux pauvres une retraite, afin de finir des jours que le travail & la misere avoient entierement affoiblis & mis hors d'état de pouvoir gagner leur vie. Monime ne put s'empêcher de louer le Prince, dont la bonté & la charité pleines de zèle pour les miserables, s'étendoient

jusqu'aux soins de pourvoir à leur subsistance. Il est vrai, dit le Génie, que si l'intention du Prince étoit remplie, rien n'est plus édifiant que cet établissement. Cette maison jouit d'un revenu considérable, non-seulement par les bienfaits du Prince, mais encore par une infinité de donations que de riches citoyens y ont faites, peut-être dans la vue de restituer aux pauvres des biens qu'ils avoient injustement acquis. Cependant, malgré ces immenses revenus, le pauvre y trouve à peine de quoi l'empêcher de mourir de faim, par les rapines & la mauvaise administration des gens qui sont chargés de subvenir à

leurs besoins, parce que le soin de s'enrichir est le seul qui les occupe ; c'est le but où tout Cillénien aspire : leur conduite est toujours marquée au coin de l'intérêt. Sans humanité, sans droiture, sans honneur ; cruels aux malheureux, endurcis sur leur misere, ils vendent leurs services, trompent leurs maîtres, & font un commerce honteux de leur autorité.

Pour nous dérober à l'attention des curieux, Zachiel ne conserva qu'un seul équipage avec le nombre de domestiques qui nous étoient absolument nécessaires. Il nous fit descendre chez une veuve, dont le seul revenu consistoit en une

maiſon qu'elle louoit toute meublée ; c'étoit dans le plus beau quartier de la Ville. Cette veuve ne logeoit que des perſonnes de qualité: elle étoit jolie, & avoit acquis par leur fréquentation un air d'aiſance & de politeſſe, qui gagna l'amitié de Monime.

Le lendemain de notre arrivée, elle vint familierement nous prier de paſſer l'après-midi chez elle. A peine fûmes-nous entrés dans ſon appartement, que nous entendîmes arrêter un carroſſe. La veuve courut à ſon balcon, en nous faiſant ſigne de l'accompagner. Regardez, nous dit-elle, l'élégance de cet équipage ; les peintures en ſont fines, & le

vernis de l'homme le plus à la mode ; c'eſt le Baron de Friponot, qui nous amuſera par ſes bons mots. Friponot entra d'un air bruïant & familier ; quoiqu'il eût l'air fort hardi, nous jugeâmes néanmoins à ſa façon de ſe préſenter, & à ſes diſcours bas & trivials, qu'il n'étoit tout au plus qu'un aſpirant aux faveurs de la Fortune. Il fit devant nous l'homme d'importance, parla d'un projet qu'il avoit préſenté aux Miniſtres, dit qu'il étoit sûr de la réuſſite, débita beaucoup de fades plaiſanteries que la veuve applaudiſſoit. Elle voulut l'engager de faire la partie de Monime ; mais il s'en défendit ſur la prodigieuſe quan-

tité d'affaires dont il étoit accablé, & qui l'obligoient d'aller se renfermer dans son cabinet pour répondre à plus de cinquante lettres qui ne demandoient aucun retard.

Quel est donc ce Cavalier, demanda Monime lorsqu'il fut sorti ? C'est un Baron de nouvelle fabrique, reprit la veuve en souriant, qui m'a de grandes obligations. Croiriez-vous, Madame, que je l'ai gardé chez moi pendant plus d'une année, pour le soustraire à la poursuite de ses créanciers ? Cet homme est le fils d'un honnête Marchand, qui lui a laissé en mourant des biens fort considérables, & un grand crédit dans le commerce,

qu'il s'étoit acquis par une probité reconnue, vivant en bon bourgeois, éloigné du faste & de toutes dépenses superflues. Celui-ci devenu son maître par la mort de son pere, loin de suivre son exemple, ébloui sans doute de ses trésors, a d'abord commencé par vouloir imiter les plus grands Seigneurs. La maison paternelle n'a pu contenir l'enflûre de son orgueil; il en a acheté une beaucoup plus vaste; il lui falloit des remises, des écuries, nombre de domestiques, un Portier, n'osant encore prendre un Suisse à moustache, équipage de Ville, carrosse de campagne, chevaux d'attelage, chiens dressés pour la chasse,

quoiqu'il ne sçût pas encore manier un fusil; fille d'Opéra, petits soupers, partie de bal; assemblées chez lui, meubles élégans, cabinets bien ornés. Ce faste lui a attiré nombre de Seigneurs, qui ne venoient que dans le dessein de partager son opulence. Tous ont flatté sa vanité; il faut un titre pour briller dans le monde; il a acheté une Baronnie & plusieurs autres belles Terres: ses trésors dissipés, il n'en a pu payer aucunes; aussi son but n'étoit-il que de frustrer les propriétaires d'un nombre d'années de leurs revenus. Voici les manœuvres qu'il a employées pour y parvenir. Comme il avoit la réputation

d'un homme très-riche, lorsqu'il achetoit une Terre, il commençoit par renouveller les baux, en faisoit même deux ou trois de la même Ferme à différens Fermiers, en exigeant la moitié du prix de ses baux, par forme de pot-de-vin; ensuite il dévastoit les Châteaux, faisoit enlever les meubles & les tableaux les plus précieux pour les faire vendre à vil prix : toutes marchandises lui étoient propres sous le spécieux prétexte de négocier dans les pays étrangers; draps, étoffes, bijoux, meubles, vin, bled, foins, pailles, avoines, & généralement tout ce qui compose le commerce, qu'il donnoit à moitié moins de leur

valeur pour en avoir un plus prompt débit ; enfin après avoir accumulé des sommes considérables par plusieurs voies illicites, il disparut un jour, & vint se cacher chez moi sous un habit de femme, en faisant courir le bruit qu'il étoit passé aux Isles ou au Pérou, pour y faire valoir l'argent qu'il emportoit. La banqueroute du Baron de Friponot fut bientôt déclarée, & en entraîna malheureusement une vingtaine d'autres. Une année s'est passée en négociations avec ses créanciers, qui ont à la fin accepté dix pour cent de leur créance, & Monsieur le Baron de Friponot a reparu dans le monde plus brillant que jamais.

En vérité, dit Monime, cet homme est plus coupable qu'un voleur de grand chemin: comment osez-vous être en commerce avec un tel fripon? Je puis vous assurer, Madame, reprit la veuve, que cet homme est très-bien reçu partout: ce n'est encore que sa premiere banqueroute; mais je soupçonne qu'il se dispose à en faire bientôt une seconde qui achevera de l'enrichir: au surplus, vous sçavez que l'opinion fait tout chez les hommes; chaque pays à la sienne: celle qui est ici le plus en vogue, c'est d'honorer les riches; tout le monde s'accorde sur ce point; les pauvres les honorent, parce qu'ils y

trouvent leur profit, & les riches leur satisfaction : ainsi chacun a son but.

Plusieurs jours se passerent à visiter les plus beaux endroits de la Ville, & le soir en rentrant nous étions sûrs de trouver chez la veuve une nombreuse compagnie, parce qu'elle donnoit souvent à jouer. Ce n'étoit pas des personnes de qualité qui s'assembloient chez elle ; mais de ces gens qui s'étudient à les contrefaire; de ces femmes de Commis nouvellement arrondis du fruit de leur industrie ; d'autres que le caprice de la Fortune tire de l'état le plus vil, pour les combler de ses faveurs. Une de ces Princesses, jadis ouvriere,

dont le mari devenu caissier depuis peu de tems, & qui savoit admirablement bien faire valoir les deniers de sa caisse; cette Précieuse, renforcée, bouffie d'orgueil de sa nouvelle dignité, raillant, & méprisant toute personne qui n'avoit point d'équipages, ni nombre de Domestiques, poussoit le ridicule, la fausse vanité, & même l'impertinence jusqu'à vouloir prendre le haut-bout dans toutes les Compagnies où elle se rencontroit.

Cette femme s'avisa, pendant une partie de jeu, de tirer sur une autre, mise à la vérité fort simplement, mais décemment, qui parut d'abord faire peu d'attention à ce qu'el-

le difoit. Occupée de fon jeu, elle la laiffa tranquillement débiter toutes fes fades plaifanteries, en gagnant fes écus. Lorfque la premiere eut épuifé fa bourfe, fes propos commencerent à fe rallentir ; fa figure s'allongea, fes railleries cefferent ; & pour recourir après fon argent, elle demanda des cachets afin de continuer le jeu. L'autre qui voyoit une groffe boëte d'or, qu'elle pouvoit encore s'approprier, fi la Fortune continuoit à lui être favorable, voulut bien fe prêter à recevoir fes cachets : mais lorfqu'elle en eut à peu près pour la valeur de la boëte, elle s'en empara en lui rendant fes cachets. L'imprudente Caiffiere

voulut ravoir sa boëte, s'emporta, dit qu'elle étoit bonne pour payer trois cens écus; qu'on ne faisoit point un pareil affront à une femme comme elle. Eh! qui êtes-vous, mignone, reprit l'autre, en promenant ses regards sur elle d'un air méprisant? Depuis que vous êtes ici, vous ne m'avez montré que beaucoup d'impertinences & de ridicule. C'eût été m'avilir de répondre à vos sots propos; les femmes de votre espéce ne méritent qu'un souverain mépris. Si j'ai paru vous écouter patiemment, c'étoit pour punir votre orgueil: tâchez de profiter de cette leçon, afin de vous corriger. Elle partit ensuite

& laissa l'autre fort humiliée de son aventure.

CHAPITRE V.

Portrait d'un Libertin.

VIS-à-vis de notre Hôtel logeoit un jeune homme, nommé Specade, qui passoit pour un des plus riches Seigneurs de la Province. Son pere en avoit été Gouverneur, & lui avoit laissé d'immenses richesses, & plusieurs belles Terres d'un revenu considérable. Ce jeune homme faisoit dans cette Ville une dépense d'Ambassadeur, qui montoit à plus du double de

fes revenus. Son Intendant & son Maître-d'Hôtel, tous deux d'accord pour profiter de sa dissipation & de son peu d'expérience, travailloient de concert pour s'enrichir à ses dépens ; & quoiqu'ils eussent chacun une Maîtresse entretenue sur le bon ton ; ils y parvinrent facilement, par le secret de leur industrie. Le Cuisinier, à l'exemple des deux autres, ne s'endormit pas ; il faisoit tous les jours porter chez sa Nymphe toutes sortes de provisions, qu'il trouvoit, sans doute, superflues pour la table de son Maître. On peut juger que de pareils Economes ne contribuerent pas peu à la ruine de ce jeune homme.

Spectacle apperçut un jour Monime à son balcon. Epris d'abord de ses graces & de sa beauté, il rechercha l'occasion de lui faire sa cour : le voisinage lui en fournit le prétexte. Il rendit à Monime plusieurs visites, dans lesquelles il montra des sentimens passionnés, beaucoup de vivacité & d'empressement à lui faire assiduement sa cour. Pour cimenter, me dit-il un jour, la liaison qu'il vouloit établir entre nous ; il m'invita de le venir voir familierement, parce qu'il vouloit me présenter dans plusieurs maisons où je serois bien reçu. Je ne pus me refuser à des offres si obligeantes.

J'étois un jour chez Specade lorsqu'il entra un Jouaillier chargé d'un petit coffre rempli de bijoux & d'un écrain garni des plus beaux diamans. Voilà, Seigneur, lui dit-il en les lui présentant, ce qu'il y a de plus parfait dans le Royaume. Specade en choisit plusieurs, ainsi que des bijoux, que le Marchand fit monter à la somme de vingt mille écus, dont Specade lui fit son billet. Lorsqu'il l'eut congédié, il fit appeller son Intendant. Tiens, Forban, lui dit-il, va me fondre ces diamans en or, & reviens sur le champ m'en rapporter la valeur. Seigneur, dit Forban, en prenant un air hypocrite, je ne puis m'empê-

cher de vous dire que je vois avec douleur, que si vous continuez à faire souvent de ces marchés-là, ils vous conduiront infailliblement à votre ruine. Vous n'ignorez pas que vos plus belles Terres sont engagées pour des sommes considérables, & ce Bourgeois qui vous prêtoit à grosses usures est enfin rebuté & menace de faire saisir tous vos revenus. Monsieur Forban, reprit Spécade en se dandinant sur son fauteuil, vos réfléxions m'ennuient furieusement : vous faites ici un rôle de Pédagogue qui me déplaît : allez exécuter mes ordres, sans vous embarrasser des suites qu'ils pourront produire.

Forban se retira sans oser répliquer. Il revint deux heures après, d'un air tartuffe, dire à son Maître : Monsieur, je suis désespéré ; l'argent est si rare qu'on ne veut donner de tous vos bijoux qu'une somme très-modique : les usuriers sont de vrais tyrans ; je n'ose vous dire le prix qu'ils m'offrent de vos effets : c'est une chose horrible que la mauvaise foi de ces gens-là. J'ai couru chez tous ceux de ma connoissance. Je suis excédé de fatigue, & n'ai pu faire mieux. Mais, Monsieur, comment se résoudre d'abandonner soixante mille livres de bons effets pour deux mille écus ? Oh ! dit Spécade, finis tes lamentations : prenons

toujours : je suis engagé ce soir dans une partie de jeu. Tu sçais que je perdis gros hier ; c'est un revanche qu'on me donne : si la Fortune me favorise, on les rendra demain : donne-les-moi. Je ne les ai pas voulu accepter, Monsieur, dit Forban ; mais puisque vous vous déterminez à donner ces bijoux pour le demi-quart de ce qu'ils valent, je vous avertis qu'ils seront totalement perdus pour vous, parce que demain il ne sera plus tems de les retirer. N'importe, va les chercher ; ne perds point de tems ; prends mon carrosse pour aller plus vîte : mon crédit n'est pas tout-à fait éteint, & je pourrois trouver d'autres

ressources. Forban qui connoissoit l'impatience de son Maître, revint au bout d'un quart d'heure:il n'avoit pas été loin pour trouver cette somme, puisque lui-même en fit l'acquisition avec l'argent de son Maître,& ces bijoux servirent à orner sa Maîtresse. Après avoir quitté le Seigneur Specade, j'entrai chez un femme pour y faire quelque emplette dont Monime m'avoit chargé. Cette femme étoit une de ces intrigantes qui se mêlent de plus d'un métier. Comme elle n'avoit pas ce que je lui demandois, elle sortit pour l'aller chercher. Je me plaçai contre la porte d'une chambre voisine, & j'entendis deux person-

nes qui se disputoient avec chaleur. Je suis homme d'honneur & de probité, dit l'un d'eux ; la bonne foi est la base de toutes mes actions : je n'ai qu'une parole. Voici la proposition que je vous ai faite, qui certainement est pour vous des plus avantageuses, puisque vous n'ignorez pas qu'il ne tient qu'à moi d'avoir tout à l'heure deux cent mille livres de la Terre de mon Maître. Cependant je veux bien vous la laisser à cent cinquante, aux conditions néanmoins que vous me donnerez un pot de-vin de trente mille livres, qui me seront comptées avant la signature du contrat de vente. Je consens, dit celui qui vou-

loit acquérir, de vous donner les trente mille livres de pot-de-vin, pourvu qu'elles ſoient ſtipulées dans le contrat, ou que vous m'en faiſiez une reconnoiſſance authentique; autrement vous voyez que ſi on revenoit par retrait à rentrer dans la Terre, cette ſomme ſeroit entierement perdue pour moi. J'en conviens, reprit l'autre; mais faute de nous entendre, nous allions rompre un marché profitable pour tous deux. Premierement, Monſieur, il eſt eſſentiel pour mon intérêt, que mon Maître n'ait nulle ſorte de connoiſſance du pot-de-vin que j'éxige, parce qu'il voudroit s'en emparer, & me feroit peut-être

encore l'injuſtice de me retirer ſa confiance. Or, pour obvier à ces inconvéniens, il eſt un moyen ſûr de nous arranger & de nous tranquilliſer l'un & l'autre, vous ſur la crainte du retrait, & moi ſur celle des découvertes que pourroit faire mon Maître dans cette affaire, qui lui feroit penſer que je préfere mes intérêts aux ſiens. Pour éviter tout embarras, nous n'avons qu'à faire antidater la vente; je m'en charge, bien entendu que vous en payerez tous les frais. L'acquéreur parut goûter ce projet, & ils ſortirent enſemble dans le deſſein, ſans doute, de terminer leur affaire.

De retour auprès de Mon-

me, je la trouvai avec Zachiel. Je leur rendis compte de ma journée, en déplorant l'aveuglement du jeune Specade, que je voyois s'abaisser à l'indigne rôle d'intrigant, afin de se procurer les moyens de fournir à ses folles dépenses & satisfaire en même tems sa sotte vanité.

Vous ne verrez, mon cher Céton, dit le Génie, dans toute la Gillénie que des hommes, même ceux d'une naissance distinguée, qui foulent aux pieds la probité, l'honneur & la bonne foi: la plûpart ont recours aux ruses les plus indignes, pour se procurer de l'argent: tel est le fruit funeste des plaisirs. On paroît

d'abord marcher fur des fleurs; tout rit, tout enchante, tout préfente une forme agréable pour les féduire; tandis qu'ils ne daignent pas faire la moindre réflexion fur l'avenir. Ils croyent que leurs jours feront fans ceffe filés par de nouveaux plaifirs. Fatale illufion! ces plaifirs les abandonnent, après les avoir conduits dans le précipice. C'eft alors que le bandeau tombe, & qu'ils reconnoiffent l'erreur qui les a abufés. Ils fe font ruinés pour fatisfaire leur oftentation : ce goût du plaifir qui fubfifte toujours en eux les pouffe à continuer dans les mêmes excès, à quelque prix que ce foit: pour y parvenir, on re-

nonce aux sentimens d'honneur, pour arborer l'étendard de l'intrigue & de la fourberie. On ne sacrifie plus enfin qu'au Dieu des Richesses, & ce n'est qu'à Plutus qu'on porte ses vœux & ses offrandes.

Vos réflexions, dis-je à Zachiel, me font craindre que le Seigneur Specade ne devienne la victime de sa mauvaise conduite, & que du sein de l'opulence & des grandeurs, il ne tombe dans la misere, l'obscurité & le mépris. Cette Province n'en fournit que trop d'exemples; ce qui me porte à croire que les influences de l'air doivent agir avec beaucoup plus de

force ſur eux, que dans les autres Provinces de la Cillénie.

La Veuve chez qui nous logions vint un jour nous préſenter un homme d'une famille illuſtre : il ſe nommoit Prodigas : ce nom connu dans la Province, nous le fit recevoir avec diſtinction. Cette premiere viſite fut ſuivie d'une infinité d'autres, qui commencerent à nous devenir à charge. Monime excédée de cet ennuyeux perſonnage, dont la converſation ne rouloit jamais que ſur ſa naiſſance, les hautes dignités & les poſtes honorables que ſes Ancêtres avoient poſſedés, ſans avoir jamais ſongé à ſe rendre lui-

même digne d'en soutenir l'éclat par des vertus, ni aucuns talens qui puissent le faire distinguer des hommes ordinaires; Monime, dis-je, pria Zachiel de trouver les moyens de nous en débarrasser. Ils sont faciles, dit le Génie; je suis surpris qu'il ne s'en soit point encore présenté aucun à votre esprit. Je veux bien vous en indiquer un qui est sûr. Les assiduités de cet homme ne tendent qu'à vous emprunter de l'argent: il ne tardera pas à s'ouvrir sur ce point; saisissez l'occasion, prêtez-lui une centaine de louis pour huit jours, & je vous donne ma parole que vous ne le reverrez plus. Monime fut à portée le jour même de

ſuivre le conſeil de Zachiel; & nous en fûmes débarraſſés.

Quoique peu ſurpris de ce manque de bonne foi, qui n'eſt que trop fréquent dans la Cillénie, Monime en parla néanmoins à la Veuve, qui parut très-fâchée de nous en avoir procuré la connoiſſance: mais, Madame, ajouta-t-elle, je ne l'ai fait qu'après beaucoup de ſollicitations de ſa part, ne préſumant pas qu'il fût aſſez hardi pour vous emprunter de l'argent. Il eſt vrai que j'ai négligé de vous avertir que ce Seigneur eſt un homme noyé de dettes: cependant il n'a tenu qu'à lui de ſoutenir ſon rang avec tout l'éclat que joint à une naiſſance illuſ-

tre une fortune brillante.

Ce Seigneur, dont toutes les Terres étoient en décret, qui n'avoit conservé de ses ancêtres que le nom, eut le bonheur de faire il y a quelques années la connoissance d'un de ces hommes que Plutus, Dieu des Richesses, a comblé de ses faveurs. Cet homme qui cherchoit à s'allier avec quelque famille illustre, afin de se mettre à couvert des recherches qu'on auroit pu faire sur l'immensité de ses biens, offrit sa fille au Seigneur Prodigas, avec une dot très-considérable, afin de le mettre en état de réparer les désordres occasionnés par une conduite mal réglée, pourvu

qu'il voulût à l'avenir modérer ses dépenses & les fixer à ses revenus. Prodigas qui sans cette alliance se voyoit totalement ruiné, promit tout ce qu'on exigeoit de lui, & le mariage se fit avec le plus brillant appareil. Mais figurez-vous, Madame, la surprise, la honte & le dépit que dut avoir la jeune épouse, lorsque la premiere nuit de ses noces, Prodigas, d'un ton de mépris offençant, lui déclara que c'étoit en vain qu'elle se flattoit de voir consommer son mariage, si son pere n'ajoûtoit pour présent de noces une somme de deux millions. Aurélie, sensible à un pareil affront, après avoir répondu au doux

compliment de ſon mari avec beaucoup d'aigreur, finit par lui proteſter qu'elle alloit ſupplier ſon pere de la reprendre chez lui, & de garder ſon argent pour faire annuller un mariage, où les torches des Furies avoient ſervi de flambeau nuptial.

Lorſque le pere apprit les mauvais procédés de ſon gendre, il s'emporta avec raiſon: cette affaire fit du bruit dans le monde. La famille de Prodigas ſe mêla de raccommoder les parties, & malgré les pleurs d'Aurélie, on parvint enfin à la faire retourner chez ſon mari; & le pere croyant contribuer au bonheur de ſa fille, ou pour mieux dire l'em-

bition de la voir remplir un poste considérable à la Cour, le détermina à donner encore la somme que son gendre avoit exigée. Prodigas, content de cette belle expédition, bien loin de se mettre en devoir d'exécuter les nouvelles promesses qu'il venoit de faire, partit pour une de ses Terres, où le jeu, les femmes & la débauche l'ont ruiné une seconde fois, & le forcent actuellement à vivre d'intrigue, après avoir soutenu un long procès contre sa femme, qui s'est fait séparer de corps & de biens.

Depuis que Prodigas est de retour dans cette Ville, il a employé tous les moyens imaginables

ginables pour ſe raccommoder avec Aurélie ; mais la jeune Dame, outrée de ſes indignités ; de ſa mauvaiſe foi & de la baſſeſſe de ſes ſentimens, le laiſſe ſe conſumer en regrets inutiles. Peu touchée de ſon ſort, elle jouit tranquillement des dons que la Nature, d'accord avec la Fortune, ont répandus ſur elle à profuſion. Le ſeul avantage qu'elle ait retiré de cette alliance eſt un grand nom qu'elle ſoutient avec nobleſſe & dignité : & la charmante Aurélie s'eſt fait des amis de toute la famille de ſon mari, tandis que par ſa mauvaiſe conduite il s'en eſt fait autant d'ennemis.

CHAPITRE VI.

Aventure ſinguliere.

A Côté de la veuve logeoit un homme qui poſſédoit d'immenſes richeſſes ; mais qui étoit ſi avare, qu'aucun domeſtique ne pouvoit vivre avec lui : cet homme cherchoit toujours quelque prétexte pour s'exempter de payer leurs gages. Réveillé une nuit par un vacarme affreux que j'entendis dans cette maiſon, je me levai, & paſſai dans une garderobe qui donnoit ſur la cour. J'apperçus à la foible lueur d'une lampe un

homme en chemiſe, qui demandoit grace à un Palefrenier, qui l'aſſommoit à coups de fourche en criant au voleur. Les domeſtiques deſcendirent au bruit que faiſoit le Palefrenier, & le bruit ceſſa dès que la lumiere parut. C'étoit Monſieur Chichotin lui-même qu'il maltraitoit ainſi, feignant de le prendre pour un voleur. Parbleu, Monſieur, dit ce domeſtique, de quoi vous aviſez-vous auſſi de venir toutes les nuits voler l'avoine de vos propres chevaux, pour m'accuſer enſuite de la vendre à mon profit? Chichotin, confondu d'avoir été découvert, fut encore obligé, quoiqu'il fût tout meurtri des coups qu'il

venoit de recevoir, de prier ſes domeſtiques de ne point divulguer cette aventure. Pour les engager à ſe taire, il leur donna quelques pieces de monnoie, qu'il tira de ſon gouſſet l'une après l'autre ; & pour comble de diſgraces, il fallut encore appeller un Chirurgien pour panſer ſes bleſſures, qui le retinrent long-tems au lit, & le pauvre Chichotin eut le malheur de n'être plaint de perſonne.

Nous quittâmes cette Ville pour nous rendre dans une autre Province; mais l'influence qui domine ſur ce Monde eſt partout la même. Preſque perſonne ne dit ce qu'il penſe, on ne peut diſtinguer l'amitié d'avec

l'intérêt ; la sincérité & la fourberie se ressemblent, & l'on diroit que la vertu & l'hypocrisie sont filles d'une même mere. Arrivés dans une grande Ville, Monime voulut voir si le bon sens & la raison ne se seroient point relégués parmi le peuple ; c'est ce qui fit que le Génie nous logea chez un Tailleur, dont la femme étoit brodeuse. Là, nous fûmes faufillés avec toutes sortes d'ouvriers, qui tous étoient suivant la Cour ; & je fus surpris de voir écrit sur l'auvent d'un Savetier, le glorieux titre de Savetier de la Reine.

Il venoit souvent dans cette maison une jeune fille, dont le pere n'avoit d'autre em-

ploi que celui d'intriguant. Cet homme jouoit toutes ſortes de rôles, tantôt charlatan, tantôt ſorcier; une autre fois comédien, ou joueur de gobelets, il tâchoit par ces différens métiers de faire des dupes. Cette jeune fille vint un jour toute effrayée prier notre Hôteſſe de cacher ſon pere dans le grenier. Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau? Hélas! dit Finette, c'eſt un de ſes comperes qui l'a engagé à jouer le rôle de Négromancien, & malheureuſement il a pouſſé la ſcène un peu trop loin; car tu ſçais bien, ma chere Louvette, que lorſqu'il peut attraper une bonne dupe, il voudroit lui tirer juſ-

qu'au sang des veines. Mais je vais le chercher, & il te contera lui-même son histoire. Finette revint un quart d'heure après avec son pere. Hé, mon pauvre Monsieur Fourbison, dit Louvette, de quoi vous avisez-vous de faire le sorcier? Ah, ah, reprit Fourbison d'un ton goguenard, si j'avois un aussi bon métier que celui de votre mari, je n'aurois que faire de parler au diable pour amasser de l'argent. Bon, dit Louvette, vous n'aviez qu'à vous faire Procureur: ce sont ces gens-là qui gagnent; il faut voir comme leurs femmes font les Duchesses! Tenez, voilà une robe que je brode, dont le dessein a été fait pour une

Préſidente; mais comme je ne puis l'exécuter à moins de mille écus, la Préſidente la trouve trop chere, & Madame la Procureuſe, pour qui il ne peut y avoir rien de trop beau, vient de me donner 15 cens livres d'avance. A propos, contez-nous donc votre hiſtoire. Tout de bon, parlez-vous au diable quand vous le voulez? Reculez-vous un peu de moi, j'ai peur que vous n'en ayez quelque petit dans vos poches qui pourroit bien me ſauter au collet. Ne craignez rien, dit Fourbiſon, ils n'étendent point leur malice jusques ſur mes amis; mais ils ſe plaiſent à troubler la tranquillité d'une mere qui croit avoir pris tou-

tes les précautions néceſſaires pour s'aſſurer de la vertu de ſa fille. Je trouble cette ſécurité : je mets la jeune perſonne au déſeſpoir, & je fais perdre à l'amant fortuné tous les plaiſirs qu'il goûtoit dans les rendez-vous que lui donnoit ſa maîtreſſe. Je dis aux maris poſſeſſeurs de ces femmes indolentes, qui paroiſſent ne ſe ſoucier d'aucuns plaiſirs; de ces yeux languiſſans, de ces femmes à vapeurs, & d'autres dont la parure annonce un extérieur modeſte ; petits panniers, grands papillons, point de rouge, toujours couleur modeſte dans leurs habits ; qui déchirent avec amertume la réputation des autres femmes ;

je dis, dis-je, à ces Meſſieurs : gardez-vous de boire dans la coupe enchantée : car il ne reſteroit pas de quoi mouiller vos lévres. Bon, nous avons bien affaire de tous ces tours de gobelets-là, dit Louvette : racontez-nous ſeulement l'aventure qui vous obligé à vous cacher.

Volontiers, dit Fourbiſon. Je dois d'abord vous apprendre qu'Arlequin & moi avons dans la Ville & les Fauxbourgs plus d'un tripot, où nous tenons magaſin de ſorcellerie ; c'eſt-là où toutes les femmes qui diſent la bonne aventure dans les cartes, dans le marc de caffé, ou dans des bouteilles, viennent s'inſtruire, &

nous rendre compte de la disposition des maisons où elles vont, & de mille petites intrigues, qui se passent dans la Ville. Une de ces femmes vint un jour nous dire qu'elle avoit fait la découverte d'une personne très-riche & très-désireuse de le devenir davantage, & qu'il y avoit un bon coup à faire, parce que cette personne s'étoit mis en tête qu'une de ses maisons de campagne, peu éloignée de la Ville, renfermoit un trésor gardé par l'Esprit malin, & qu'elle étoit très-persuadée qu'on ne pouvoit y fouiller avant de l'avoir conjuré. Cette femme ajouta, qu'elle m'avoit annoncé pour un grand Magicien, & qu'il

falloit que je me préparasse à bien jouer mon rôle, parce qu'on devoit m'envoyer chercher incessamment pour prendre langue.

Dès le lendemain je fus averti de me rendre chez la personne, qui me parla de son trésor, & me fit beaucoup de questions à ce sujet. Après qu'elle m'eut fait connoître un desir ardent de le posséder, je jugeai que j'en trouverois un moi-même beaucoup plus sûr que celui qu'elle vouloit avoir, en cherchant les moyens de puiser le plus long-tems que je pourrois dans sa bourse. Je lui dis donc d'un air de bonne-foi, que pour ne la point engager dans des dé-

pensés inutiles, il falloit d'abord consulter l'Esprit, pour se mieux assurer de la vérité du fait; que comme ces sortes d'esprits étoient fort intéressés, je ne présumois pas pouvoir le faire parler sans lui offrir plus de cent piéces d'argent; qu'il pouvoit en mettre cent sept, cent onze, ou cent treize, pourvu que le nombre qui excéde le cent fût impair. On m'en donna cent treize, afin d'avoir une réponse favorable.

Muni de cet argent, je fus trouver Arlequin, dont l'accord est fait entre nous de partager toutes les bonnes fortunes qui nous viennent. Il faut de la droiture dans ses traités,

& je puis dire que je n'en ai jamais manqué. Je racontai à mon camarade tout ce que je venois d'apprendre, & nous convinmes qu'il me seconderoit dans cette entreprise. Je retournai chez Monsieur Oronte. Quoi ! dit Louvette, c'est à cet homme que vous avez affaire? Oh! j'ai bien l'honneur de le connoître. La vieille Argine, qui étoit jadis Ravaudeuse, va tous les jours à la toilette de Madame, lui expliquer son marc. Vraiment, c'est cette Dame qui l'a produite dans plusieurs maisons, où elle fait bien son compte. Eh bien, mon cher, ce trésor, l'ont-ils enfin trouvé?

Patience, reprit Fourbison;

je dis à Monſieur Oronte que l'Eſprit avoit répondu : Fouillez, & que ſur cette réponſe je ne faiſois nul doute qu'il n'y eût des ſommes conſiderables d'enfouies dans la terre. Je vis alors briller la joie dans les yeux de Monſieur & de Madame, dont rien ne ſe fait que par ſes ordres. Elle me promit de faire ma fortune & celle de mes enfans. J'ajoutai qu'il falloit me faire voir la maiſon qui renfermoit le tréſor. Le Cocher eut ordre de mettre ſur le champ les chevaux, & je fus conduit dans cette maiſon. Je m'étois muni d'une baguette de coudre, avec laquelle je fis pluſieurs ronds dans le jardin, & les aſſurai

ensuite que je croyois que le trésor étoit dans la cave. Nous y descendîmes, & je posai une piéce d'argent à chaque coin de cette cave, & une au milieu, en les assurant que l'endroit où la piéce seroit retournée marqueroit celui où étoit le trésor; mais qu'il falloit les y laisser pendant neuf jours, & prendre bien garde que personne n'y puisse entrer; qu'ils n'avoient qu'à y retourner au bout de neuf jours, & voir si les piéces étoient retournées. Malgré leurs soins & leur vigilance, j'eus néanmoins l'adresse de retourner celle du milieu.

Cette expédition faite, j'en

rendis compte à Arlequin, qui mit plusieurs de nos gens en campagne, afin d'être instruits de toutes les démarches qu'on feroit. Les neufs jours expirés, je fus trouver Monsieur Oronte, à qui je dis que l'Esprit m'avoit annoncé que le trésor étoit au milieu de la cave, mais qu'il ne permettroit pas d'y fouiller qu'on ne lui eût donné autant de pieces d'or que je lui en avoir déja donné d'argent. Comme Monsieur & Madame venoient de visiter leur cave, & qu'en effet ils avoient trouvé la piece du milieu retournée, ils ne firent nulle sorte de difficulté de me lâcher les cent treize pieces que demandoit l'Esprit; j'en eus mê-

me une couple à compte sur la fortune qu'on m'avoit promise.

M. Oronte ne me voyant point revenir, vint me trouver. Ah ! mon cher Monsieur, lui dis-je en pleurant, le Diable est bien menteur ; il m'accuse de lui avoir volé la moitié de la somme que vous avez donnée pour lui remettre, & soutient que c'est deux cent vingt-sept livres qu'il m'a demandées. Je lui montrai un vieux habit tout en lambeaux : tenez, Monsieur, lui dis-je, voilà comme il m'a accommodé ; je suis encore tout meurtri de ses coups, & si vous n'avez la bonté d'ajoûter ce qu'il demande, ma vie n'est

pas en fureté, & vous courez grand risque de n'avoir jamais le trésort, dans lequel je puis vous assurer qu'il y a plusieurs millions : quel préjudice celà peut-il vous faire ? Monsieur Oronte sortit sans me rien dire, pour aller consulter sa femme ; mais lorsqu'il lui eut dit que je l'avois assuré qu'il y avoit plusieurs millions, elle décida qu'il ne falloit rien épargner pour s'en rendre les maîtres, & je fus averti de venir prendre ce que j'avois demandé.

Nous aurions dû nous en tenir à cette derniere saignée ; mais Arlequin qui est insatiable, ne le voulut pas. C'est, dit-il, mon tour à représenter

dans cette piece : retourne chez Monſieur Oronte, & dis-lui que l'Eſprit a paru content ; qu'il ne s'agit plus que de le conjurer pour le rendre obéiſſant à tes ordres : mais que malheureuſement on t'a volé ton grimoire ; qu'il n'y a qu'un ſeul homme dans le canton qui en ait un ; & ſi on te demande l'endroit de ſa réſidence, tu diras que tu ſçais ſeulement que c'eſt au Septentrion, que tu ne connois ni ſon nom ni ſa figure.

Je ſuivis le conſeil d'Arlequin. Oronte, ſemblable à ces joueurs qui achevent de ſe ruiner en voulant courir après l'argent qu'ils ont perdu, ne voulut pas que les avances

qu'il avoit faites, fussent en pure perte : c'est pourquoi il se détermina à faire chercher ce nouveau Magicien, & commençant à se méfier de moi, il me garda chez lui jusqu'à ce qu'on eût découvert celui qui avoit le grimoire. Arlequin ne me voyant point revenir, se douta de l'aven u-re. Il dépêcha sur le champ plusieurs émissaires vers Oronte, qui indiquerent le Berger d'un Village, situé à dix lieues de la Ville. Oronte partit dès le lendemain à la pointe du jour ; rencontrant sur la route un Paysan, il lui demanda s'il étoit encore loin du Village. Le Paysan dit qu'il n'étoit pas à moitié chemin. Il

est inutile, ajouta cet homme, que vous preniez la peine d'aller plus loin ; je sçais ce qui vous amene : je suis la personne que vous cherchez ; n'est-ce pas pour un trésor qui est dans la cave d'une de vos maisons de campagne? Oui, dit Oronte, surpris de la science de cet homme, & puisque c'est vous que je cherche, vous n'avez qu'à monter dans ma voiture. Je le veux bien, dit le Villageois ; mais il faut avant entrer dans l'Auberge qui est à deux pas, afin que j'écrive deux mots pour envoyer chercher mon grimoire, sans lequel je ne puis rien faire. Oronte y consentit, & lorsqu'Arlequin [car c'étoit

lui-même] lui eut fait tâter toutes ſes poches, il griffonna ſur un morceau de papier pluſieurs figures, le chiffonna & le jetta en l'air, en diſant : Ne tarde pas à revenir. Oronte, qui ne voyoit perſonne, vouloit abſolument qu'un de ſes domeſtiques fût porteur du billet. Fi donc, Monſieur, dit Arlequin, il faudroit plus de ſix heures à votre domeſtique pour aller & revenir, & le mien ſera de retour dans dix minutes. Buvons un coup en attendant.

Un quart d'heure après, Arlequin, qui eſt le plus ſubtil eſcamoteur qui ait jamais paru, propoſa de partir. J'attends, dit Oronte, qu'on vous ait ap-

porté votre grimoire. Le voilà, dit Arlequin, en montrant un Livre qui étoit sur la table. Notre homme, surpris de n'avoir vu entrer personne, ne put s'empêcher de frissonner. Il remonta dans sa voiture avec le Sorcier, que j'eus peine à reconnoître moi-même : il s'étoit déguisé de façon qu'il paroissoit avoir plus de cent ans. Madame Oronte en eut frayeur, & crut voir le diable en personne.

Ce nouveau Magicien les assura que j'étois une bête & un ignorant, qu'il falloit renvoyer, parce que je m'étois laissé duper comme un sot par l'Esprit, & qu'il falloit recommencer toutes mes opérations

pour

pour vous faire voir que je suis incapable de vous tromper, dit le Sorcier, c'est que je veux forcer l'Esprit de vous apporter lui-même le trésor au milieu de votre appartement, afin d'éviter l'embarras & les frais du transport. Ce nouveau projet parut délicieux à Monsieur & à Madame : on lui donna la plus grande & la plus belle piéce pour faire toutes ses opérations.

Il fit d'abord trois invocations qui durerent neuf jours, dans chacune desquelles il fallut encore donner quatre-vingt-treize piéces d'or, & autant d'argent. Ce diable, qui aime l'ordre, déclara à la troisiéme signification, qu'il y

avoit plus de trois cens ans qu'il gardoit ce trésor, qui renfermoit plus de dix millions en or, avec plusieurs vases de même métal. Le Magicien le conjura encore d'apporter le trésor au milieu de la chambre. L'Esprit s'en défendit, & pour le forcer il fallut avoir une prodigieuse quantité de parfums, des cierges de cire jaune, & plusieurs machines qu'il disoit nécessaires à son entreprise. Arlequin croyoit les rebuter en leur demandant des choses presque introuvables ; mais rien ne lui fut refusé. Monsieur Oronte, impatient de toutes ces longueurs, pressa le Magicien de redoubler ses invocations, & de ne

point donner de repos à l'Esprit qu'il n'eût enfin apporté le trésor. Le Sorcier assura que la troisiéme nuit, entre minuit & une heure, il entendroit un grand coup de tonnerre, qui seroit le signal de l'obéissance de l'Esprit à ses ordres ; & de l'arrivée du trésor ; mais qu'il falloit avoir soin que tout son monde fût couché, & que personne ne parût aux fenêtres ; ce qui fut ponctuellement exécuté.

Pendant ces trois jours Monsieur & Madame Oronte commencerent à jouir de leurs trésors ; c'est-à-dire, qu'ils en faisoient déja la distribution : ils chercherent des Charges convenables, dans l'Epée &

trésor. Plus de deux heures s'étoient passées à se morfondre, quand elle entendit les cris & les lamentations du Magicien : saisie de frayeur, elle descendit dans l'appartement de son mari qui, effrayé lui-même de ce qu'il venoit d'entendre, se disposoit à passer dans le lieu; s'imaginant l'un & l'autre que le diable tenoit le Sorcier à la gorge. Ils prirent la résolution de s'exposer à toutes sortes de périls, plutôt que de souffrir qu'un homme fût égorgé dans leur logis; car on peut dire que ce sont les meilleures gens du monde ! Ils entrerent donc dans la chambre où ils avoient renfermé le Magicien;

& penſerent tomber tous deux à la renverſe ; lorſqu'ils apperçurent le Sorcier couché tout étendu au milieu de pluſieurs ronds qu'il avoit fait ſur le plancher, le viſage, les mains & la chemiſe pleins de ſang ; la chambre & les meubles en étoient auſſi remplis.

Arlequin, contrefaiſant le démoniaque, ſe mit à beugler comme un taureau : il paroiſſoit ſaiſi de crainte. Hélas ! Meſſieurs & Dames, s'écrioit-il, ayez pitié de moi ; l'Eſprit va me tordre le cou ſi vous ne me tirez de ſes mains : il rejette mes offrandes, & cependant je vous jure que je ne me ſuis trompé que de deux virgules dans les termes que

j'ai employés. Tenez, continua-t-il en redoublant ses cris, le voilà qui entre : c'est ce gros chat noir, c'est lui qui m'a mis tout en sang ; d'aventure le chat de la maison qui étoit noir, trouvant l'appartement ouvert, y étoit entré pour chercher à faire quelque capture. Arlequin faisant alors plusieurs bonds en l'air, avec des grimaces grotesques, fit une si grande peur au chat, qu'il s'enfuit, en jurant, sur les tuiles, & n'a jamais reparu depuis.

Mon camarade, pour rendre la scène encore plus touchante, leur reprocha, en pleurant, qu'ils étoient la cause qu'il s'étoit donné au diable, & qu'il ne l'avoit fait que pour

leur rendre ſervice ; que l'Eſprit étoit un coquin qui l'avoit trompé : il fit enfin un vacarme ſi terrible, que M. Oronte, craignant qu'une pareille affaire ne fît du bruit dans le monde, & ne causât un ſcandale qui ne pouvoit retomber que ſur lui, donna la liberté au prétendu Magicien, en le menaçant de le faire brûler s'il oſoit divulguer cette aventure. Arlequin a promis non-ſeulement de ſe taire, mais encore de ſe retirer, s'il pouvoit, des griffes de l'Eſprit, & de n'avoir jamais aucun commerce avec lui.

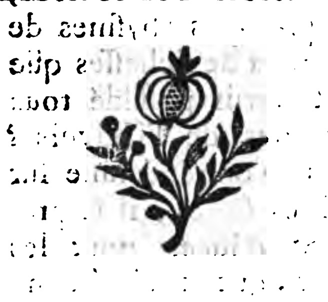
Cependant Monſieur Oronte, fâché de la perte de ſon argent, quoiqu'il ne ſoit pas

encore tout-à-fait guéri de l'opinion qu'on lui a donnée du pouvoir des Magiciens, a, malheureusement pour nous, fait confidence à un de ses amis de l'aventure qui venoit de lui arriver. Cet ami, surpris de sa crédulité, s'est mis en tête de nous faire rendre une partie des sommes qu'Arlequin & moi lui avons escamotées. Après s'être instruit de quelques-uns de nos faits glorieux, il en a fait sa plainte au Juge, qui vient de lâcher contre nous un décret de prise de corps: c'est ce qui m'engage à me tenir caché, jusqu'à ce que l'affaire soit un peu assoupie.

La hardiesse de ce coquin me surprit infiniment; je ne

pourrois me persuader qu'il y eût des gens assez simples pour donner dans de pareilles absurdités ; car pour peu qu'on veuille réfléchir, ne pourroit-on pas demander à ces prétendus Sorciers ou Magiciens, pourquoi ils n'employoient pas leur pouvoir pour eux-mêmes? pourquoi ils sont tous gueux, lorsqu'il ne tient qu'à eux de tirer des entrailles de la terre, ou des profonds abysmes de la mer, plus de richesses que n'en ont jamais possédé tous les Potentats de l'Univers ? Pour peu qu'on réfléchisse sur de pareilles folies, il se présente tant d'idées pour les combattre, que je suis étonné qu'elles puissent entrer dans

la tête de quelqu'un ; mais en examinant la conduite des Cilléniens, je crus qu'un étourdissement général avoit frappé tous les habitans de cette Planette, pour les faire agir directement contre leurs véritables intérêts. Monime, qui s'ennuyoit beaucoup, nous détermina de quitter cette Ville pour prendre la route de la Province de Merces.



CHAPITRE VII.

Le vice confondu, & la vertu récompensée.

ARRIVÉS dans cette nouvelle Capitale, nous fûmes descendre à l'entrée de la Ville dans un Hôtel garni. Lorsque je fus retiré dans mon appartement, & que j'eus renvoyé mes domestiques, j'entendis quelque mouvement à côté de mon cabinet, qui me donnai de l'inquiétude. Je prêtai une oreille attentive, & distinguai les plaintes d'une personne: les soupirs & les sanglots qu'elle poussoit mar-

quoient une grande désolation.
Deux heures se passerent sans pouvoir me déterminer de me mettre au lit : attendri moi-même du chagrin de cette infortunée, je ne pus me refuser à l'envie d'aller lui donner quelque consolation. J'ouvris doucement la porte de mon appartement, & entrai dans une petite chambre qui étoit à côté, dont on avoit négligé d'ôter la clef ; mais que vis-je ? Une jeune personne que la douleur avoit presque étouffée : elle étoit renversée dans un fauteuil, ses bras étendus sans mouvement ; une pâleur mortelle étoit répandue sur son visage, qui paroissoit baigné de ses larmes.

Ce ſpectacle m'attendrit juſqu'à en répandre moi-même; il fixa toute mon attention, & malgré l'état où je la voyois, je lui trouvai de la nobleſſe dans la phyſionomie, des graces, un air de douceur; & je crus voir enfin la douleur en perſonne. Je fus d'abord tenté d'appeller les femmes de Monime pour la ſecourir, & me ſauver en même tems de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inſpirer en ſa faveur; mais je ne pus m'affranchir de la pitié que je reſſentois; il auroit fallu prendre trop ſur mon cœur, & ce ménagement pour moi-même m'auroit mis beaucoup plus mal à mon aiſe que la plus

triſte ſenſibilité pour ſes malheurs.

Je m'approchai donc reſpectueuſement dans le deſſein de la conſoler. Pardonnez ma hardieſſe, lui dis-je; je ne viens point ici, Mademoiſelle, dans la vue de vous cauſer aucune peine: pénétré juſqu'au fond de l'ame de l'état où je vous vois, je voudrois de tout mon cœur pouvoir adoucir vos maux. Par pitié pour vous-même, ſoulagez votre douleur, en en confiant, s'il ſe peut, les motifs à un homme qui, loin d'en vouloir méſuſer, vous proteſte d'employer tout ce qui eſt en ſon pouvoir, afin de tâcher d'en diminuer l'amertume.

Cette jeune perſonne, ſurpriſe, ſans doute, de mon apparition, leva d'abord les yeux ſur moi, puis les baiſſa d'un air confus & embarraſſé: elle ne me répondit que par de nouveaux ſanglots, ſes larmes coulerent avec plus d'abondance. Lorſqu'elle fut un peu remiſe, elle me regarda plus attentivement. Grands Dieux! s'écria-t-elle en pouſſant un profond ſoupir, auriez-vous enfin pitié de mes peines? Je vous crois, Monſieur, incapable d'abuſer de ma confiance; & puiſque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, je vais, par un récit ſincere, vous inſtruire des maux qui en ſont la ſource.

Je suis une fille de famille, dont le pere, qui s'étoit ruiné au Service, est mort depuis dix ans : ma mere, restée veuve avec deux enfans, pour lesquels elle avoit beaucoup de tendresse, soutint d'abord notre malheur avec assez de fermeté : nous vivions dans une petite Terre, seul bien qui nous restoit des débris de notre fortune; mais les créanciers de mon pere l'ayant fait saisir, nous fûmes obligés de nous rendre dans cette Ville pour y soutenir les droits que nous avions d'en jouir, & qu'on nous disputoit. Nous vînmes descendre dans cet Hôtel, où depuis plus de neuf années nous avons essuyé toutes les lon-

gueurs d'une chicane impénétrable; ce qui acheva de consommer tout ce qui nous restoit d'effets.

Enfin, à force de sollicitations, nous parvînmes à faire nommer un Juge pour examiner l'affaire, qui se trouva tellement embrouillée par les mauvaises chicanes des Procureurs, que vraisemblablement notre Juge n'y put rien comprendre; & pour comble d'infortune, son Secrétaire, avide d'argent, s'étoit laissé séduire par nos parties, plus au fait que nous des moyens qu'il falloit employer pour obtenir un jugement favorable.

L'impossibilité d'approcher de notre Juge, faute de pro-

tections, notre misere, la simplicité de nos parures, nous faisoient toujours écarter par ses domestiques qui ne reconnoissent que ceux dont les habits annoncent l'opulence ; & si quelquefois nous parvenions jusques dans la salle d'audience, une foule de plaideurs nous empêchoit d'en aborder : peut-être aurions-nous pû lui faire entendre la justice de nos droits, en racontant simplement les faits ; la vérité l'auroit sans doute frappé ; les disgraces fécondes en expressions touchantes, l'auroient peut-être porté à examiner notre affaire avec un soin plus exact. Mais, Monsieur, est-ce à des infortunés d'oser se flatter d'être

accueillis & écoutés? Non; cette douceur n'est réservée qu'à des personnes qui, par la richesse de leurs habits & le cortége qui les accompagne, annoncent le faste & l'opulence.

Réflexions inutiles. Que vous dirai-je enfin? un jugement définitif nous a entierement ruinés. Lorsque ma mere apprit la perte de notre procès, son esprit & sa vertu plierent à ce dernier coup de notre infortune; elle n'en put supporter la rigueur. La dure économie qu'il avoit fallu garder depuis long-tems pour vivre & pour subvenir aux dépenses d'une procédure inévitable, le retranchement total de mille pe-

tites délicatesses dont on a formé l'habitude, & dont la privation devient un surcroît de maux ; le chagrin de voir ses enfans devenir ses domestiques, & peut-être même ceux des autres, une tristesse muette & honteuse qu'elle remarquoit en nous, & que la misère peint si bien sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie ; cette tristesse fait plus de peine à voir aux personnes qui ont des sentimens, que la douleur la plus déclarée. Voilà tout ce qui a jetté ma mère dans un désespoir dont elle n'a plus été maîtresse, & qui l'a enfin conduite en peu de jours au tombeau. Je ne puis, Monsieur, vous en

primer la douleur que je ressentis de sa perte que par celle où vous me voyez.

Mon frere, à qui nos malheurs ont formé l'esprit de bonne heure, me surprit un jour dans ma chambre, le visage baigné de larmes. Hélas! ma sœur, me dit-il tendrement, que vous ménagez peu un frere qui vous aime, & qui n'attend de consolation que de votre amitié! Vous verrai-je toujours en proie à la douleur la plus amère? Il est vrai que la perte que nous venons de faire doit nous être à tous deux bien sensible; dans les premiers jours, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction; vous vous y êtes livrée, elle étoit

juste : accablé moi-même des coups qui nous ont frappé, je n'ai pû vous rien dire de consolant ; il n'est pas surprenant que la raison plie d'abord sous des revers aussi accablans que ceux que nous venons d'éprouver. Je sçais que les mouvemens de la nature doivent avoir leurs cours. Mais, chere sœur, on se retrouve, on s'appaise, on revient à soi-même, & la raison prend enfin le dessus. Cependant je vous vois toujours la même : j'ai dévoré mes chagrins dans la crainte d'augmenter les vôtres, & vous avez la cruauté de me faire périr d'ennui ; vous m'accablez par votre douleur, sans être touchée de
la

la mienne. Ah ! vous ne vous en souciez pas ; croyez-vous que ce qui se passe dans mon cœur ne soit pas assez sensible? N'ai-je donc pas encore assez de mes chagrins, sans en rédoubler l'amertume? Faut-il que le désespoir nous suive jusqu'au tombeau? Croyez, ma sœur, qu'il est des gens plus à plaindre que nous : ce sont ceux qui eux-mêmes ont creusé les abysmes où ils sont tombés ; du moins n'avons-nous point ce reproche à nous faire ; c'est un motif de consolation ; mais vous ne voulez en employer aucun pour ma tranquillité, & tout me manque à la fois.

Hélas! lui dis-je, cessez de m'accabler par d'injustes soupçons; c'est à tort que vous accusez mon amitié pour vous; rien ne peut l'affoiblir. Mon frere, si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez que cette douleur, dont je ne puis modérer l'excès, ne vient actuellement que du tendre intérêt que je prends à votre sort. Les plus tristes réflexions sur l'avenir m'entraînent malgré moi. Forcée de m'y livrer, nulle sorte d'espérance ne s'offre à mon esprit. Que nous sommes à plaindre: sans parens, sans protecteurs, sans amis, sans secours: que devenir? Qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens, lors-

qu'ils sont dans l'indigence ? Est-il d'objets plus disgraciés & plus abandonnés dans ce monde, qu'une personne pauvre & vertueuse tout ensemble ? Depuis long-tems je m'apperçois trop que tous les cœurs sont glacés pour nous ; chacun nous fuit ; nous sommes des étrangers dans la Nature, que personne ne veut reconnoître. Des fripons peuvent être plus méprisés ; mais ils sont mieux reçus ; moins rebutés, peut-être même gagnent-ils à n'être ni estimés, ni estimables : ils employent toutes sortes de bassesses ; ils sont rampans, & voilà ce qui flatte ces hommes vains ; ils jouissent de leurs triomphes ;

ils ont le plaisir de primer & de satisfaire leur sot orgueil ; mais nous, cher frere, à quoi nous déterminer ? Quel parti prendre dans un si grand abandon ?

Tranquillisez-vous, ma sœur ; j'ai trouvé un moyen pour nous tirer de l'extrême misere où nous réduit le sort : c'est un projet que je médite depuis long-tems, puisque je ne puis mieux faire : il faut se déterminer à le suivre ; du moins nous pourrons par cette voie nous procurer le nécessaire ; & si la Fortune jettoit sur nous un regard favorable, l'idée que j'ai est une des routes qui conduit souvent à ses bienfaits.

Vous sçavez que j'ai acquis quelque teinture de la Médecine ; je me suis quelquefois occupé dans notre Terre de l'Anatomie ; j'ai étudié la connoissance des simples ; j'ai un peu de latin ; quelques mots grecs que je sçais par cœur. A ces foibles lumieres je n'ai qu'à joindre beaucoup d'assurance, un maintien grave, une longue perruque, une canne en béquille ; en voilà plus qu'il n'en faut pour me rendre habile : bien des Docteurs n'ont peut-être pas commencé avec autant de talens. Notre hôte paroît porté à nous obliger : c'est un homme simple & intéressé, auquel on peut promettre une récompense,

afin de l'engager de dire à tous les étrangers qui viennent loger chez lui, que je suis un jeune homme fort habile, qui l'ai tiré d'une maladie très-dangereuse : d'ailleurs, il est connu d'un Seigneur fort opulent qui loge à deux pas d'ici. Cet homme est attaqué de vapeurs qui ne sont autre chose qu'un esprit frappé, dont tous les maux gissent dans l'imagination, & qui s'affoiblit le tempérament par la quantité de remedes qu'il se croit obligé de prendre. Si je puis avoir accès auprès de ce visionnaire, je suis sûr de le guérir de sa folie : ma recette est certaine, je ne lui donnerai que de bons consommés.

J'applaudis aux idées de mon frere : il sortit dans le dessein de chercher ce qui lui étoit nécessaire pour l'accomplissement de son projet, & je descendis chez notre hôte pour l'engager de favoriser mon frere dans son nouvel établissement. Cet homme me promit de mettre tout en usage, afin de lui en procurer la réussite.

Mais, Monsieur, le bonheur & le malheur se partagent ; rarement on les voit se mêler: tout va ordinairement d'un même côté : aux heureux, nouvelles prospérités ; aux malheureux, nouveau surcroît de disgraces : personne dans le monde n'en a fait une plus cruelle épreuve

que mon frere & moi. Notre vie n'eſt qu'un enchaînement de peines, qui ſe ſuccedent ſans interruption. Toujours en butte à l'injuſtice, à la mauvaiſe foi & à la tyrannie des hommes, je n'y puis plus réſiſter. Juſte Ciel! s'écria cette jeune perſonne, ſi c'eſt dans l'extrémité du péril que tu te plais à ſignaler ta puiſſance, mes maux ne ſont-ils pas arrivés à leur comble?

Les pleurs de cette infortunée interrompirent ſon diſcours : j'employai ce que je crus de plus conſolant pour la tranquilliſer. Hélas! Monſieur, pourſuivit-elle, ſi vous êtes né ſenſible, voici l'inſtant de jouir de votre ame, & celui de

signaler votre générosité. Au nom de ce que vous avez de plus cher, déployez la noblesse de vos sentimens en faveur d'une malheureuse que tout le monde fuit & abhorre. Disant cela, cette jeune personne se jetta à mes pieds. Je la relevai d'abord, presque aussi attendri qu'elle. Ne soyez point surpris de mon action, reprit-elle en soupirant ; ces hommes injustes m'ont appris à m'humilier jusques dans le fond de mon cœur; tous m'ont repoussé; j'ai tout souffert de leurs injustices, & ces hommes poussent encore la barbarie jusqu'à vouloir me faire perdre pour toujours la consolation de pouvoir au moins

m'estimer moi-même. Mais, Monsieur, je ne prétends point vous confondre avec ces hommes pervers & ennemis de l'humanité. Je m'apperçois, à la sensibilité que vous faites paroître, que mon récit vous touche : je dois donc vous regarder comme une Divinité qui va mettre en fuite ce troupeau de bêtes farouches, qui m'ont jusqu'alors environné. J'attends tout de cette pitié généreuse qui vous attendrit en faveur des malheureux ; & j'ose vous assurer, Monsieur, que je la mérite. Apprenez donc ce qui fait actuellement le sujet de mon désespoir, ce qui me confond & m'anéantit.

La malheureuse destinée de

mon frere le conduisit, en sortant de l'Hôtel, dans une rue détournée, où trois hommes en attaquoient un avec une si grande fureur, que son coeur généreux & sensible ne put se refuser de prendre le parti de celui qu'on accabloit avec tant d'avantage. Ah! Messieurs, leur dit-il, qui peut donc vous pousser à commettre une action si injuste? Se peut-il que vous ayez la lâcheté de vous mettre trois contre un? Par honneur pour vous-mêmes, finissez un combat si inégal. Alors l'un d'eux, sans lui répondre, tourna la pointe de son épée pour l'en percer. Mon frere surpris, n'eut que le tems de se mettre

en défenſe afin de parer les coups de ce fougueux. Cependant un des deux autres reçut un coup qui le renverſa, & dont il mourut dans l'inſtant. Le bruit qu'ils faiſoient attira enfin pluſieurs perſonnes ; des Gardes vinrent qui les arrêterent, & les conduiſirent en priſon. Malheureuſement celui dont mon frere avoit ſi généreuſement pris la défenſe, mourut un quart d'heure après des bleſſures qu'il avoit reçues dans le combat, ſans avoir eu le tems de juſtifier mon frere : les deux autres, qui appartenoient à des perſonnes élevées en dignité, furent relâchés ſur le champ, après avoir pouſſé l'injuſtice juſqu'à charger mon

malheureux frere de la mort de leur camarade. Jugez, Monsieur, de mon désespoir lorsque j'appris le soir qu'il étoit détenu dans un affreux cachot.

Cependant, quoiqu'accablée par ce dernier coup du sort qui nous poursuit, je n'ai cessé depuis plus de six mois de solliciter ses Juges. Hélas! je m'étois flattée d'en avoir touché un par ma douleur & mes larmes; il parut même m'écouter d'abord assez favorablement en me donnant la permission de parler à mon frere, de qui je tiens tout ce détail. J'informai ce Juge de tous les faits qui pouvoient servir à la justification de mon

frere, je plaidai moi-même sa cause. La douleur, lorsqu'elle est justement animée par des motifs d'honneur, semble être naturellement éloquente. Le Juge parut se laisser fléchir; mais ce n'étoit que dans la vue de me séduire.

Ah! Monsieur, oserois-je vous dire que cet inhumain ne m'offre aujourd'hui la liberté de mon frere qu'en cherchant à me couvrir de honte; oui, ce n'est qu'en satisfaisant à ses infâmes desirs que je puis obtenir la justice qu'il doit à un innocent, sans quoi sa perte est jurée, & je verrai mon misérable frere traîné sur un échaffaud comme un criminel pour y subir la mort la plus honteu-

ſe. Dans cette extrémité, j'ai été pour me jetter aux pieds de ceux qui ſe ſont rendus ſes parties afin d'implorer leur pitié ; mais ils ont tous refuſé de me voir ; nulle eſpérance ne m'eſt offerte. Rebutée de toutes parts, le coup qui doit trancher les jours de mon malheureux frere va me percer le ſein. Hélas ! qu'avons-nous fait aux Dieux pour nous pourſuivre avec tant de rigueur ?

Cette jeune perſonne s'interrompit elle-même par des ſanglots, & des marques d'un ſi grand déſeſpoir, que je craignis pour ſes jours. Pénétré juſqu'au fond de l'ame des malheurs qu'elle venoit d'eſſuyer, & de ceux qu'elle avoit

encore à craindre, indigné de l'injuſtice des Merces, j'employai ce que je crus de plus conſolant pour la calmer. Ceſſez, Mademoiſelle, ajoutai-je, un déſeſpoir que votre raiſon doit condamner; ſoyez perſuadée qu'il eſt encore des hommes qui chériſſent la vertu, qui l'aiment, qui la reſpectent & la protégent. L'honneur & la probité ont toujours été mes régles; repoſez-vous ſur mes ſoins; comptez que vous trouverez en moi un protecteur d'autant plus zélé à vous ſecourir promptement, qu'il eſt ſenſible à tous les maux qui vous accablent. Je puis vous proteſter que vous reverrez dès demain ce frere

qui cause aujourd'hui vos allarmes, venir par sa présence rétablir la tranquillité dans votre ame. Je vais employer, pour vous servir efficacement, un homme dont le pouvoir est sans bornes. Cette jeune personne me remercia dans les termes les plus touchans: ces assurances la tranquilliserent, & je la quittai, après avoir glissé derriere son fauteuil une bourse pleine d'or.

Tout attendri du malheureux sort de cette infortunée, je ne songeai point à prendre de repos. J'entrai dans l'appartement de Zachiel: l'émotion où j'étois ne le surprit point: sans s'être rendu visible, il avoit été témoin de notre

un qui eſt dans les
d'une mort pro-
'il croit inévitable :
us de rendre deux
tentes, en lui procu-
iberté : il eſt tems de
i, dis-je, mon cher
; mais la promeſſe
ſé faire n'eſt fondée
les ſecours que j'at-
vous ; car je ne puis
moi-même.

ivis le Génie chez le
peine le ſoleil com-
à paroître quand nous
dans ſon cabinet.
m'avoit rendu invi-
que lui, aux yeux de
omeſtiques. Je viens
d'un air majeſtueux
vous empêcher de

conversation. Je viens vous supplier, lui dis-je, de vous intéresser en faveur d'une jeune personne qu'un enchaînement de malheurs a réduit au désespoir. Je n'ai pu apprendre ses peines sans la flatter de votre protection. Je voulus alors lui en faire un récit pathétique ; mais il m'arrêta.

Je connois l'injustice des Merces, dit le Génie, & ne suis pas étonné de celle que cette famille a éprouvée de leur part. Le jour commence à paroître : vous avez promis à cette victime de l'intempérance de travailler à la délivrance de son frere ; les momens sont précieux lorsqu'il s'agit d'abréger les peines

de quelqu'un qui est dans les angoisses d'une mort prochaine qu'il croit inévitable : hâtons-nous de rendre deux ames contentes, en lui procurant la liberté : il est tems de partir. Oui, dis-je, mon cher Zachiel ; mais la promesse que j'ai osé faire n'est fondée que sur les secours que j'attends de vous ; car je ne puis rien par moi-même.

Je suivis le Génie chez le Bacha. A peine le soleil commençoit à paroître quand nous entrâmes dans son cabinet. Le Génie m'avoit rendu invisible, ainsi que lui, aux yeux de tous ses domestiques. Je viens lui dit-il d'un air majestueux & sévere, vous empêcher de

commettre la plus noire de toutes les injuſtices. Vous retenez depuis plus de ſix mois dans un affreux cachot, un jeune homme dont l'innocence vous eſt connue. Pourquoi tardez-vous à le remettre en liberté ? Je trouve aſſez ſingulier, dit le Bacha, que vous oſiez me faire des queſtions : je n'ai, je penſe, aucun compte à vous rendre de ma conduite. Le jeune homme eſt condamné ; les preuves de ſon crime ſont complettes : il faut qu'il ſubiſſe le ſort réſervé à ſes ſemblables ; & votre audace me fait ſoupçonner que vous pourriez être un de ſes complices : ſur ce fondement, je puis vous faire arrêter.

Ah! misérable, s'écria Zachiel, je lis dans ton ame & en pénetre toute la noirceur; tu n'es que la moitié d'une créature humaine; tu n'en as que la figure, & le penchant au mal; mais tu n'en as ni la dignité, ni la noblesse. Je ne redoute point ta colere ni ta vengeance; l'une & l'autre sont impuissantes vis-à-vis de moi. Je t'ordonne donc de m'écouter, homme vicieux. Tu ne condamnes le jeune homme, que parce que sa sœur a eu le malheur d'exciter ta lubricité, & la justice que tu dois à son frere ne se peut acheter qu'au prix de son honneur. Dans toute autre circonstance je ne ferois

point étonné que sa jeunesse, ses graces & sa beauté, t'ayent inspiré de l'amour; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la douleur a changé les traits; que ses graces flétries par les larmes, n'ayent pû déconcerter ton amour, & n'en n'ayent pas fait un protecteur pour cette infortunée; que cet amour, loin de la plaindre de tous ses maux, n'en n'aye reçu qu'une confiance plus brutale; que sa misere, féconde en expressions touchantes, ne t'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits; qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en une pitié généreuse; que la charité ne t'ait pas atten-

dri ſur les périls où l'expoſent ſes malheurs ; que tu ayes écouté le récit de ſon infortune ſans en comprendre l'excès, ſans en ſentir tes déſirs confondus, & ſans être épouvanté toi-même de te ſurprendre dans l'horrible deſſein d'en profiter : j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut ſoutenir le poids d'une pareille iniquité. On peut la regarder comme une intrépidité de vices où l'imagination d'un honnête homme ne peut atteindre. Tyran que tu es, quoi ! la jeuneſſe de cette fille en proie à tout ce que la douleur a de plus amer, n'a pu toucher ton ame, ni exciter ta compaſſion ;

tu la regardes comme une victime qui vient s'offrir à ta lubricité : les ſecours que tu lui offres ſont autant d'opprobres ; c'eſt-à-dire, que pour obtenir la juſtice, il faut qu'elle devienne infâme : enfin je m'apperçois que tu as étouffé en toi l'honnête homme, pour mettre le monſtre en liberté. Crois-moi, il eſt temps encore de rentrer en toi-même, & ſi tu veux mériter déſormais le précieux titre d'homme juſte, réfléchis ſur la nobleſſe de tes devoirsa,fin de les remplir avec équité : ceſſe de protéger le crime & de proſtituer la juſtice par l'abus de l'autorité qui t'eſt confiée : ceſſe d'en violer impunément tous les

droits,

droits : au lieu d'être le ravisseur d'une tendre brebis, deviens-en le protecteur, & cesse enfin de regarder sous le bandeau qui t'aveugle, pour découvrir si ceux qui te sollicitent ont part à la faveur, ou s'ils s'annoncent les mains pleines d'or ; & pour dernier conseil, ressouviens-toi que l'Etre suprême à toujours les yeux ouverts sur la conduite d'un Juge, & s'il suspend le glaive qui doit tomber sur la tête des méchans & des hommes injustes, ce n'est que pour les punir avec plus de sévérité.

Le Juge surpris de la hardiesse des remontrances du Génie, crut voir & entendre

la Justice en personne. Etonné, confus, humilié & terrassé, il ne trouva aucune parole qui pût le justifier : son orgueil parut confondu : les yeux fixés vers la terre, il gardoit un morne silence. Le Génie, qui s'apperçut que ses discours faisoient une vive impression dans le cœur du Juge, l'encouragea avec douceur à suivre les routes qu'enseignent la justice, l'honneur & la probité : enfin il sçut si bien toucher ce cœur, qui jusqu'alors s'étoit laissé entraîner par le torrent de ses passions, qu'il persista toujours, depuis cette aventure, dans les sentimens de la plus exacte probité.

Sortis de chez le Juge, nous fûmes délivrer le jeune homme, que nous ramenâmes à sa sœur. Cette jeune personne ne put d'abord exprimer sa joie & sa reconnoissance que par des larmes. C'est à Monsieur, lui dis-je en lui présentant Zachiel, que vous devez la liberté d'un frere si tendrement aimé. Alors se remettant du trouble que notre présence lui avoit causé, elle s'exprima avec ces graces naturelles & touchantes, qui peignent si bien ce qui se passe dans une ame tendre & sensible aux bienfaits.

Je les menai ensuite dans l'appartement de Monime, à

qui je fis un récit de tous les malheurs qu'ils avoient éprouvés. Elle en fut attendrie, & pria le Génie de ne point laisser son ouvrage imparfait, & de contribuer de tout son pouvoir à les rendre heureux. Le Génie les a établis l'un & l'autre fort avantageusement, & les a comblés de biens.



CHAPITRE VIII.

Histoire de Tacius.

Les dépenses que nous faisions, le brillant de nos équipages, le grand nombre de nos domestiques, donnerent de l'inquiétude au Gouvernement. Chacun raisonnoit diversement sur notre qualité, & sur les vues que nous pouvions avoir. Les personnes naturellement portées à tromper, sont toujours méfiantes; c'est pourquoi Zachiel nous engagea de visiter un homme qui tenoit un rang considérable dans l'Etat. Vous ne pou-

vez guère vous diſpenſer de ce devoir ; nous dit le Génie ; parce qu'on ne ſouffre point d'étrangers dans ce Royaume, qu'on ne ſoit informé du ſujet de leur voyage. Je ſçais que l'on commence à vous ſoupçonner : il eſt dangereux d'inſpirer de la méfiance lorſqu'on ne peut ſe faire connoître, & il eſt également difficile de ſe ſauver des obſervations d'un vieux Miniſtre, toujours ſupérieur par l'avantage du poſte & par celui de l'expérience. Cette viſite le tranquilliſera ſur votre compte : il poſſéde entierement la confiance du Prince : c'eſt par lui que découlent toutes les graces, & ſa Cour eſt beaucoup plus nombreuſe que

celle de son Maître. Cependant quoiqu'il ait acquis des biens immenses, il vend encore sa faveur : il est vrai que c'est d'une façon oblique, & qu'il déguise son avarice par des dehors de magnificence, qui pourroient en imposer, s'il n'étoit connu ; mais son premier Valet de chambre vend toutes les graces, & il lui rend les trois quarts & demi de l'argent qu'il en retire. Par ce moyen, ni les charges, ni les emplois ne sont pas distribués à ceux qui ont le plus de mérite ou de talens ; mais à ceux qui y mettent le plus haut prix ; ce qui fait que dans cette partie de la Cillénie, on voit souvent des postes éminens occupés

par des personnes que la Nature a privées des vertus nécessaires pour les remplir, qu'ils ne doivent qu'à leur opulence, à leurs cabales, ou à leurs intrigues.

Pour parvenir auprès de ce Visir, nous fûmes obligés de traverser plusieurs anti-chambres, une grande gallerie, salle d'audience, chambre & cabinet de parade : toute cette enfilade étoit garnie de domestiques, dont le grade augmentoit à mesure qu'ils approchoient de leur Maître. Nous fûmes enfin annonçés par un vieux Officier, qui nous introduisit dans un cabinet particulier. Notre visite se passa en discours vagues, beaucoup de

questions de la part de ce Ministre ; quelques offres de service, qui finirent par des complimens usités dans presque toute la Cillénie.

Nous sortîmes alors de son audience, & vîmes plusieurs grandes piéces remplies de personnes de toutes sortes d'états, dont les uns venoient faire leur cour, & les autres demander des graces ou de l'emploi. J'en remarquai qui avoient l'air triste & timide ; ceux-là m'intéressoient en leur faveur. L'histoire récente de nos infortunés, me faisoit leur supposer des chagrins. Curieux d'apprendre si je ne m'étois point trompé dans mes conjectures, je proposai à Moni-

me de nous ranger dans l'embrasure d'une croisée, pour pouvoir, sans être remarqués, assister à l'audience.

Je fais une réflexion, lui dis-je ; c'est que l'honnête homme est presque toujours humilié, presque toujours sans biens, & presque toujours triste : il n'a point d'ami, parce que son amitié n'est bonne à rien : on le fuit, on le dédaigne, on le méprise, & on rougit même de se trouver avec lui : pourquoi ? c'est qu'il n'est qu'estimable, & je ne crois pas que cette qualité figure beaucoup dans ce Monde. Je ne puis qu'admirer la justice de vos remarques, dit Monime : quelle différence de ceux-ci, sur

que l'or & l'argent brille de toutes parts ! On diroit qu'ils étalent sur eux plus de biens, que peut-être ceux-là n'ont de revenu. Regardez leur physionomie libre & hardie ; ces regards effrontés ; cet air tranquille & satisfait ; tout, jusqu'à leur embonpoint, annonce l'opulence.

Dès que le Visir parut, tous ces riches s'avancerent vers lui d'une façon libre & aisée : il les écouta tranquillement, leur répondit d'un air gracieux & affable ; mais pour ces pauvres personnes, dont la timidité annonçoit l'indigence, il leur tourna le dos ; ses domestiques les écarterent ; & quoiqu'ils s'efforçassent de courir

après lui, & que plusieurs tâchassent de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte, ils eurent beau faire, ils articuloient mal, & ne furent point entendus. Lorsqu'on demande des graces, qu'on a le cœur bien placé, & de la noblesse dans l'ame, on a toujours l'haleine courte.

Nous sortîmes, en plaignant le sort de ces malheureux! qu'il est humiliant, dis-je à Monime, pour un homme de mérite d'être obligé de faire des démarches auprès des Grands! Vous avez dû remarquer l'accueil qu'on a fait à tous ces riches; cela prouve que les biens sont les seuls

avantages qui distinguent un Cillénien. Ce sont eux qui servent à réparer le défaut de mérite, à remplir le vuide affreux d'un homme que la naissance distingue, ou que la fortune éleve, & tout ne se rend qu'à l'éclat des richesses ; ce sont elles qui mettent l'enchére aux dignités, aux charges, à la noblesse, à la faveur, à la réputation, aux alliances, & qui donnent enfin le prix à la vertu même.

Prêts à monter dans notre voiture, nous vîmes sortir de chez le Visir un jeune homme, dont le visage pâle & décharné, l'air triste, abattu, confus & humilié, nous fit une vive impression : sa physiono-

mie annonçoit la candeur de son ame. Monime, qu'un sentiment de pitié animoit en sa faveur, me le fit remarquer : porté comme elle à lui rendre service, je m'avançai vers lui. Pourroit-on, dis-je, Monsieur, vous être utile à quelque chose ? Ce n'est point la curiosité qui m'engage à vous faire cette question : nous sommes des étrangers, qu'une sympathie, sans doute, détermine à nous intéresser pour vous : il est vrai que n'ayant pas l'honneur de vous être connus, la proposition doit vous paroître singuliere ; mais, Monsieur, la vertu porte avec elle un certain caractere, qui s'imprime dans le cœur de ceux

qui la chérissent. Hélas ! Monsieur, reprit-il en poussant un profond soupir, votre sensibilité fait bien voir la noblesse de votre ame : loin de m'offenser des offres que la charité vous dicte en ma faveur, je les regarde comme un de ces coups de la Providence, qui ne se manifeste que dans l'extrémité d'un péril. Je suis confus de vous arrêter si long-tems : nous ne sommes point ici dans un lieu où je puisse vous instruire de mes peines ; & puisque vous avez la bonté de vous intéresser au sort d'un malheureux que la Fortune ne cesse de persécuter, faites-moi la grace de m'indiquer votre demeure, & l'instant auquel je

ourrai, sans être importun, voir l'honneur de vous voir. Si os affaires ne vous appellent oint ailleurs, repris-je, faites-oi l'amitié de monter avec ous dans notre équipage. Ce une homme parut très-sensi-e à ma proposition, & ne fit lle difficulté de nous ac-mpagner.

Arrivés à l'Hôtel, Monime, ur le mettre à son aise, le mbla de politesses. En véri-, Madame, dit ce jeune mme, je suis si pénétré de s bontés & de celles de onsieur, que les expressions manquent pour vous en noigner ma reconnoissance. tendez, dit Monime, que us ayons effectué le desir

que nous avons de vous obliger. Parlez, Monſieur, ne craignez point de déployer votre ame : l'infortune ne fait rien perdre au mérite & ne ſert que de luſtre à la vertu ; nous ſommes diſpoſés à vous entendre.

J'obéis, Madame, reprit le jeune homme. Vous voyez en moi un Gentilhomme dont les malheurs ont pris leur ſource dès ſa naiſſance. Reſté en bas âge ſous la conduite d'un Tuteur, qui lui-même auroit eu beſoin d'en avoir un, cet homme, loin de ménager les revenus d'un bien aſſez honnête que m'avoient laiſſé mes parens, en a encore diſſipé les fonds, après s'être ruiné à des

jeux de hazard. Sa femme & une fille unique qu'il avoit, à peu près de mon âge, furent obligées de se réfugier chez une de leurs parentes ; trop heureuses de ce qu'elle voulut bien les recevoir !

Pour moi, âgé alors de dix-sept ans, livré à moi-même sans aucune ressource, ma premiere idée fut de m'engager dans les troupes ; mais le hazard me fit rencontrer un jeune homme avec qui j'avois fait une partie de mes études. Ce jeune homme remarquant de l'altération dans mon esprit, m'en demanda le sujet. Je ne fis nulle difficulté de lui confier mes peines & l'embarras où je me trouvois. Je veux vous

en tirer, me dit-il, mon cher Tacius. Commençons par aller dîner ; je vous menerai ensuite chez une Dame qui est favorite d'un Grand-Prêtre de la Fortune. Je le suivis chez cette femme, qui nous reçut poliment.

Au bout de quelques jours mon ami vint m'annoncer que j'étois nommé à un emploi de deux mille livres, aux conditions que j'en rendrois douze cens livres à la personne qui me l'avoit fait obtenir. Quoique cette condition me parût un peu onéreuse, je ne laissai pas de lui en témoigner ma reconnoissance. Nous fûmes dans l'instant chez la Dame pour y dresser notre accord.

Je sortis avec mon ami ; & le remerciai non-seulement de m'avoir obligé, mais encore de la promptitude & du zèle avec lequel il s'y étoit porté. J'aurois voulu, me dit-il, pouvoir vous faire jouir de la totalité du revenu de l'emploi; mais cette femme, qui m'a choisi pour être le Substitut du Grand-Prêtre, & qui, entre nous, ne laisse pas de me fournir des sommes assez considérables, n'a jamais voulu consentir à se relâcher de ses usages. Il eût donc fallu me brouiller avec elle, & j'avouerai qu'elle m'est d'une grande ressource. J'assurai ce jeune homme que je me trouvois encore trop heureux de pou-

voir au moins subsister.

Malgré la médiocrité que je retirois du revenu de mon emploi, je trouvai néanmoins le secret, par mon économie, d'être vêtu assez proprement. Au bout de quelques années, je rencontrai à la promenade la Veuve de mon Tuteur; elle étoit avec Rosalie, sa fille: l'élégance de leurs parures me les fit d'abord méconnoître: mais cette Dame s'avançant vers moi: Est-ce bien vous, me dit-elle, mon cher Tacius? Que vous m'avez causé d'inquiétudes! Je vous cherche depuis long-temps, pour réparer en quelque sorte les torts que mon mari vous a faits, en partageant avec vous notre bonne fortune.

Pendant ce diſcours, j'avois les yeux attachés ſur Roſalie ; mon cœur ſe ſentit ému à la vue de l'objet de ſes premiers feux. Roſalie, qu'un même ſentiment avoit autrefois animée, ne put auſſi cacher ſon trouble : ſon front ſe couvrit d'une rougeur qui m'annonça que l'abſence n'avoit point altéré la tendreſſe qu'elle m'avoit toujours témoignée. Cette converſation muette n'interrompit point celle de la mere, qui m'apprit la mort de la parente chez laquelle elle s'étoit retirée lors de ſon déſaſtre. Cette parente, qui étoit très riche, l'avoit fait ſa légataire univerſelle ; elle me fit un long détail des ſoins & des complai-

ſances qu'elle avoit employés pour captiver la bienveillance de cette femme, & pour la mener au point de teſter en ſa faveur, & finit enfin par m'engager de ſouper chez elle. Pendant le ſouper, Clia me dit qu'elle vouloit déſormais que je n'euſſe d'autre table que la ſienne; qu'elle alloit même me faire préparer un appartement dans ſa maiſon, pour ne nous plus ſéparer. J'acceptai ſans balancer des offres qui me mettoient à portée de voir tous les jours ma chere Roſalie. Je vins donc demeurer chez Clia, ſa mere, pour qui j'ai toujours eu une tendreſſe infinie. Je ne quittai plus ces deux aimables per-

ſonnes que pour ſatisfaire aux devoirs de mon emploi. Clia qui depuis ſon opulence étoit très-bien faufilée, me préſenta chez toutes ſes connoiſſances, & obtint enfin par le nombre de protecteurs qu'elle employa en ma faveur, un emploi très-conſidérable. Dès que j'en fus revêtu, je la ſuppliai de mettre le comble à mon bonheur, en m'uniſſant à Roſalie. Elle y conſentit avec joie, & notre mariage fut conclu en huit jours.

Trois années ſe paſſerent dans une union que l'amour & la reconnoiſſance avoient formée. Mais, Madame, que j'ai payé cher ce tems de tranquillité! Bientôt l'orage ſuccéda à ce

ce calme heureux ; les créanciers de mon Tuteur découvrirent que sa veuve vivoit dans l'opulence, qu'elle jouissoit de gros revenus, au moyen d'une riche succession. D'abord ils s'informerent où ses biens étoient situés, les firent saisir, sans que nous puissions avoir le tems de nous reconnoître. Je voulus intervenir dans ce procès ; mais leurs créances étant antérieures à la mienne, ils furent préférés, parce que Clia s'étoit malheureusement engagée pour des sommes considérables. Elle eut donc la douleur de voir vendre tous ses biens, sans qu'ils puissent encore acquitter tous ses engagemens. Quoique désespérée

de ſon déſaſtre, elle trouvoit au moins auprès de nous des motifs de conſolation., puiſque mon emploi étoit plus que ſuffiſant pour nous faire vivre dans l'aiſance : néanmoins la perte de notre procès me détermina à retrancher notre équipage & quelques-uns de nos domeſtiques. Cette réforme éloigna ces faux amis qui nous entouroient, & qui, loin de nous plaindre d'un malheur non mérité, eurent encore la cruauté de nous calomnier en débitant de fauſſes hiſtoires ſur mon compte, & me faiſant paſſer pour un diſſipateur. Ces bruits vinrent enfin juſqu'aux oreilles de mes protecteurs, & je fus révoqué;

ſans pouvoir parvenir à me juſtifier.

Depuis près de dix ans que je ſollicite, je n'ai pu rien obtenir. Rebuté de toutes parts, forcé de vendre peu à peu les effets que nous avions pour faire vivre ma belle-mere, ma femme & trois enfans que je vois périr de beſoin; réduit enfin dans la plus affreuſe miſere, & pour comble de maux, ma chere Roſalie ne pouvant plus ſupporter ſes peines, eſt tombée malade; elle eſt au lit depuis ſix ſemaines, privée de tout ſecours. Mais, que dis-je, au lit? hélas! Madame, ce n'eſt qu'un mauvais matelas; le reſte nous a été enlevé pour le payement de

nos loyers, & nous n'occupons plus qu'une espece de grenier, dont on veut encore nous chasser. Je présentai il y a huit jours un Mémoire à un de mes anciens protecteurs, dans lequel je lui fais l'affreuse peinture de notre situation. Je n'ai eu pour réponse que des rebuffades; si j'avois de l'argent à donner à quelques-uns de ses Secrétaires, peut-être pourrois-je obtenir de l'emploi; mais tout ce que ces inhumains ont daigné me dire par distraction, de plus consolant, est un, j'en suis fâché; il n'y a rien de vacant; tandis que je vois donner tous les jours des postes considérables à des gens

dont tout le talent consiste à tenir leur partie dans un concert, ou à se prêter à des complaisances indignes d'un honnête homme.

Monime fut si touchée des malheurs de ce Gentilhomme, que, pour y remédier dans l'instant, elle prit le parti de lui présenter une bourse pleine d'or. Je ne prétends point, lui dit-elle, Monsieur, me borner à ce foible secours; vous ne devez pas non plus le regarder comme un effet de ma charité; mais comme un tribut que tous les honnêtes gens doivent à ceux que la fortune humilie. Si je ne craignois d'affliger votre famille, en me rendant témoin

de ſa miſere, je ne differerois pas d'un moment à lui porter les conſolations qu'elle mérite. Allez, Monſieur, volez à leur ſecours; & lorſque vous les aurez mis dans un état plus convenable, & que vous jugerez qu'ils pourront recevoir notre viſite ſans importunité, faites-nous l'amitié de venir nous prendre.

Tacius, tranſporté comme un homme hors de lui-même, reçut d'une main tremblante le préſent que lui faiſoit Monime. Ah! Madame, s'écria-t-il en tombant à ſes genoux, & baiſant reſpectueuſement cettte main ſecourable qu'il baigna de larmes qu'il ne put retenir, & que la reconnoiſſan-

ce faifoit couler, quelle idée dois-je prendre d'une façon d'obliger auſſi noble & auſſi tendre ? Croirois-je que des ſentimens ſi généreux ſoient le partage d'une mortelle ? Peut-être y a-t'il trop de vanité à penſer qu'une Divinité ait bien voulu s'humaniſer à deſcendre juſqu'à moi pour arrêter mon déſeſpoir & changer mes peines en allégreſſe. Mais, Madame, qui que vous ſoyez, vous mériterez toujours les reſpects & les adorations de tous ceux qui auront le bonheur de vous approcher.



CHAPITRE IX.

Fin de l'Histoire de Tacius, & rencontre d'Astarophe.

MONIME & moi déplorions encore le malheureux sort de Tacius, lorsque Zachiel entra : nous lui rendîmes compte de notre visite, de la rencontre que nous avions faite en sortant de chez le Visir & de toutes les injustices que ce jeune homme avoit essuyées. Quel monde est celui-ci, ajouta Monime ! que les hommes y sont durs, cruels & barbares ! Il semble que plus nous avançons dans la

Cillénie, & plus on y voit le vice triompher de la vertu. Il est vrai, dit le Génie, qu'un honnête homme ne peut parvenir dans ce Monde sans exciter la jalousie: l'envie se déchaîne, mille obstacles lui sont suscités; ses concurrens le trahissent, ses ennemis l'écartent & parviennent eux-mêmes, à force de brigues, de lâcheté & de crimes: alors l'encens leur est offert de toutes parts; la voie publique leur fait grace de leurs défauts; elle attend, pour leur reprocher, que d'autres les ait remplacés par leur chûte. Un homme décrédité par un échec imprévu, & dont tous les projets d'élévation sont renversés, doit

s'attendre à voir disparoître tous ses amis ; ses parens même le méconnoissent, & semblent avoir honte de lui appartenir. Mais s'il rentre en faveur, il les verra se rassembler & se faire honneur de le citer dans toutes les compagnies.

Lorsqu'on veut parvenir dans la Cillénie, la premiere démarche qu'il faut faire auprès d'un homme en place, est de s'informer des amis qu'il consulte & des femmes qui le gouvernent. Ce n'est qu'en suivant cette voie qu'on peut réussir, & ce n'est qu'en répandant l'or dans ses canneaux, qu'on obtiendra des graces. Ici, un bien mal ac-

quis se possede sans remord: il n'arrive presque jamais au coupable de se reprocher ses injustices: il trouve son excuse dans son industrie, & la croit infaillible dans le succès. Une heureuse ambition paroît toujours innocente: le bonheur justifie les évenemens & leur cause: enfin, un siecle de travail, ne vaut pas à un homme d'esprit, le moindre des avantages que donne la faveur à un sot. Dans la Cillénie, & sur-tout dans cette Province, la vertu, les mœurs, la probité, la bonne foi dans les traités; tout cela, dis-je, n'est qu'un meuble inutile; on n'en fait aucun cas; chacun ne pense qu'à sa fortune:

pourvu qu'on soit un bon calculateur, qu'on sache a propos ôter ou remettre un zéro, il ne faut que cela pour s'enrichir.

Tacius revint quelques jours après nous demander la permission de nous présenter sa famille. L'espérance, nous dit-il, d'un avenir plus heureux, par la protection que vous voulez bien m'accorder, a servi à la tendre Rosalie comme d'un baume qui l'a pénétrée & guérie entierement, à un peu de foiblesse près. Je ne permettrai point, dit Monime, que votre épouse sorte si-tôt, puisque vous m'annoncez que notre présence ne lui causera aucune émotion contraire à sa

ſanté, vous trouverez bon que je la prévienne. Elle ordonna qu'on mît ſes chevaux, & ſans preſque répondre aux remerciemens de Tacius, qui paroiſſoit confondu de cet excès de bonté; nous montâmes en carroſſe, après qu'il eut indiqué au cocher l'endroit de ſa demeure.

Nous trouvâmes cette malheureuſe famille dans un état de langueur qui nous fit voir combien ils avoient ſouffert. Je ne rapporterai point la converſation que nous eûmes avec eux : il ſuffira de dire que Clia & ſa fille employerent tout ce que la reconnoiſſance put leur dicter de plus tendre & de plus touchant pour nous

faire connoître la sensibilité qu'elles avoient de nos bienfaits. Rosalie sur-tout me charma : elle s'exprimoit avec cette éloquence simple & naturelle, qui sçait si bien trouver le chemin du cœur. Cette jeune femme, sans être régulierement belle, joignoit à une physionomie fine, des graces, un air de douceur & de noblesse, que ses peines n'avoient pu effacer. Monime lui fit beaucoup de caresses ; distribua à ses enfans plusieurs bijoux de prix, & nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Tacius & sa famille firent assiduement leur cour à Monime pendant que nous séjournâmes dans cette Ville. Le Génie

connoiſſant la pureté de leur cœur, leur aſſura un ſort heureux & indépendant, dont ils jouiſſent tranquillement.

Nous parcourûmes encore différentes Provinces que renferme ce Globe; mais nous ne vîmes par-tout que des peuples oppreſſés par la fraude & les rapines des Grands-Prêtres de la Fortune, ou par la politique des Grands; des familles ruinées par l'impénétrable rubrique des Procureurs & par leur odieuſe chicane; des Citoyens enfermés par d'indignes complots de leurs ennemis. Enfin, toute la Cillénie n'eſt remplie que d'eſpions, de délateurs à gage, de calomniateurs, d'eſcrocs,

de joueurs, de filoux, de banqueroutiers, de voleurs, de séducteurs; d'impertinens nouvellistes, d'esprits-forts, de faux sçavans, de gens de parti, d'hypocrites, de médisans, de railleurs, & de faquins enrichis aux dépens des pauvres.

Monime, rebutée de ne rencontrer par-tout que fourberie & mauvaise foi, pria le Génie de nous conduire dans un autre Monde. Au nom de l'amitié que vous avez pour nous, lui dit-elle, mon cher Zachiel, ne restons pas davantage avec ces hommes de courroux, d'injustice & de menaces, qui, s'il étoit en leur pouvoir de faire oublier leur

tyrannie, comme il leur eſt facile d'empêcher de parler par la crainte d'injuſtes châtimens, réduiroient encore ces pauvres peuples à la méchanique d'un horloge ſans battant. Hâtons-nous donc de paſſer dans quelque autre Planette, où rien ne ſoit défendu que le crime : cherchons des exemples à ſuivre, qui nous faſſent perdre la mémoire de ceux-ci; conduiſez-nous dans le Monde, où s'eſt réfugiée cette douce paix qui régiſſoit autrefois les hommes. Pourquoi ceux-ci n'en jouiſſent-ils plus? Eſt-ce un fléau du Ciel, ou bien l'effet de la viciſſitude des tems? Dites-moi, mon cher Zachiel, ces tems ſe-

roient ils venus, où tout être créé doit porter en naiſſant le ſceau de l'infortune, & celui qui ſubmergea les terres dans un déluge d'eaux veut-il encore les ſubmerger dans un déluge de miſere ? Hâtez-vous donc de nous conduire où nous aſpirons depuis ſi long-tems.

Il n'eſt point encore en mon pouvoir de vous ſatisfaire ſur cet article, dit Zachiel : aſſujetti à l'ordre & au plan que je me ſuis tracé, il faut néceſſairement vous y conformer : ainſi vous ne ſauriez arriver dans ce Monde qui doit ſatisfaire & combler vos déſirs, ſans paſſer encore par plus d'une épreuve : mais ſecondé de mes conſeils, je

me flatte que vous résisterez à tout.

La nuit nous ayant surpris, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une Ville, où plusieurs personnes étoient montées sur un gros dôme fort élevé pour y examiner les astres: chacun avoit un grande lunette appuyée sur l'épaule d'un autre. Quelle est donc cette cérémonie, demandai-je à Zachiel ? Ces gens, me dit-il, croyent que le firmament renferme exactement les figures & les ressemblances de tout ce qui naît & de tout ce qui brille dans leur Monde ; ils assurent que toutes les parties de l'Univers ont entr'elles une beauté de rapport & d'assortissement,

qui conduit leurs Aftronomes dans toutes leurs obfervations. Ceux que vous voyez fur ce dôme, regardent le Ciel comme un véritable Livre, où eft écrit tout ce qui fe paffe dans la Nature en caractère lifible, tracé avec tant d'exactitude, qui forme des mots & des lignes féparées les unes des autres : mais que cet alphabet célefte eft très-difficile à déchiffrer ! Auffi leur plus grande étude eft l'Aftrologie, les Mathématiques & la Géométrie.

De là vient, fans doute, le penchant qu'ils ont pour la magie : c'eft de cette Planette qu'on tire je ne fçais combien d'inventions fubtiles & myftérieufes ; tels font les

miroirs aſtronomiques, ou l'art d'entendre ce qui eſt pronoſtiqué par la Lune; la roue d'onomancie, ou le rapport que les Noms ont entr'eux; la Sphere de dévination; le ſyſtême particulier des couleurs, où l'on trouve qu'elles ont toutes des ſignes de propriété, lorſqu'elles paroiſſent pendant le ſommeil; la médecine magique & ſuperſtitieuſe, qui conſiſte dans les ſympathies & les antipathies, ou dans le combat réciproque des qualités élémentaires, & mille autres folies ſemblables, auxquelles ils joignent l'Aſtrologie, ſcience vaine, à la vérité, mais qui flatte les deux paſſions de l'homme; ſa curioſi-

té, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir ; & son orgueil, en lui insinuant que sa destinée est écrite dans le Ciel.

On doit cependant remarquer une chose qui n'échappe jamais à la pénétration d'un habile Cillénien ; c'est qu'il se trouve ordinairement dans chaque personne un je ne sçais quoi de décidé, soit dans la physionomie, soit dans le port, dans les manieres, ou enfin dans un certain enchaînement de passions, qui peuvent bien faire deviner ce qui doit leur arriver ; & ce n'est que sur cet examen que les Astrologues s'étudient, pour leur donner leur horoscope.

Nous nous disposions à quit-

ter cette Planette, lorſque nous apperçûmes une figûre d'homme gigantesque, dont l'aſpect ſurprit infiniment Zachiel, qui le reconnut d'abord pour Aſtarophe, un des plus grands Capitaines de Pluton. Que fais-tu ici, dit le Génie en l'arrêtant? Je ne ſuis plus étonné ſi la plus grande partie de ceux qui habitent ce Monde ſont devenus ſi fourbes & ſi mauvais : ſans doute que toi & tes légions voltigez ſans ceſſe autour des Cilléniens, pour leur ſouffler le venin peſtilentieux de vos langues infectes& corrompues?

Tu te trompes, reprit Aſtarophe;il eſt vrai que j'ai emmené pluſieurs de mes Légions : tu n'ignores pas que notre in-

tention n'a jamais été de travailler à rendre les hommes meilleurs ; mais ſois certain que ceux-ci, naturellement portés au mal, n'ont pas eu beſoin de nous pour ſe corrompre, puiſque ce Monde nous a toujours fourni abondamment autant de ſujets que le Prince des Ténébres en peut déſirer pour l'entretien de ſa table & pour celle de ſes Miniſtres. Tu ſeras peut-être ſurpris d'apprendre que je ſuis ici par ordre de Pluton, pour faire prendre à ſes troupes de nouvelles leçons dans l'art de ſurprendre les hommes. Je ne ſuis arrivé que depuis deux jours; & pour te mettre au fait de ma commiſſion, il faut

t'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé aux Enfers. Depuis nombre d'années il eſt deſcendu dans l'Empire ténébreux, des nuées de gens que la Diſcorde y a pouſſés : ces gens, ſemblables à des ſerpens, ſe ſont tellement accrus par leur nombre & leur grandeur, qu'ils ont penſé être aſſez forts pour agir en maîtres, commençant d'abord par exercer les mêmes fonctions qu'ils avoient ſur la terre. Tous les habitans de ces lieux ſouterrains, démons ou damnés, ſurpris de ſe voir accabler d'aſſignations & de requêtes, indignés qu'une pareille vexation ſe fût introduite dans les Enfers, les différens corps & états de notre Empire

ſe ſont joints pour en porter leurs plaintes aux Juges Infernaux. Radamante, Eaque, & Minos, négligerent d'abord le ſoin d'arrêter de pareilles infractions, les regardant ſans doute comme un badinage qui ne méritoit pas leur attention.

Ces hommes enhardis par cette négligence, ſe crurent autoriſés d'exercer toutes leurs malverſations & leurs friponneries : animés par la Diſcorde, excités par les trois Furies qui ne ceſſoient de ſecouer ſur eux leurs torches, afin de les enflâmer toujours de plus en plus, & poſſédés de la plus envenimée chicane, ils ont enfin pouſſé leur audace juſqu'à menacer Pluton, Souve-

rain des Enfers, de mettre son Royaume en saisie-réelle, & de se le faire adjuger pour le partager entr'eux. A cette menace, tout l'Enfer s'est assemblé, chacun a pris parti, les Banqueroutiers, les Joueurs, les Traitans, les Tailleurs & tous les voleurs, petits & grands, se sont rangés sous l'étendard de ces misérables; ce qui a formé une armée inombrable. En vain avons-nous entrepris de faire rentrer ceux qui s'étoient révoltés dans leur devoir. Plusieurs combats se sont donnés, sans aucun avantage de notre part.

Lorsque Pluton apprit tous ces désordres qu'on s'étoit efforcé de lui cacher, il en écuma

de rage, voulut chasser ses trois Juges; mais, par l'avis de Proserpine, il n'en fit rien. Pour remédier à ce désordre, son Conseil proposa de faire assembler tous les Diables les plus aguéris; & ce Prince assis sur son Trône entre Eaque & Radamante, nous adressa ce discours :

Ecoutez-moi, Démons; que tout l'Enfer tremble à ma voix. J'apprends avec un courroux digne de l'outrage qu'on fait à ma gloire, que vous avez eu la lâcheté de vous laisser vaincre en noirceur & en méchanceté par cette vermine qui s'est introduite dans mon Empire; je ne puis croire néanmoins que vous

ayiez eu la foibleſſe de me trahir, en leur cédant tous vos droits ; cependant eſt-ce ainſi que vous ménagez la réputation de mes troupes ? Que va-t-on déſormais en penſer ſur la terre où vous n'ignorez pas qu'on a preſque tous les jours des nouvelles certaines de tout ce qui ſe paſſe ici ? Je prévois, à votre honte, qu'aucun des mortels ne vous craindra plus ; vous allez être regardés comme de miſérables petits diablotins qui ne font que blanchir auprès de ces hommes de diſcorde & de chicanes, devant qui vous êtes obligés de baiſſer pavillon ; eux ſeuls ſeront redoutés : on ſçait déja qu'ils ſe ſont emparés de toutes vos ruſes, & j'ai

reçu des avis certains, qu'actuellement ils sont plus à craindre sur la terre que plusieurs légions de mes troupes.

Vous, Lucifer, Belzebut & Astarophe, que j'ai toujours regardé comme mes meilleurs Généraux, que faisiez-vous pendant les combats qui se sont donnés au désavantage de mes armées? Vous étiez sans doute à vous amuser au quartier des hypocrites, où j'ai relégué cette nouvelle secte de fanatiques que nous produit le Monde Cillénien, & qui descendent ici par pelotons. Votre occupation la plus agréable est de leur faire faire le même exercice qu'ils faisoient sur la terre; voir crucifier, battre,

rôtir, enfiler de fer rouge, & mille autres folies semblables, est pour vous un specta-cla charmant : ce n'est pas que je veuille vous blâmer de vous amuser de ces comédies ; il faut un délassement à l'esprit : au contraire, je sçais qu'elles sont remplies d'une morale, qui en vous instruisant de mille subtilités, & de mille tours de finesse que vous avez ignorés jusqu'à présent, peuvent dans la suite vous devenir très-utile, en employant tous les traits que vous apprendrez d'eux sur tout le genre humain, à qui vous avez juré, ainsi que toutes mes troupes, une haine implacale : mais comme la récréation ne doit pas préjudicier à ses de-

voirs, pour vous punir d'avoir négligé le soin de ma gloire, je vous exile de ma présence, & vous ordonne de prendre avec vous plusieurs légions de mes Soldats que vous conduirez dans la Planette de Mercure, pour les mettre en garnison dans tous les corps de ces hommes de chicane, & de discorde : vous en enverrez aussi dans ceux des hypocrites, des traitans, des joueurs & de tous les malfaiteurs, afin qu'ils puissent y faire un nouvel apprentissage de fourberies, de noirceurs & de friponneries, après qu'au préalable vous aurez fait piler dans le grand mortier de l'enfer, tous ces hommes qui ont débauché Ti-

ſiphone , Megere & Aleƈto ; pour les faire ſervir à leurs téméraires entrepriſes ſur les droits de mon Empire : je veux, dis-je, qu'ils ſoient pilés avec tous ceux qui ſe ſont révoltés, pour en faire de la moutarde qui puiſſe remettre les Démons en appétit. J'ordonne qu'on en mette auſſi quelqu'un au ſublimé corroſif ; car je penſe que cela doit faire un très-bon purgatif contre la poltronerie. A l'égard des hypocrites, des fanatiques & des bigots, on continuera de les mettre au caramelle ; je les réſerverai pour mon entremets.

Lorſque Pluton eut prononcé ce jugement qui fit trembler tout l'Enfer, il deſcendit de

ſon trône pour aller ſe délaſſer auprès de Proſerpine, d'une journée, ou pour mieux dire, d'une nuit auſſi fatiguante, ſe repoſant ſur Eaque & ſur Radamante du ſoin de faire exécuter ſon arrêt. Les Juges Infernaux s'en ſont acquittés avec tout le zèle qu'en attendoit le Prince des Démons. Pour nous, après avoir entierement ſatisfait aux ordres du Souverain de l'Empire des Morts, nous ſommes partis auſſi-tôt pour le Monde de Mercure, dans le deſſein d'abréger, s'il ſe peut, notre exil, en profitant des exemples toujours variés & toujours nouveaux qu'on y rencontre à chaque pas. J'ai diſtribué mes

légions proportionément à l'étendue des Provinces. Je me flatte d'y trouver de l'amuſement & de l'occupation pour mes troupes, que j'aurai ſoin de tenir en haleine, afin de les faire rentrer en grace.

Zachiel, qui s'apperçut que Monime étoit prête à s'évanouir de frayeur, congédia Aſtarophe, qui diſparut dans l'inſtant, & nous laiſſa dans une ſurpriſe qui ne ſe peut décrire.

Fin de la ſeconde Partie.

VOYAGES
DE
MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR.

VOYAGES
DE
MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR,
TRADUITS
PAR MADAME DE R. R.
TROISIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Et se trouve
A PARIS,

Chez
- DESPILLY, rue Saint-Jacques.
- DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
- CELLOT, Imp. rue Dauphine.
- PANCKOUKE, rue de la Comédie.

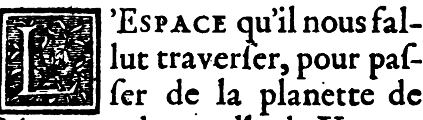
M. DCC. LXV.



VOYAGES DE MILORD CÉTON *DANS LES SEPT PLANETTES.*

CHAPITRE PREMIER.

Le Génie conduit Monime & Céton dans le troisieme ciel, qui est la planette de Venus.



L'ESPACE qu'il nous fallut traverser, pour passer de la planette de Mercure dans celle de Venus,

nous donna le tems d'admirer de nouvelles perfections du ciel. Je crus voir autour de lui d'autres cieux brillans qu'on pouvoit comparer à des lampes officieuſes qui répandent lumiere ſur lumiere ; leurs précieux rayons, & leurs influences ſacrées, me parurent ſe concentrer dans le monde de Venus.

Le Génie nous deſcendit dans une plaine émaillée des plus précieux dons de Flore. D'un côté de ce lieu charmant on voit couler le fleuve de délices ; & de l'autre, celui de la volupté, qui entretiennent par leurs douces chaleurs les plantes dont leurs rives ſont embellies ; & le ſoleil, joi-

gnant à l'éclat de ſes rayons ſa pourpre dorée, les fait luire comme une mer de jaſpe qui reçoit de ces guirlandes un nouvel honneur. Sur ces deux fleuves on voit le cygne ſe promener, & avec un col en arc, relever comme un manteau royal ſes ailes blanches, & porter en avant ſon corps majeſtueux ; quelquefois auſſi on le voit quitter les eaux pour fendre la moyenne région de l'air : enfin je m'apperçus d'abord, en entrant dans le monde de Venus, que toute la nature ne reſpire que le plaiſir, la joie & la volupté ; & il ſemble que l'univers entier lui paye le tribut de ſon obéiſſance, & eſt forcé de

rendre hommage à la prééminence de ſon empire.

Je ne ſai, dit Monime, ſi le nouvel air que nous reſpirons influe déja ſur moi, mais j'avouerai que je me fais une idée la plus jolie, la plus riante & la plus agréable du monde de Venus. Ceux que nous venons de viſiter ne m'ont encore offert que des objets de mépris ou de compaſſion, celui-ci va au moins nous fournir de l'amuſement. Le joli monde que celui de Venus ! qu'il doit être charmant ! tenez, mon cher Zachiel, il me ſemble que je ſuis dans l'iſle de Cythere ſi vantée par nos poëtes. En effet, n'eſt-ce pas Venus elle-même qui en

eſt la Reine ? Cette cour eſt ſurement l'aſſemblée des graces, & je me perſuade qu'elle eſt faite pour y fixer le philoſophe le plus indifférent. Ce ne peut être que dans ce monde où naquit Hébé, Déeſſe de la jeuneſſe, puiſque c'eſt à Zéphir & à l'Aurore qu'elle doit la vie. Les Ris, les Jeux, & tous les petits Dieux badins ne peuvent manquer d'habiter cette cour ; je crois même que la Volupté fait ici ſon ſéjour ordinaire, & que l'Amour, ce Dieu qui anime la nature, gouverne tous les plaiſirs de ce monde.

Il eſt certain, belle Monime, dit Zachiel en ſouriant, que l'amour ſe fait mieux ſen-

tir dans cette partie du globle de Venus qu'on nomme Idalienne. Cependant il est de tous les mondes, & tient le milieu entre le ciel & la terre; mais il ne peut être un Dieu, parce que les Dieux sont essentiellément heureux, & que l'amour cherche toujours à le devenir: il est des momens où il éleve les hommes à la félicité des Dieux, & d'autres où il rabaisse les Dieux même au niveau des hommes.

L'Amour, poursuivit Zachiel, tient sa naissance de deux Génies que le hasard fit rencontrer ensemble; l'un qui préside à l'abondance, & l'autre à la pauvreté. Il tient de son pere l'audace, la vivacité

d'eſprit, la confiance en ſes forces, l'art de dreſſer des embûches, une certaine maniere de s'inſinuer, de perſuader & de vaincre : les qualités contraires viennent de ſa mere, c'eſt-à-dire, la diſette, la crainte de ſe produire, cette indigence qui le porte à demander ſans ceſſe, cette timidité qui ſouvent lui fait manquer les meilleures occaſions & ce fond inépuiſable de déſirs. C'eſt par ce mélange que l'amour paſſe ſans s'en appercevoir de la vie à la mort, & de la mort à la vie ; ſans ceſſe il ſoupire après la volupté, & met tout ſon bonheur dans ſa jouiſſance.

En vérité, je ne vous con-

çois pas, dit Monime, en interrompant le Génie; depuis que nous ſommes entrés dans l'empire de Venus, je crois, mon cher Zachiel, que vos diſcours pourroient bien être analogues aux Myſteres de la Déeſſe, car je ne comprends rien à tout ce que vous venez de dire. Que ſignifie cette nouvelle généalogie que vous donnez à l'Amour? N'eſt-il pas le fils de Venus? Pourquoi donc employez-vous aujourd'hui une allégorie différente pour le faire deſcendre de Génies? C'eſt-à-dire que ce ſont Meſſieurs les Eſprits céleſtes qui ſe ſont amuſés à fabriquer l'Amour. Mais dites-moi, je vous prie, ſi dans cet agréable paſſe-

tems ils ont ſongé au bonheur des humains : je ſerois encore curieuſe de ſçavoir comment ils expriment leurs feux; eſt-ce par un doux commerce, par de tendres regards, ou bien par.....? arrêtez, dit le Génie, n'étendez pas plus loin votre curiòſité ; qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que les Génies ſont parfaitement heureux, que rien ne manque à leur félicité, & qu'il n'eſt gueres de vrai bonheur ſans un véritable amour : il rafine les penſées, il augmente le courage ; lorſqu'il joint l'union des cœurs à celui de l'innocence, ſon ſiege eſt dans la raiſon, pourvu qu'il ſoit judicieux, & qu'il ne ſe laiſſe point abſorber par la volupté : on

doit s'unir par des désirs purs qui ne souillent point l'ame; par cette confiance mutuelle, & par ces doux sourires qui sont un épanchement du cœur qui servent souvent à ranimer ses feux.

Vous avez beau dire, mon très-cher petit papa, dit Monime, en continuant ses plaisanteries, tous vos graves raisonnemens ne pourront jamais m'empêcher de vous regarder comme le pere de cet Amour malin qui ne se plaît qu'à faire des niches, car vous ressemblez beaucoup au portrait que vous venez vous-même de tracer. Eh bien, reprit Zachiel, pour vous punir de votre allusion, je vais vous

faire prendre la figure d'une Idalienne ; je laisserai agir sur vous les influences qui dominent ce monde, & nous verrons comment vous traiterez mon prétendu fils, & si vous aurez assez de force pour vous défendre contre ses traits.

Le génie la transforma dans l'instant en une Nymphe ; il lui donna la taille & la majesté de Diane, la jeunesse de Flore, la beauté & les graces de Venus, avec l'air riant de l'Amour. Pour vous, mon cher Céton, dit Zachiel, je ne veux pas que vous quittiez un seul instant Monime ; comme je sai la portée de vos forces, je crois qu'il est de la prudence de ne vous point expo-

ſer à des tentations auxquelles il eſt preſque impoſſible à l'homme de réſiſter.

J'avoue que je fus très-piqué contre Zachiel de la préférence qu'il venoit d'accorder à Monime. Pourquoi, me diſai-je, donne-t-il plus de force à un ſexe que tout le monde accuſe de tant de fragilité ? Seroit-il poſſible que ce ſexe qui paroît à nos yeux ſi délicat & ſi foible, conſervât néanmoins plus de fermeté dans les occaſions ? Quelle ſeroit donc l'injuſtice des hommes ? Alors, regardant Monime, ſa beauté & ſes graces firent naître en moi de violens déſirs, ſans que les liens du ſang y puſſent mettre aucun

frein ; je les avois oubliés, & m'imaginois qu'en paroissant sous ma figure naturelle, j'aurois du moins pu écarter ces amans : je croyois être beaucoup plus sûr si Monime fût restée mouche dans l'empire de Venus, que je n'avois lieu de l'être sous la forme que le Génie venoit de lui faire prendre : je craignois avec raison les influences de cette planette, & quoique nous eussions échappé l'un & l'autre à celle de la Lune, celle-ci me paroissoit d'une bien plus dangéreuse conséquence pour l'intérêt de mon cœur. Je n'osai néanmoins faire connoître au Génie les violentes agitations dont je me sentois animé par la jalousie..

Zachiel donna à Monime le char le plus brillant : il étoit en forme de coquille, orné des plus belles peintures, qui repréſentoient les différens attributs de la Déeſſe Venus : on voyoit d'un côté ſes rendez-vous avec le Dieu Mars, pluſieurs petits Amours qui paroiſſoient folatrer autour d'elle ; d'un autre le déſeſpoir qu'elle fit paroître à la mort d'Adonis, & ſa retraite dans l'iſle de Lesbos.

Plus de cinquante Gnomes & Gnomines furent appellés pour orner la ſuite de Monime & pour la ſervir. Ne pouvant ni m'en éloigner ni la perdre de vue, je me plaçai ſur une boucle de ſes cheveux,

& nous nous mimes en marche. Arrivés au bord d'un canal, l'aſtre de la nuit avoit déja parcouru plus de la moitié de ſa carriere; la ſœur du Dieu du jour ſe miroit dans ces eaux tranſparentes qu'animoit un léger zéphir, en faiſant friſſonner ſa ſurface par un agréable murmure; des cygnes plus blancs que la neige plannoient majeſtueuſement ſur ce criſtal liquide.

C'étoit au mois d'Avril, tems conſacré dans cet empire aux réjouiſſances publiques, parce que cette ſaiſon ranimant toute la nature, fait renaître les plaiſirs comme les fleurs. L'air doux & tempéré qui regne alors dans ce mon-

de, inſpire aux Idaliens une humeur folâtre & enjouée, qui les attire ſur les bords du canal qui forme une promenade délicieuſe. Nous en vîmes arriver de tous côtés, & je remarquai que les hommes & les femmes étoient uniquement occupés de leurs parures, de leur beauté & de leurs graces : la joie & les plaiſirs éclatoient également ſur leur viſage, mais leur air eſt trop affecté ; on n'y remarque point cette noble ſimplicité, ni cette pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté, & qui ſeul peut fixer un cœur droit : l'air de moleſſe, l'art de compoſer leur figure, leurs vaines parures, leurs regards hardis qu'elles s'efforcent quelquefois de

rendre languiſſans en recherchant ceux des hommes ; en un mot, tout ce que je vis d'abord dans leur maintien me parut vil & mépriſable.

Le Génie me dit que dans ce monde le libertinage rend les hommes & les femmes illuſtres ; il en fait des héros & des héroïnes, qu'on ſe montre aux promenades & aux ſpectacles ; & ces femmes que vous venez de voir, qui vous paroiſſent ſemblables à des divinités, & qu'on prendroit plûtôt pour des Déeſſes élevées dans l'art de plaire que pour de ſimples mortelles, ont toutes renoncé à la vertu & à la modeſtie qui eſt le plus bel ornement du ſexe ; on les a

ſeulement formées pour la débauche : elles ont acquis le talent de l'inſinuation ; les graces du diſcours ſemblent faire couler le miel de leurs levres ; rien n'eſt plus perſuaſif que leur entretien. Elles joignent un extérieur prévenant à un air agaçant qui ſubjugue les hommes, & l'eſprit attaché pour jamais y réſiſte d'autant moins qu'il trouve du plaiſir à ſe laiſſer vaincre. La douce violence de ces objets flatteurs aprivoiſe les naturels les plus ſauvages, amolit les plus féroces, enyvrent les plus forrs, & aſſervit les plus fermes ; c'eſt un aiman qui attire l'acier le mieux trempé ; mais il arrive ſouvent qu'elles ſont les victimes de

leurs propres appas. Cependant ce n'eſt que pour ces ſyrenes que les Idaliens proſtituent ignominieuſement leur vertu & leur renommée. Quelquefois auſſi le repentir les fait expier leurs tranſpors inſenſés ; alors la raiſon revient dès qu'ils ceſſent d'en être les admirateurs ; le charme tombe ; les traits que darde le fol amour ne ſont plus que des traits émouſſés que le vent emporte ; un coup d'œil mépriſant rend ſes armes inutiles, il n'y a plus que les eſprits foibles qui s'y laiſſent éblouir.

En approchant du palais de la Reine je crus voir l'iſle enchantée d'Armide, ou les jardins de Flore. Nous entra-

mes d'abord dans une belle avenue ; les arbres qui la composent font admirer l'énorme hauteur de leur cime ; en élevant les yeux jusqu'au faîte, on doute si la terre les porte, ou si eux-mêmes ne portent point la terre suspendue à leurs racines : on diroit que leurs fronts orgueilleux est forcé de plier sous la pésanteur des globes célestes, & qu'ils n'en soutiennent la charge qu'en gémissant ; leurs bras étendus vers le ciel semblent l'embrasser, & demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs influences, afin de les recevoir sans qu'elles ayent rien perdu de leur innocence dans le lit des élémens. On voit de tous

côtés dans cet endroit délicieux des fleurs qui, ſans avoir eu d'autre jardinier que la nature, répandent une odeur agréable, qui réveille & ſatisfait en même tems l'odorat : ſouvent on eſt embarraſſé de choiſir entre la roſe, le jaſmin, le chevrefeuille ou la violette.

Plus loin, on croit entendre les ruiſſeaux, par leur doux murmure, raconter leurs amours aux cailloux qui les environnent. Ici les oiſeaux font retentir les airs du bruit de leurs chanſons; & la trémouſſante aſſemblée de ces gorges mélodieuſes devient ſi générale, qu'on croiroit que chaque feuille a pris la voix

du rossignol : les variations de leurs chants forment un concert si parfait, l'écho y prend tant de plaisir, qu'il semble ne répéter leurs airs que pour les apprendre. A côté un fleuve jaloux gronde en fuyant, irrité de ne les pouvoir imiter. Ce n'est que dans ce monde que l'amour regne avec empire sur toute la nature, & que le ciel, la terre & les eaux rereconnoissent sa domination.

Aux côtés du palais sont deux tapis de gason qui forment une émeraude à perte de vue, & qui joints au mélange confus des couleurs que la nature attache à des milions de petites fleurs qui confondent leurs nuances, & dont le tein

eſt ſi frais qu'on ne ſauroit douter qu'elles n'ayent échappé aux amoureux baiſers des zéphirs qui s'empreſſent pour les careſſer. Il ſemble que des lieux ſi charmans voudroient engager le ciel de ſe joindre à la terre.

Au milieu de ces deux tapis ſi vaſtes & ſi parfaits, court à bouillons d'argent une fontaine ruſtique, qui paroît toute fiere de voir les bords de ſon lit émaillés d'orangers, de mirthes & de citronniers; & ces petites fleurs s'empreſſer autour comme pour ſe diſputer la gloire de s'y mirer la premiere: on reſpire en ce lieu un air embaumé.

Nous entrames enfin dans

le palais de la Reine qui eſt d'un marbre tranſparent : cet édifice a l'air très-majeſtueux. Au deſſus de l'architecture ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en haut relief les plus agréables aventures de la Déeſſe Venus qui y ſont repréſentées au naturel. Tous les appartemens ſont remplis de glaces; les plafonds le ſont auſſi. L'expoſition de ce palais eſt la plus agréable qu'on puiſſe voir, & la diſtribution des jardins, où l'art & la nature ſemblent s'être unis avec complaiſance pour embellir un ſéjour auſſi délicieux.

Zachiel préſenta Monime à la Reine, ſous le nom de Taymuras, Princeſſe de Georgie.

gie. Je fus très-ſurpris de la qualité & du rang que le Génie lui fit prendre, mais il m'aſſura que cette dignité lui étoit due à juſte titre; elle la ſoutint avec grandeur & majeſté. On lui rendit dans cette cour tous les honneurs que mérite une naiſſance auſſi diſtinguée, ſur-tout lorſqu'elle eſt accompagnée des plus rares qualités. La Reine voulut qu'elle fût logée dans ſon palais, & la combla d'amitié.

Monime parut dans cette cour comme une nouvelle divinité, & l'éclat de ſa beauté lui eut bientôt attiré les ſuffrages de tous les petits-maîtres, car ils fourmillent dans cette planette; on peut dire que ce

sont des oiseaux de tous les mondes : c'étoit à qui s'empresseroit le plus à lui faire la cour. Je ne sai comment je ne suis pas mort de jalousie, de crainte, de colere ou de dépit; il est certain que tous ces mouvemens m'agiterent tour à tour pendant le séjour que nous fîmes dans cette cour.



CHAPITRE II.

Mœurs des Idaliens.

DAns l'empire de Venus ce sont les femmes qui gouvernent l'état ; les plus importantes négociations ne se font que par elles ; tous les changemens qui arrivent & les grands événemens sont leurs ouvrages. Elles disposent de toutes les charges, de tous les emplois, de tous les postes éminens, & de tous les gouvernemens, quoiqu'il ne paroisse que des hommes à la tête de leurs Conseils.

Les Idaliennes, plus ha-

biles que les femmes de notre monde, ne reconnoiſſent point les droits que les hommes ont jugé à propos de s'approprier, ni ces regles ſéveres qu'ils leur ont impoſées ; elles diſent qu'elles ſont preſqu'impoſſibles à obſerver. Il eſt vrai que dans notre monde les hommes ſe croient en droit de tout exiger. Ils pouſſent leur bonté juſqu'à attribuer aux femmes beaucoup de foibleſſe & plus de vivacité dans leurs paſſions, & leur demandent en même tems plus de force qu'ils n'en ont eux-mêmes pour les ſurmonter : je voudrois leur demander d'où vient ce privilege excluſif de pouvoir prévenir tous leurs deſirs, de céder à

tous leurs mouvemens, & de n'écouter que la voie de la nature, tandis qu'ils n'accordent qu'à peine aux femmes la faculté de végéter ; ils ne les regardent que comme des automates qui ne doivent servir qu'à l'ornement d'un salon qu'ils voudroient décorer de divers changemens.

Il faudroit, pour juger avec équité de la foiblesse & de l'humeur volage qu'on dit être le partage du beau sexe, réduire les choses dans une juste équité, afin de pouvoir examiner, préjugé à part, si malgré quelque légereté qu'on attribue aux femmes, elles ne sont pas encore mille fois moins inconstantes que les hommes. On

fait que lorſqu'un petit-maître devient infidel, ſa conduite eſt juſtifiée par tous ceux de ſon eſpece ; perſonne ne s'aviſe de ſe récrier ſur ſa perfidie, & la maîtreſſe qu'il a abandonnée devient un triomphe de plus pour lui : mais ſi cette maîtreſſe veut ſe venger de l'infidel en lui ſubſtituant un nouvel amant, c'en eſt fait, c'eſt une coquette, une volage, une perfide, & toute la nation des amans la condamne ſans retour. La même action qui fait la gloire de l'homme perd à jamais la femme qui a été aſſez malheureuſe d'avoir du goût pour lui & de ſe confier à ſa probité.

Cependant on crie ſans ceſſe

contre ses femmes ; on les accuse d'inconstance & d'infidélité, on leur demande une vertu à toute épreuve, & ces hommes injustes qui, ont fait les loix veulent les réduire dans un dur esclavage, tandis qu'ils s'accordent à eux-mêmes une pleine liberté ; qu'arrive-t-il de là, ce qu'on voit tous les jours, c'est-à-dire, qu'un mari bourru, jaloux, bisarre, bigot ou avare se figure mille chimeres, & prend les visions frénétiques dont il est agité, pour des réalités qu'il publie hautement ; alors toute la société maritale prend son parti, ils condamnent l'épouse sans l'entendre, & toutes les femmes en général se trou-

vent englouties dans l'arrêt foudroyant que porte contre elles le jaloux sénat.

Je suis toujours étonné que les femmes ne se soient point encore liguées entre elles, qu'elles n'aient pas imaginé de former un corps à part, afin de pouvoir se venger des injustices que leur font les hommes: que ne puis-je vivre assez long-tems pour leur voir faire cet heureux usage de leur courage! Mais jusqu'à présent elles ont été trop coquettes & trop dissipées pour s'occuper sérieusement des intérêts de leur sexe. J'ai remarqué dans presque tous les mondes que ce n'est que l'amour propre & la vanité qui les enchaînent;

l'intérêt perſonnel vient au ſecours d'un cœur déja ſéduit par l'appât du plaiſir qu'elles ſe promettent, & qui ſouvent ne gît que dans leur imagination ; ce ſont ſans doute ces raiſons qui les empêchent de faire corps, & ce qui fait qu'elles abandonnent la cauſe commune.

Chez les Idaliens la loi eſt égale ; & l'amour, loin d'y être un ſupplice, ne ſert qu'à aſſurer leur bonheur. Un homme qui oſeroit ſe vanter dans cet empire d'avoir toujours été inſenſible, y ſeroit regardé comme un ſtupide ou un automate, on tâcheroit même d'en purger le pays afin d'éviter le ſcandale de leur conduite.

Un cœur tendre eſt chez ces peuples le plus noble préſent qu'ils puiſſent recevoir du ciel ; ce n'eſt que la délicateſſe des ſentimens qui les diſtingue ; c'eſt à l'ardeur de plaire qu'ils doivent leurs plus belles connoiſſances : ils prétendent que l'amour fut le premier qui leur donna l'idée de l'écriture ; l'art de la peinture fut auſſi inventé par lui. Il eſt certain qu'en examinant chez eux les événemens les plus conſidérables, on voit qu'ils prennent preſque tous leur ſource dans la tendreſſe.

Un Idalien croit que ſans l'amour tout languiroit dans la nature ; que ce Dieu eſt l'ame du monde, l'harmonie

de l'univers, & que le ciel en créant l'homme, lui a donné ce penchant qui l'entraîne vers les femmes ; que l'amour qu'ils ont pour elles est un présent de la divinité qui leur ordonne d'aimer un sexe qui a été créé d'un limon plus épuré, puisqu'il est plus sensible & plus tendre. Pourquoi, disent-ils, rougirions-nous de suivre les impressions que la nature donne, sur-tout lorsqu'elles n'ont rien de criminel que quand on les corrompt par les vices ou par la débauche ; mais ces graves philosophes de dix-huit ou vingt ans voudroient en vain combattre leurs passions, ils sont trop vifs, trop dissipés, trop foibles & trop

exposés pour souhaiter sérieusement de les dompter ; elles attaquent leurs cœurs avec d'autant plus d'avantage qu'ils paroissent y avoir contribué eux-mêmes, en les aiguisant par des tentations toujours renouvellées ; & ce n'est qu'en les fuyant qu'on peut écouter les conseils de la raison & se procurer cette tranquillité & cette paix de l'ame, si douce, si nécessaire, sans laquelle le cœur devient lui-même un tyran, & la vie un martyre : mais les Idaliens ne reconnoissent point ces principes ; leur imagination peu délicate ne se remplit que d'idées riantes qui les empêchent de réfléchir. Cependant lorsqu'une Ida-

lienne joint la bonté du cœur à l'agrément, ce qui est assez rare ; elle domine, elle force l'ame & l'entraîne pour ainsi dire malgré elle. On m'a assuré que la plupart d'entre elles se servent d'un filtre qu'elles savent composer, pour persuader aux grands Seigneurs & à ceux qui, possesseurs de grandes richesses, peuvent les répandre avec profusion, que l'or, les diamans, les bijoux & la richesse des meubles sont les seules preuves d'amour qu'on doit employer pour leur plaire, & qu'elles sont en droit de se faire aimer, sans que pour cela elles soient obligées à aucun retour.

Les constellations que Ve-

nis versé dans ce monde sont très dangereuses pour les femmes ; les plus vertueuses ont peine à résister à des influences, & sont souvent exposées à faire un fâcheux naufrage : on diroit que la chasteté n'y est regardée que comme une chimere que les hommes ne leur ont recommandée que pour satisfaire leur amour propre.

Monime se ressentit bientôt de la malignité qui regne dans l'air. Je ne tardai pas à lui voir prendre toutes les manieres de la coquetterie la plus rafinée. Elle devint méconnoissable ; ses discours étoient libres, ses regards agaçans. Portée à aimer par l'exemple,

je ne la vis plus occupée que du soin de plaire ; toute la nature n'offroit à ses yeux qu'un tableau vivant de l'amour qui passoit dans son cœur.

Désespéré de ce changement, je me plaçai sur sa boucle d'oreille dans le dessein de lui faire les plus sanglans reproches ; mais soit qu'elle eût oublié le langage des mouches, ou que son cœur fût entierement changé ; elle eut la cruauté de détourner la tête chaque fois que je voulus m'en approcher, & même de me chasser avec son éventail. Outré d'un pareil procedé je pris le parti de m'aller reposer sur un de ces magots qui ornoient sa cheminée ; j'y déplorai mon

malheureux sort, sans pouvoir néanmoins cesser de regarder Monime. Je l'examinois avec la douleur d'un homme qui croit tout perdu pour lui.

Une foule de petits-maîtres arrivent, & je la vis sourire à l'un, un regard distrait & languissant étoit jetté sur un autre. Elle s'avança devant une glace pour raccommoder une sultanne de diamans qu'elle dérangea plusieurs fois pour la remettre ensuite comme elle étoit ; ce petit manége n'étoit que pour faire admirer la beauté de sa main & la blancheur d'un bras fait au tour ; puis changeant d'attitude pour donner assez de mouvement à sa jupe, afin qu'en s'élevant un

peu on pût voir le bas d'une jambe admirable, & le plus joli petit pied du monde. Elle se mit ensuite à préluder à demi-voix & d'un air folâtre, pour faire naître à ceux qui l'écoutoient le desir de l'entendre, & satisfaire en même tems son amour propre par le plaisir qu'on goûte à être applaudie. Monime me parut enfin la plus accomplie petite-maîtresse qui fût dans la planette de Venus ; non-seulement elle avoit pris les airs les plus galans des femmes, mais elle étoit encore en état de leur donner des leçons sur tous les rafinemens que peut employer une coquette lorsqu'elle veut subjuguer un amant.

On juge que je ne devois pas être à mon aise, cependant je ne pus jamais me résoudre à la quitter. Je la suivis un jour chez la Reine où l'on jouoit au camagnol; lorsque le Prince Pétulant entra, Monime fut d'abord frappée de sa bonne mine, de cet air de noblesse & de grandeur que donne une haute naissance. Elle ne l'avoit point encore vu. Ce Prince, absent depuis six mois pour faire rentrer dans son devoir toute une province qui s'étoit révoltée, & qui avoit causé beaucoup d'inquiétude à la Cour, revenoit couvert de gloire, après avoir rempli l'attente de la Reine qui lui avoit don-

né le commandement de ses troupes dans cette expédition. Cette Princesse voulant lui donner des marques de satisfaction en présence de toute sa Cour, lui fit l'accueil le plus caressant, & le combla d'éloges les plus flatteurs.

Nombre de courtisans entourerent le jeune Prince pour joindre leurs éloges à ceux de la Reine ; mais appercevant Monime, à peine ce Prince se donna-t-il le tems d'y répondre : enchanté de sa beauté & des charmes répandus dans toute sa personne, dieux, s'écria-t-il, en parlant à un de ses courtisans ! quelle adorable objet ! est-ce Flore ou Hébé ? Que son air est vif & touchant !

le ciel est dans ses regards; chaque geste marque la dignité & les graces : quelle son de voix ! il porte l'amour dans le cœur. Est-elle depuis long-tems à la Cour ? Sait-on ce qu'elle y vient faire ? Je l'ignore, répondit le courtisan, fâché sans doute de ce qu'il prévoyoit que le Prince alloit peut-être lui enlever une conquête qu'il croyoit déja sûre ; mais, poursuivit Pétulant tout plein de son amour, son cœur n'est-il point prévenu en faveur de quelqu'un ? Ah ! si cela est, j'en mourrai de douleur : il faut m'en instruire.

Le Prince Pétulant étoit dans cet âge où tout inspire l'amour & la volupté. Le plai-

ſir paroiſſoit peint dans ſes yeux, la tendreſſe dans ſa phyſionomie, & la perſuaſion étoit ſur ſes levres. On ne pouvoit le voir ſans ſentir que l'amour devoit être un ſentiment délicieux & fait pour triompher de la vertu la plus ſauvage. Il étoit couru des femmes qui l'avoient un peu gâté en accordant trop à ſes deſirs, ce qui le rendoit vain & un peu téméraire.

Lorſque le jeu fut fini, le Prince s'approcha de Monime & lui préſenta la main pour la reconduire dans ſon appartement, en lui diſant tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. Il s'exprimoit avec ce charme de

l'esprit qui cherche à plaire. L'ardeur qui brilloit dans ses yeux intimida d'abord Monime ; son étonnement lui fit garder le silence : si mes regards importuns vous fatiguent, ajouta le Prince, souffrez au moins mes adorations. Pourriez-vous vous offenser de ma liberté ? Vos yeux qui m'ont paru plus sereins que le ciel doivent être le siege de la douceur, pourquoi les armer de sévérité ? Ah ! rassurez un homme que la majesté de votre front a déja confondu ; si j'ai fait un crime en vous déclarant mon amour, & en contemplant vos appas, c'est le crime de vos charmes. Tout ce qui respire dois adorer vo-

tre beauté. Qui pourroit vous être comparé dans l'univers ? Vous êtes digne de commander aux Dieux mêmes.

Enfin le Prince continua de faire valoir les sentimens passionnés qu'il avoit pour Monime, il lui jura cent fois de l'aimer éternellement, fit briller sa flamme impétueuse, & dans le transport qui l'anime il prend une des mains de Monime, la serre, la regarde tendrement ; & comme il voit qu'elle ne songe point à la retirer, il y applique un baiser tout de flamme. Ce baiser augmenta son trouble & ses desirs. Enhardi par cette faveur, il ne craint plus de les montrer. Mais que devins-je lorsque je crus m'appercevoir qu'il

lui en causoit à son tour : Dieux ! m'écriai-je, je suis perdu. On sait que les mouches n'ont pas la voix forte ; je ne fus point entendu.

Enfin, plaire, aimer, se le dire, fut pour ces deux amans l'ouvrage d'une soirée. Leurs cœurs se communiquerent plus aisément par ce qu'ils sentoient, qu'ils ne se l'apprirent par des paroles ; leur trouble, leurs regards leur servirent d'expressions ; ce je ne sai quoi que les amans & les vrais amis éprouvent, que j'avois si bien senti moi-même auprès de Monime, & que cependant je ne puis rendre.

On a raison de dire que les Princes vont vîte en amour.

C'eſt une loi généralement reçue & ſuivie dans preſque tous les mondes que j'ai viſités; mais celui de Venus l'emporte ſur tous les autres. Comme ces peuples ne vivent pas long-tems, ils abregent le plus qu'ils peuvent tout cérémonial incommode : la conſtance ſemble être bannie de ce monde ; la volupté, l'amour des plaiſirs, la bonne chère, ſont leurs paſſions dominantes ; ils joignent encore à ces rares qualités le faſte & la magnificence.

La ſoupleſſe eſt chez eux un caractere naturel. Un Idalien emploie toute ſon adreſſe à diſſimuler ſes défauts & à exagérer ſes bonnes qualités.

Tous les hommes s'annoncent ſous les dehors les plus eſtimables. Tous veulent paſſer pour avoir des mœurs, de la probité, de l'eſprit, des connoiſſances, du jugement & de la raiſon; mais toutes ces prétentions ſont chimériques, puiſqu'ils ont plus de brillant que de ſolidité; qu'ils ſont plus ſuperficiels que profonds; plus vains que fiers; plus voluptueux que délicats; plus foibles que ſenſibles, & plus occupés du deſir de plaire que des moyens de s'attacher une perſonne de mérite: on peut dire que toutes leurs démarches ſont inconſéquentes. Pour les femmes, elles ne ſont jalouſes que de leur beauté,

de leurs graces, & de la préférence qu'elles remportent sur leurs rivales, sans se soucier aucunement de leur réputation.

CHAPITRE III.

Amour de Pétulant pour Monime.

Les Idaliennes en général sont fort adroites : elles ont l'esprit subtil & artificieux, affectent le désintéressement, quoique dans le fond elles ne s'occupent que des moyens dont elles doivent se servir pour travailler à la ruine entiere de leurs amans. Plus elles

ont renversé de fortunes, plus leur triomphe est grand ; c'est alors que leur réputation s'étend par-tout, & que les hommes se disputent entre eux la gloire de se ruiner avec elles.

Rien ne s'achete si cher dans ce monde que la compagnie des femmes : il est vrai qu'on a la liberté de les marchander comme une boëte à bonbons ; il est certain qu'elles se livrent toujours aux plus offrans. Une Idalienne vous tient quitte des fleurettes ; les longues déclarations l'ennuient. Soyez riche & libéral, c'est tout ce qu'il faut pour plaire. Au lieu de soins délicats & recherchés, donnez-leur de l'argent, des bijoux,

des diamans, un bel équipage, une maiſon bien montée, nombre de domeſtiques ; avec ces avantages vous aurez certainement la préférence : mais il ne faut pas croire pour cela qu'elles vous feront fidelles ; vous ſerez trop heureux ſi ces belles ne vous donnent qu'une demi-douzaine d'aſſociés. Un homme eſt ſouvent entretenu par la maîtreſſe d'un grand Seigneur ; celui-ci en entretient lui-même une autre : ce ſont, pour ainſi-dire, des baux qu'ils paſſent, dans leſquels leur mérite eſt ſûrement affermé beaucoup plus qu'il ne vaut : c'eſt ainſi qu'ils font circuler les faveurs du ſimulacre de l'amour.

Dans ce monde les amans font des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment ; le cœur n'a nul part à ces liaisons ; on n'y consulte que l'intérêt, la commodité, ou certaines convenances extérieures ; on appelle cela se connoître, s'arranger, se voir, vivre ensemble ; ces liaisons de galenteries durent un peu plus qu'une visite. Ils ont très-sagement trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la faculté de les satisfaire ; c'est pourquoi ils ne font gueres d'autres choix que ce qui tombe le plus commodément sous leurs mains : cependant ces amans

se jurent une constance éternelle, quoiqu'ils soient sûrs de se parjurer autant de fois qu'ils changent d'objet, & chaque défaite prépare celle qui doit suivre. L'habitude qu'ils ont du vice en efface à leurs yeux toute l'horreur. Entraînés du deshonneur à l'infamie ; ils ne trouvent aucune raison qui les arrête, & on les voit faire autant de chûtes que de faux pas.

On peut comparer les Idaliens à l'éclat somptueux d'un superbe tombeau que l'art a décoré de mille trophées; mais le dedans trop digne de pitié n'est plus qu'une carcasse magnifique, ou qu'un vrai squelette d'amitié ; tout leur mé-

rite n'est que dans l'extérieur : chez eux lorsque l'utilité disparoît, elle ferme après elle la porte du cœur.

L'esprit des Idaliennes éclate en plusieurs occasions : on les voit d'abord employer tous les ressorts de la coquetterie pour fixer un amant qui a su leur plaire. Artificieuses & rusées, elles ont des rafinemens dont elles seules sont capables ; mais si elles découvrent que cet amant les a trahies, s'il porte ses attentions sur un autre objet, s'il les quitte, s'il les méprise, alors la douleur qu'elles conçoivent d'une infidélité qu'elles croient n'avoir pas méritée, change bientôt leur amour en une haine

irréconciliable ; & cet amant doit s'attendre à essuyer tous les traits d'une fureur implacable, tous les ressorts de la vengeance sont employés pour le perdre, & les conditions d'un nouveau traité ne se font que dans la vue d'y parvenir.

Que je trouve, dis-je au Génie, de différence dans la façon de penser qui regne aujourd'hui dans notre monde : chez nous un grand cœur est moins touché de la beauté que de l'esprit ; on veut des sentimens & de la délicatesse, on regarde l'esprit comme le sel de la galanterie. Il est vrai que d'abord une jolie figure engage, mais un bon caractere at-

rête. Sans un discernement fin & de la solidité dans l'esprit, la beauté devient insipide; il faut, pour plaire long-tems, joindre à ces premieres qualités l'enjouement, la politesse, la complaisance & l'égalité d'humeur; ce n'est que par ces qualités réunies qu'on peut se flatter de fixer l'homme le plus inconstant, s'il est assez raisonnable pour préférer les plaisirs purs qui n'ont leur source que dans le mélange des ames, qui ne peuvent recevoir leurs perfections que d'une confiance & d'une complaisance mutuelle. Ces qualités, si desirables pour le bonheur de la société, se trouvent quelquefois dans une jolie femme, sur-

tout lorſqu'elle a des mœurs, & de l'éducation. J'ai remarqué que preſque toujours le caprice, la bizarrerie, le dépit, la colere, la jalouſie, l'humeur bruſque & déſobligeante, l'eſprit de critique & la calomnie ſont des défauts attachés aux laides, ou aux vieilles coquettes qui ne peuvent plus faire d'uſage de leurs appas ſurannés, & qui pour leur conſolation s'amuſent à médire de tout le genre humain, & à empoiſonner les actions les plus ſimples. Ne pourroit-on pas croire que la laideur ou la vieilleſſe eſt l'enfer de certaines femmes, puiſqu'elle en fait autant de démons qui ne s'occupent qu'à tourmenter les autres.

Le Prince Pétulant conti-
noit de faire assidument sa
our à Monime. Pourquoi,
i dit-il un jour, charmante
'aymuras, doutez-vous des
ntimens passionnés que vous
ule êtes capable de m'inspi-
er ? Craindrez-vous toujours
non inconstance ? Si l'amour
ue je ressens avoit pu passer
ans votre ame, une pensée
ussi injurieuse pour un Prince
ui vous adore n'auroit jamais
rouvé place dans votre cœur ;
essez donc de me soupçonner
e légéreté ; rendez plus de jus-
ice aux feux que vous allumez,
t soyez persuadée qu'ils ne
euvent jamais s'éteindre. J'a-
oue qu'avant que vous parois-
iez à la cour j'ai souvent cher-

ché l[illegible]casions de m'amuser, semblable aux zéphirs qui sans cesse caressent de nouvelles fleurs, je n'ai fait que voltiger sans pouvoir me fixer sur aucun objet ; cet aveu doit vous prouver ma sincérité. Hélas ! que je regrette toutes les expressions de tendresse que j'ai prodiguées à des femmes qui le méritoient si peu ! pouvois-je jurer d'être fidele à des goûts passagers ? Non, divine Taymuras, ce n'est que dans vos yeux qu'on doit trouver l'impression d'un véritable amour, & ce n'est qu'en s'unissant à vous qu'on peut en ressentir l'ivresse. L'univers entier paye à Venus le tribut de son obéissance, faut-il que

vous ſoyez la ſeule qui réſiſtiez à ces douces influences ? J'ai cru d'abord m'appercevoir que vous n'étiez point inſenſible à mon amour. Ce ſeroit l'accuſer de foibleſſe que d'en craindre l'inconſtance. Que je mets de différence entre la façon de penſer de ma Princeſſe & celle de nos Idaliennes ! j'ai trop appris qu'elles ne ſavent point aimer. Ce n'eſt jamais le tendre amour qui les détermine ; on ne les voit céder qu'à l'ambition, à l'attrait des richeſſes, à la coquetterie ou à la nature. Comment un Prince pourroit-il ſe flatter d'en être aimé, lors même qu'il ne cherche que l'amuſement ? Leur facilité re-

bute & dégoûte; leur vivacité inquiette; leur intérêt & leur inconſtance les rend mépriſables : mais on eſt ſûr qu'une ame comme celle de ma Princeſſe ne ſe rend que par le choix de ſon cœur. Serai-je aſſez heureux pour avoir ſu toucher le vôtre?

Ce diſcours du Prince Pétulant fut accompagné des plus vifs tranſports. L'occaſion devenoit preſſante, & je crus voir dans les yeux de Monime qu'elle partageoit les deſirs du Prince : il eſt tems, lui dit-elle, de vous faire connoître mes véritables ſentimens : oui, cher Prince, je vous aime; j'ai ſenti en vous voyant que le véritable amour lie les

cœurs par une ſympathie délicieuſe. N'abuſez point de l'aveu que j'oſe vous faire ; qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que vous ſeul poſſedez toute ma tendreſſe ; mais n'eſpérez rien de plus.

Ah ! divine Taymuras, s'écria Pétulant en tombant à ſes genoux, nul mortel dans le monde n'eſt auſſi heureux que moi ; vous m'aimez, vous daignez me le dire ; après un tel aveu, mon ſort, s'il étoit connu, ſeroit envié des Dieux mêmes. Ah ! je ne ſens & n'écoute plus que l'amour : comment puis-je réſiſter au plaiſir que je goûte à l'entendre prononcer de votre bouche ? Vous m'aimez ; que

ces mots ont de charmes ! répétez-les, je vous en conjure, mon adorable maîtresse.

Pétulant ajouta encore mille propos passionnés qu'il entremêloit de digressions & de témoignages de tendresse qui mirent le comble à mon désespoir. J'oubliai alors l'impuissance où j'étois de pouvoir me venger de Monime, je volai comme un furieux sur son sein que je piquai vivement : je m'attachai ensuite au nez & aux yeux de mon rival que je dardai de mon aiguillon avec beaucoup d'animosité ; la douleur qu'ils en ressentirent l'un & l'autre les mit dans une sorte d'impatience qui satisfit

un peu ma vengeance. Monime me chassa avec vivacité, & Pétulant fit son possible pour m'attraper ; mais plus subtil que lui je me sauvai au haut d'une corniche, très-content de mon courage & d'avoir par cet exploit donné le tems à Monime de rappeller toute sa vertu que je crus prête à faire naufrage ; c'étoit peut-être ce qu'on appelle l'heure du berger que j'eus le bonheur de faire manquer au Prince. Monime rougissant alors des transports de Pétulant, reprit un air sévere, lui fit un crime de sa témérité ; & quoi qu'il pût dire en en rejettant la faute sur la force de son amour, pour l'en punir

elle fut plusieurs jours sans lui permettre de la voir.

Cet intervalle parut un siecle au Prince Pétulant ; il ne put cacher son chagrin, & chacun en raisonna suivant sa façon de penser. Il vint un jour chez la Reine, Monime y étoit ; elle s'apperçut qu'il cherchoit l'occasion de lui parler, & se retira aussi-tôt ; la joie & les graces la suivirent, & laisserent à leur place le regret de son départ. Pétulant désespéré de cette marque de froideur, sortit un instant après, & fut se renfermer dans son appartement avec un de ses favoris.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes, dit le

Prince ; tu connois mon amour & l'objet qui l'a fait naître ; crois-tu que l'ingrate me punit d'un crime que ses charmes ont occasionné ? Taymuras me bannit de sa présence, & ce qui met le comble à mes maux, c'est que je ne puis modérer les mouvemens qui m'entraînent vers elle. La jouissance de tous les honneurs qui m'environnent m'abandonne & me devient insipide éloigné de ma Princesse. Tu sais qu'avant qu'elle parût à la Cour je trouvois des plaisirs dans tout le brillant qu'elle présente chaque jour à mes yeux ; mais, te l'avouerai-je, ces plaisirs n'ont jamais produit dans mon esprit aucuns de ces de-

ſirs véhémens, ni aucunes de ces délicateſſes de ſentiment que je trouve auprès de Taymuras ; je découvre en elle tous les jours de nouveaux charmes ; & elle me ſemble ſi parfaite, ſi remplie de connoiſſances, que ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit paroît toujours le plus ſage ; la ſcience ſe déconcerte en ſa préſence ; ſa beauté eſt ſi brillante qu'elle démonte la ſageſſe & la fait reſſembler à la folie : on diroit en la voyant que l'autorité & la raiſon ne ſont faites que pour elle, & que les graces ont élu leur demeure en ſa perſonne ; ſes charmes attirent la tendreſſe, l'eſtime & l'amour, & la nature l'a

formée si parfaite qu'on peut l'aimer sans foiblesse. Croirois-tu qu'avec des sentimens si purs & si parfaits on puisse déplaire à ce qu'on aime ; cependant c'est leur vivacité & la violence de mon amour qui me perd. Va, cher ami, la trouver de ma part ; parle lui de ma douleur. Attends, je vais lui écrire pour lui peindre le désespoir où je suis d'avoir pu l'offenser...... Mais, non, demeure, il vaut mieux que je la voie : je veux mourir à ses pieds si je n'obtiens le pardon d'une faute involontaire.

Pétulant se rendit auprès de Monime ; elle étoit seule & sans doute occupée de lui : elle ne fut pas fâchée de le

voir ; la pénitence qu'elle lui avoit imposée commençoit à l'ennuyer elle-même. Dès que le Prince parut, son air triste & abattu la toucha. Pétulant se précipita à ses genoux ; il les tint long-tems embrassés, sans pouvoir s'exprimer que par des regards où la passion étoit peinte. Il n'eut pas de peine à obtenir son pardon ; Monime oubliant sa colere le fit relever, & lui montra la satisfaction qu'elle ressentoit des marques de sa soumission & de son repentir. Je ne rapporterai point leur entretien qui fut très-long ; il finit par de nouveaux témoignages d'amitié de la part de Monime, & de celle du Prince par de nou-

velles assurances de la plus vive tendresse.

Monime parvint enfin à faire comprendre à son amant qu'il est des plaisirs que l'ame peut goûter, qui, quoique détachés de ceux des sens, n'en sont pas moins vifs. Quelle douceur, cher Prince, lui dit-elle un jour, d'être tout entier à ce qu'on aime, de se faire un devoir de son amour, un mérite de ses soins, de jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie, & de joindre le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence! Les plaisirs ne sont-ils pas bien plus parfaits lorsque l'amour ne s'introduit que par l'esti-

moi, du moins s'il disparoît ce n'est que pour céder sa place à l'amitié la plus tendre. Est-il de plaisirs plus touchans que celui d'aimer ce qu'on respecte & d'en être chéri sans partage ? & doit-on immoler une si douce félicité à l'ivresse des sens ? Il faut que nulle crainte, nulle honte ne trouble notre repos, & qu'au sein des vrais plaisirs nous puissions parler de l'amour sans faire rougir la vertu. Je sais que la plupart des Idaliennes sont bien éloignées de cette délicatesse. Hélas ! mon Prince, continua Monime, si vous m'aviez arraché ce que je cherche à vous conserver, c'étoit votre propre bonheur que vous ravissiez.

Que vous êtes cruelle, divine Taymuras, dit Pétulant! pensez-vous que je puisse être heureux si vous condamnez toujours ma passion & si vous voulez anéantir tous mes desirs? Non, dit Monime, mais je veux seulement vous apprendre à les modérer, afin de ne les point épuiser; c'est l'unique moyen de n'en être pas la victime, car ceux qui recherchent le plaisir avec trop d'avidité sont des prodigues qu'on peut accuser de dissiper leur fond sans se donner le tems de jouir du revenu, & qu'on doit encore regarder comme des gens prêts à tomber dans le néant; il faut donc, mon Prince, économiser ses plaisirs, pour être en état de les

goûter plus long-tems. Quoique le Prince Pétulant fût très-mécontent de cette morale, & qu'il ne la goûtât point du tout, il parut néanmoins s'y soumettre sans murmurer, tant il est vrai que le véritable amour fait souvent métamorphoser les peines en plaisirs, sur-tout lorsqu'il les regarde comme des moyens de plaire à la personne aimée.

Pétulant qui ne reconnoissoit de vrai bonheur que celui de faire sa cour à Monime, lui donnoit tous les jours de nouvelles fêtes, où l'on voyoit régner la galanterie la plus délicate : ce n'étoit que bals, opéra, comédies, concerts dans différentes petites mai-

ſons ; car on peut dire que ce Prince en avoit pour le moins autant que le ſoleil, qui toutes étoient de vrais palais où la magnificence brilloit de toute parts ; enfin il ne négligeoit rien de tout ce qui peut rendre un amant agréable.

Quoique toutes les femmes de la Cour priſſent part à ces divertiſſemens, elles en conçurent cependant une jalouſie affreuſe contre Monime ; chacune d'elles s'efforça de lui découvrir quelque défaut, ſoit dans ſes traits ou dans ſa taille : ſa beauté, diſoient-elles, n'étoit pas réguliere ; ſes graces étoient trop ſimples & trop naturelles ; elles ne trouvoient rien de ſi merveilleux

dans son esprit ni dans sa façon de se mettre qui ne la faisoit distinguer que par un goût étranger.

Malgré cette critique, si Monime inventoit quelque nouvelle parure, le lendemain toutes les femmes en avoient de pareilles ; avoit-elle imaginé un terme nouveau, d'abord on l'employoit à tout propos ; en un mot c'étoit Monime qui donnoit le ton à toutes les femmes de la Cour ; elles ne pouvoient s'empêcher de mettre tout en usage pour tâcher de l'imiter, se persuadant par là d'acquérir autant de grace qu'elle en avoit.

Quoique Monime parût partager la tendresse que le Prince

avoit pour elle il n'en étoit pas plus avancé, parce qu'elle évitoit avec un soin extrême toutes les occasions de se trouver seule avec lui : sans doute qu'elle rougissoit peut-être en elle-même du péril qu'elle avoit couru en écoutant trop un penchant qui sembloit l'entraîner malgré elle, & auquel il lui étoit difficile de résister.

Enfin, las d'être sans cesse le témoin de leur amour mutuel, je fus trouver Zachiel : c'est ici mon tombeau, lui dis-je, si vous ne mettez fin aux cruels tourmens que j'endure, en me rendant ma Monime. Comment, dit le Génie, n'est-elle pas sans cesse présente à vos yeux ? Oui, repris-je ; mais

ce n'est que pour me désespérer, puisque je la vois à tous les instans prête à céder aux empressemens du Prince Pétulant qui met tout en œuvre pour la séduire. Ne craignez rien, dit Zachiel, je conviens que l'air qu'on respire dans la planette de Venus produit un penchant invincible pour l'amour, & qu'il inspire de violens desirs, mais Monime aura assez de vertu pour les combattre & les vaincre ; d'ailleurs elle n'a plus que huit jours à rester dans le corps qui l'enveloppe ; ainsi je vous exhorte à vous tranquilliser & à modérer les mouvemens qui vous agitent.

Malgré les assurances du

Génie, incapable de me tromper, je puis dire que je souffris les plus cruelles inquiétudes pendant ces huit jours; je craignois à tout instant quelque foiblesse de la part de Monime, je ne voulus point la quitter, aveuglé par la jalousie & par mille autres passions différentes qui m'empêchoient de faire réflexion sur mon impuissance, car il est certain que la figure sous laquelle je paroissois, ne devoit pas être capable d'en imposer.



CHAPITRE IV.

Suite des amours de Pétulant.

LE Prince, dont l'amour augmentoit tous les jours par la conduite que Monime gardoit avec lui, se détermina enfin de supplier la Reine de consentir à leur mariage. Rien ne sembloit s'opposer à une union qui paroissoit si bien assortie. La naissance de Taymuras ne cédoit en rien à celle du Prince; cependant la Reine s'y s'opposa formellement, quoique Pétulant employa tout ce qu'il crut capable de toucher cette Princesse : il lui

peignit avec beaucoup de vivacité l'excès de ſon amour, fit valoir les brillantes qualités de l'objet de ſes feux, protesta qu'il mourroit de douleur ſi Sa Majeſté perſiſtoit à lui refuſer une grace dont dépendoit le bonheur de ſa vie, & ajouta que, comme la naiſſance de la Princeſſe Taymuras n'étoit point inférieure à la ſienne, il avoit pu ſe flatter de ne rencontrer aucun obſtacle à ſes deſirs.

L'éloquence du Prince ne ſervit qu'à manifeſter ſon amour. La Reine fut inflexible; mais, pour adoucir en quelque ſorte un refus qui pouvoit bleſſer la Princeſſe, elle aſſura Pétulant que, ſans l'invin-

cible opposition qui se rencontroit dans cette alliance par une des principales loix de l'état, qui défendoit à toute personne, de quelque condition qu'elle fût, de contracter aucune alliance étrangere; que cette loi ne tendant qu'au bien de ses sujets, elle ne permettroit jamais qu'on osât l'enfreindre sous son regne; que Pétulant, comme premier Prince de son sang, devoit être aussi le premier à la maintenir par son exemple; qu'au surplus la défense qu'elle lui faisoit de s'unir à la Princesse Taymuras, ne diminueroit jamais rien de l'estime qu'elle avoit conçue pour sa personne; qu'elle au-

roit toujours pour elle tous les égards qu'on devoit à son rang, & ceux encore qu'on ne pouvoit refuser aux éminentes qualités dont elle étoit douée. Cet éloge que la Reine donna à la Princesse adoucit un peu la douleur que Pétulant ressentit d'un refus si absolu, & en habile courtisan il eut l'adresse de dissimuler son chagrin. Il feignit de goûter les raisons de la Reine, & l'assura qu'il ne lui en parleroit plus.

Le Prince, pour ne point donner de soupçons à la Cour, crut qu'il étoit de la politique de feindre d'aller passer son chagrin dans une de ses maisons ; il partit dans l'instant

ſans voir Taymuras, ce qui donna lieu à une infinité de diſcours que tinrent les femmes intéreſſées à la conquête de ce Prince; pluſieurs courtiſans le ſuivirent, mais il eut le ſecret de s'en débarraſſer & de ne conſerver auprès de ſa perſonne que ſes favoris les plus familiers, à qui il fit part de ſon chagrin & de la réſolution qu'il avoit priſe de ſe rendre le ſoir même auprès de l'objet de ſon amour.

On ſait qu'il n'eſt gueres de favoris qui oſent réſiſter aux volontés d'un Prince, ceux-ci applaudirent comme de raiſon; ils ſe chargerent même de dérober aux yeux curieux & attentifs ſur ſes actions,

toutes les démarches qu'il pourroit faire. Cette assurance tranquillisa le Prince, & la vivacité de son amour ne lui permettant pas de différer de se rendre auprès de Monime, afin de prendre avec elle des mesures certaines pour assurer son bonheur, il sortit par une porte secrette de son château, & se rendit *incognito* la nuit même auprès de Taymuras.

Monime n'étoit point encore couchée lorsqu'il arriva ; inquiette du départ précipité du Prince, sans en pouvoir deviner la cause, elle prit le parti, pour dissiper ses ennuis, de se faire apporter une cassette qui renfermoit les lettres & les billets qu'il lui avoit

écrits : occupée à les relire ; cet agréable passe-tems, loin de la provoquer au sommeil, n'avoit fait au contraire qu'animer ses esprits, & répandre dans son ame une douce volupté, excitée par les vives expressions d'amour & de tendresse dont ses lettres étoient remplies.

Taupette, confidente de Monime, vint interrompre cette lecture pour lui annoncer l'arrivée du Prince, qui demandoit à l'entretenir sur une affaire de conséquence. Monime surprise hésita un instant : je ne puis, dit-elle, après avoir réfléchi un moment, recevoir sa visite ; pourquoi ne lui avoir pas dit que je n'é-

tois pas viſible ? Cela eſt vrai, Madame, mais le Prince me paroît ſi inquiet que je n'ai pu m'y réſoudre. Je vais donc le renvoyer ? Que dis-tu, ma chere Taupette ? Arrête ; le Prince eſt inquiet & demande avec empreſſement à me voir. Hélas ! que peut-il être arrivé ? Ciel ! comment lui refuſer un quart d'heure ? Non, je veux éviter tout ce qui ſent le manege, cela eſt trop oppoſé à ma candeur.

Monime ſortit à l'inſtant de ſon cabinet pour recevoir le Prince. Pardonnez, chere Taymuras, ſi j'oſe paroître à cette heure devant vous. Pénétré du plus violent chagrin, je ne puis différer plus long-

tems à vous faire part de mon désespoir : la Reine s'oppose à mon bonheur ; elle me défend de m'unir à vous ; votre qualité d'étrangere en est seule la cause : mais si vous m'aimez, si votre tendresse égale la mienne, & si les assurances que vous m'en avez données ne m'ont point trop flatté, refuserez-vous de couronner mes feux ? Consentez, divine Princesse, que je vous donne ma foi & que je reçoive la vôtre à la face des autels. Pourquoi hésiter ? L'amour n'a rien qui doive vous faire rougir ; sa flamme est dans la nature, tous les cœurs lui doivent un tribut.

Monime, surprise & em-

barraſſée, ne répondoit rien. Objet digne des Dieux, pourſuivit le Prince, vous ne devez pas redouter la propoſition que j'oſe vous faire; le ciel qui vous protege doit vous être garant de ma bonne foi & de la pureté de mes deſſeins; vous devez les reconnoître à des ſentimens que vous-même avez pris ſoin d'épurer. Vous ne répondez point, dit le Prince d'un air attendri; ſe peut-il que l'amour ne vous dicte rien en ma faveur?

Il eſt vrai, dit Monime d'un ton très ſérieux, que j'ai tout lieu d'être étonnée du refus de la Reine; j'avoue même que je n'ai pas dû m'y attendre; mais, malgré ſes re-

ſus qui doivent nous ſéparer pour toujours, ſoyez perſuadé, cher Prince, que le ſouvenir de votre tendreſſe, & celui de votre généroſité, ne pourront jamais s'effacer de mon cœur, & qu'il n'y a que ma reconnoiſſance qui les puiſſe égaler. Hélas! reprit Pétulant, que vous liſez mal dans mon ame! Eſt-ce donc de la reconnoiſſance que je vous demande? Ah! vous ſavez trop bien que c'eſt un tribut qui n'eſt pas fait pour vous, puiſque la nature ne vous a créée ſi parfaite que pour accorder des faveurs. Le Prince, en s'exprimant ainſi, regardoit Monime d'un air ſi tendre & ſi ſincere, ſes regards pei-

gnoient si bien ses craintes & la pureté de ses sentimens, que Monime, qui n'étoit retenue que par l'idée qu'elle se formoit qu'une union secrette pourroit ternir sa gloire, ne répondit alors que par un silence animé. Il faut convenir que l'esprit sert presque toujours mal un cœur tendre; mais en récompense, lorsque l'on a commencé à se plaire, il semble qu'on se soit donné le mot; l'esprit, le cœur & les yeux, tout part à la fois pour former l'intelligence de l'ame, & ce concert délicieux renferme toutes les déclarations, tous les sermens & toutes les certitudes de l'amour.

Le Prince s'appercevant du

trouble & de l'embarras de Monime, s'efforça de la rassurer par tout ce que l'amour put lui inspirer de plus séduisant. Ah ! divine Princesse, ajouta Pétulant avec une espece de transport, ce feu que je vois briller dans vos yeux doit être dans votre cœur ; il m'est un sûr garant que, sensible à mes maux, vous consentez enfin de les finir, & que l'amour lui-même sera votre guide, pour vous conduire demain au lever de l'aurore dans le temple, où l'on conserve le feu sacré. Oui, ma Princesse, c'est là que je veux vous assurer par les sermens les plus solemnels, que mes feux seront toujours aussi purs

& aussi durables que celui qu'on y conserve avec soin.

Monime pressée de répondre à l'ardeur du Prince, se crut obligée de lui représenter la soumission qu'il devoit aux ordres de la Reine; le danger auquel elle seroit exposée si cette Princesse venoit à découvrir leur union; la honte d'être peut-être renvoyée, en rendant de nulle valeur un mariage contraire aux loix de la nation, & enfin la douleur de le perdre pour jamais: elle ajouta encore quelques autres difficultés, c'est-à-dire, de celles qui ne servent qu'à nourrir & augmenter la passion. Le Prince, dont l'ardeur étoit extrême, les éluda toutes par

des raiſons apparentes : raſſurez-vous, charmante Taymuras, ajouta Pétulant ; content de mon rang, mon ambition ſe borne au ſeul deſir de vous plaire ; convenez du moins que la nature a fait aux hommes des plaiſirs ſimples, aiſés & tranquilles ; ce n'eſt qu'à leur imagination déréglée qu'ils doivent ceux qui ſont embarraſſans, incertains & difficiles à acquérir. Vous voyez que la nature eſt bien plus habile que nous, c'eſt pourquoi nous devons nous repoſer ſur elle du ſoin de notre bonheur ; c'eſt cette bonne mere qui a introduit l'amour qui doit faire toutes nos délices ; ſans lui le fade aſſoupiſſe-

ment d'une froide indifférence tiendroit toute la nature dans une eſpece d'engourdiſſement univerſel, contraire au bonheur des humains. Laiſſons jouir à ces hommes vains de cette ambition qu'ils n'ont inventée que pour empoiſonner leurs plaiſirs & troubler le repos de la vie ; ſi ma Princeſſe penſe comme moi, nous goûterons ſans aucun trouble la volupté la plus pure : il eſt une force communicative qui entraîne les grandes ames & les éleve au-deſſus des autres.

Monime, animée des mêmes ſentimens, ne répondit d'abord que par un ſourire ; ſon teint s'anima d'un rouge de roſe, vrai coloris de l'a-

mour; elle céda enfin aux empressemens du Prince, mais elle lui fit comprendre qu'il étoit de la prudence de ne point précipiter leur bonheur, afin de le rendre plus sûr & plus durable. Pétulant eut peine à goûter ce conseil, il regardoit les jours qui devoient reculer sa félicité comme autant de siecles; cependant il fut obligé de céder aux raisons de Monime, qui consentit à son tour de se rendre huit jours après à l'heure indiquée dans l'intérieur du temple de l'Amour.

Le lendemain Monime fut invitée à un bal paré que la Reine donna à toute la Cour. Je ne la suivis point, déses-

péré des projets que j'avois entendus ; mon cœur flétri & anéanti me parut s'être séparé de moi ; abîmé dans une létargie la plus profonde, je n'avois aucun ſentiment, aucune idée fixe ; je promenois languiſſamment mes yeux ſur tout ce qui ornoit l'appartement de mon inconſtante Monime ; je ne voyois rien, ce n'étoit que les yeux de la machine, ceux de l'ame étoient éteints, & j'aurois pu croire dans ce déſordre extrême que j'avois deux ames, dont l'une triſte & déſeſpérée reprochoit à l'autre la perte & l'anéantiſſement de ſes félicités paſſées.

Zachiel qui prévoyoit les

maux qui devoient m'accabler vint me ſecourir ; il me trouva ſans aucun mouvement & m'emporta ſur une terraſſe qui répondoit aux appartemens de la Reine. Le Génie, après m'avoir ranimé d'un ſouffle divin, me fit ſentir avec force le peu de raiſon que j'avois de me rendre l'eſclave de mes paſſions. Eſt-ce ainſi, me dit-il, que vous profitez de mes conſeils ? N'auriez-vous pas dû vous raſſurer ſur la parole que je vous ai donnée que Monime conſerveroit toujours ce goût de l'innocence qui ne s'éteindra jamais en elle ; c'eſt un eſprit immortel que la Divinité a placé dans ſon cœur pour n'en point ſor-

tir. Je conviens que l'épreuve eſt rude, cependant vous voyez qu'elle la ſoutient ſans mon ſecours. Mais vous, qu'auriez-vous fait, ſi je vous eûs laiſſé livré à vous-même, en bute à toute la véhémence de vos paſſions? Hélas! m'écriai-je, en interrompant le Génie, je n'ai jamais aimé qu'elle; Monime paroiſſoit répondre à ma tendreſſe: j'ai tout perdu; je ne puis à préſent écouter que ma douleur, la raiſon ne peut plus rien ſur mon eſprit. Pourquoi m'expoſer à de ſi cruelles épreuves? Je devrois, reprit le Génie, pour vous punir de votre inincrédulité, livrer Monime aux deſirs du Prince. Ces pa-

roles me firent frémir. Ah! mon cher Zachiel, pardonnez ma foiblesse, ou ôtez-moi la vie, je ne puis la passer sans Monime. Rassurez-vous, dit le Génie, je veux bien encore me prêter à calmer vos égaremens, parce que je suis convaincu que le cœur des hommes est susceptible de toutes sortes d'impressions; leur force ou leur vertu dépend presque toujours de la maniere qu'on leur présente les objets : votre raison égarée vient de céder la place à une passion violente; mais après un retour sur vous-même, cette raison que vous venez de sacrifier à l'injuste jalousie, doit reprendre toute sa force.

Si les lumieres de vôtre eſprit n'ont pu défendre votre cœur contre ces déſordres, du moins faut-il les regarder comme des reſſources dont je dois eſpérer le ralentiſſement des paſſions tumultueuſes qui vous ont agité juſqu'à préſent. Pour achever de diſſiper vos ennuis, je vais vous porter dans le temple de l'Amour.



CHAPITRE V.

Description du Temple de l'Amour.

CE fut à regret que je m'éloignai d'un lieu qui renfermoit Monime : il n'étoit pas en mon pouvoir de résister aux volontés du Génie ; un seul mot de sa bouche anéantissoit tous mes projets. Sa présence amortissoit toutes mes passions; mais encore trop fortes pour qu'il puisse les éteindre , elles reprenoient leur vigueur dès qu'il me laissoit livré à moi-même. Mon cœur devint dans ce moment

ſemblable à un vaſe rempli d'une matiere déliée & combuſtible, où tous les rayons du ſoleil vont fondre comme des traits de feu, pour y former des fermentations que le même inſtant voit naître & ſe calmer.

Le temple de l'Amour eſt éloigné de la capitale de pluſieurs milles; il eſt ſitué au milieu d'une campagne des plus agréables; de belles allées de myrthes, d'orangers & de citronniers ornent les routes, & répandent dans l'air un parfum délicieux : tous les chemins qui y conduiſent ſont parſemés de fleurs. Zachiel deſcendit dans une vallée ſpacieuſe, mêlée de bois, de prés

& de plusieurs habitations qui servent de retraites aux voyageurs dans les tems orageux. Toutes ces routes sont très-sûres, par la sauvegarde que l'Amour a obtenue de Mars à la recommandation de Venus ; on dit même que les animaux n'osent se faire la guerre, & qu'on n'y craint d'autres pieges que ceux que l'Amour y fait tendre.

Nous fûmes arrêtés au bas de cette vallée par un torrent d'inquiétudes qui se précipite à grand bruit du haut d'une montagne, pour venir se perdre dans une mer de délire qui, coulant à grands flots, entraîne avec elle plusieurs plantes qui croissent sur les

bords de ſes rives. C'eſt là où l'on voit les Nymphes & les Syrenes ſe jouer & folâtrer ſans ceſſe avec les Nayades. Les ports ſont couverts d'une infinité de jolies barques dorées, feſtonnées & magnifiquement ornées. Une multitude de Jeux & de Ris voltigent ſans ceſſe autour, & des milliers de petits Amours vous engagent par leur badinage à venir y prendre place; mais ce n'eſt néanmoins que les perſonnes qui paroiſſent dans l'opulence qui y ſont reçues au ſon des inſtrumens les plus mélodieux : pour les autres ils ſe font conduire ſans bruit ſur des bateaux plats, au riſque d'être ſubmergés par les vagues.

Surpris de voir la prodigieuſe quantité de perſonnes de l'un & l'autre ſexe aborder de toutes parts, Zachiel m'apprit que les habitans de ce monde ſont obligés, par une loi émanée du Conſeil de l'Amour, de venir auſſi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté, ſe faire enrôler ſous les étendards de ce Dieu; ce qui forme un concours perpétuel de gens de tous états & de toutes conditions qui viennent pour s'embarquer.

Nous traverſâmes rapidement cette mer pour entrer dans une plaine bordée d'ombrages délicieux. Au milieu de la plaine s'éleve le temple de l'Amour. A droite eſt une

fontaine dont l'eau brillante, claire & argentine, eſt gardée par un dragon d'une énorme groſſeur, qui en défend l'approche, & que Zachiel me dit être la fontaine de Jouvence. Dans les premiers tems du monde il étoit permis à toutes ſortes de perſonnes d'y venir puiſer ; mais l'abus qu'on a fait de ce tréſor a obligé les Dieux de leur en ôter l'uſage ; & Pluton qui eſt le Prince de tous les lieux ſouterreins, en a commis la garde à ce monſtre.

A gauche eſt une autre ſource dont les eaux ont la même propriété que celle du fleuve d'Oubli. C'eſt dans ces eaux que l'inconſtant petit-

maître & la coquette volage viennent se purifier avant d'entrer dans le temple de l'Amour : on voit ces deux sources se joindre à un grand canal qui est en face du temple, au milieu duquel est la statue de la Déesse Venus, qu'on représente assise dans une coquille, en l'état d'une personne qui sort du bain : une des Graces paroît lui presser les cheveux encore tout mouillés ; une autre acheve de l'essuyer, & la troisieme tient une robe prête à passer dans ses bras.

Nous nous avançâmes ensuite sous le portique du temple qui forme différentes galeries, au dessus desquelles on a bâti de superbes apparte-

mens qui servent de logement aux Prêtresses chargées du soin d'orner les autels & d'offrir au Dieu les riches offrandes qu'on y apporte. Plus loin sont des bains chauds, des cabinets de glaces, où l'ambre & les parfums brûlent de toutes parts, & mille autres lieux qu'elles ont inventés pour satisfaire la volupté. Dans ces endroits délicieux on y reçoit toutes personnes qui apportent de riches présens, car pour les autres ils ne peuvent jamais y être admis.

Nous passâmes sous une autre galerie; au milieu étoit élevé un trône d'argent, sous un dais semé de perles & de diamans. Là étoit rassemblée

une foule de perſonnes des deux ſexes, qui attendoient impatiemment l'arrivée de quelqu'un ; ils s'agitoient & paroiſſoient fort en peine, lorſque je vis paroître une grande femme vêtue d'une maniere biſarrê : une couronne de myrthe ornoit ſa tête, & ſur ſon habit étoient repréſentées les différentes paſſions qui agitent les hommes ; ſon air étoit impoſant, ſa démarche fiere & ſon regard menaçant ; elle ſe plaça ſur le trône, & trois femmes qui l'accompagnoient ſe mirent à ſes pieds.

Quelle eſt cette Princeſſe, demandai-je à Zachiel ? Je ne puis croire que ce ſoit la mere de l'Amour ; & les

trois personnes qui la suivent ne ressemblent nullement à l'idée que je me suis formée des Graces. Vous avez raison, dit le Génie, celle que vous voyez sur le trône se nomme la Passion; ses suivantes sont la Folie, la Méfiance & la Jalousie. On voit rarement paroître la Passion sans les trois femmes qui l'accompagnent.

Cette Souveraine, s'adressant à toute l'assemblée, leur apprit les avantages que ses troupes venoient de remporter sur l'empire de la Raison. Vous n'ignorez pas, leur dit-elle, que cette Princesse n'a jamais cessé de me faire la guerre, en traitant toujours mes fideles sujets comme ses

plus cruels ennemis. L'inimitié qui regne entre nous depuis ſi long-tems, loin de vous rebuter, doit au contraire vous encourager à ſoutenir la gloire de mon empire. Je conſens à vous donner encore de nouvelles marques de ma bienveillance, lorſque vous aurez renouvellé vos ſermens de fidélité & d'obéiſſance, & juré entre les mains de la Folie que vous conſerverez toujours une haine implacable à la Raiſon, ma plus grande ennemie.

Toute l'aſſemblée ſe leva en tumulte ; & pour montrer à leur Princeſſe le zele qu'ils avoient à exécuter ſes ordres, ce fut à qui auroit la gloire d'approcher le premier de la

Folie, pour y prononcer le ferment qu'elle avoit elle-même dicté. A la fin de cette cérémonie on entendit sonner une horloge qui annonçoit l'heure du berger ; alors chacun prit sa maîtresse par la main, & la conduisit dans les jardins qui sont en face du temple, & dont toutes les allées aboutissent à des cabinets ornés en dedans des plus belles peintures qui représentent les divers attributs de l'Amour. Ces cabinets sont entourés de rosiers, de jasmins, de lauriers, de myrthes & de quantité d'autres arbustes.

Ne voulant point troubler les plaisirs de ces fortunés amans, Zachiel me conduisit

vers le temple de l'Amour. La premiere porte étoit gardée par un homme vêtu comme on nous dépeint Mercure, avec des ailes aux talons ; la seconde l'étoit par une Nymphe d'une taille avantageuse & bien proportionnée : je fus frappé de son éclat ; la blancheur de son teint effaçoit celui de la neige, je ne pus m'empêcher de soupirer, la trouvant si semblable à Monime, que je l'a pris d'abord pour elle : le Génie me dit qu'elle se nommoit la Beauté ; elle le salua en passant avec un sourir gracieux.

Parvenus dans l'intérieur du temple, je fus surpris de voir suspendu au milieu de

cet édifice, à douze pieds de hauteur, un vaiſſeau dans lequel on voyoit un Amour qui tenoit le gouvernail. Ce vaiſſeau, dit le Génie, repréſente le cœur de l'homme; les voiles qui ſemblent l'agiter ſont les deſirs, & les vents qui les enflent ſont l'eſpérance; les tempêtes qu'il eſſuie ſont cauſées par les inquiétudes & la jalouſie; l'Amour qui le gouverne en eſt le pilote; c'eſt lui qui commande dans le vaiſſeau afin de le faire arriver au port qui eſt la jouiſſance de tous les plaiſirs qu'il propoſe. Cette lanterne que vous voyez au haut du grand mât renferme ſon flambeau pour éclairer ſes favoris, & les

avertir de profiter des biens qu'il leur prépare. A la pointe du vaiſſeau étoient écrites ces maximes :

I. Nul ne peut participer à mes faveurs ſans aimer. Le premier des plaiſirs eſt d'aimer & d'être payé d'un tendre retour.

II. Attachez-vous à connoître l'humeur de la perſonne que vous voulez rendre ſenſible, afin de la ſervir ſelon ſes deſirs.

III. Si vous voulez plaire, joignez aux agrémens de votre perſonne un eſprit doux, complaiſant, attentif & prévenant, de tendres regards, des diſcours éloquens ; avec de pareils avantages, le cœur

qu'on entreprend d'attaquer résiste difficilement.

IV. La bonne conduite qu'on observe d'abord doit décider du succès de l'entreprise.

V. Ne dites que ce qui peut être agréable, & ne faites jamais rien qui ne soit utile à la personne que vous avez dessein d'engager ; c'est le moyen de se faire aimer.

VI. N'achetez jamais les faveurs d'une maîtresse ; ce n'est que lorsqu'on est sûr d'être aimé qu'on doit la rendre maîtresse de sa bourse aussi bien que de son cœur.

VII. N'ayez jamais rien de caché l'un pour l'autre, les biens & les maux ne doivent

point ſe partager ſous mon empire.

VIII. Deux amans que j'ai unis doivent confondre leurs ames, & s'accoutumer à penſer, craindre & deſirer en commun.

IX. Fuyez l'avarice, les craintes, les ſoupçons & la jalouſie, ſi vous voulez conſerver mes faveurs.

Zachiel me fit relire cette derniere maxime, en me diſant de la bien imprimer dans mon eſprit, ſi je voulois mériter d'être protégé par ce Dieu. Je ne lui répondis que par un ſoupir.

Le temple ſe remplit bientôt d'une foule de monde qui venoit invoquer l'Amour, & le prier de leur être favorable.

Zachiel me fit remarquer deux jeunes filles dont les vœux étoient bien différens : l'une se plaignoit que son amant étoit trop entreprenant, elle demandoit à l'Amour qu'il ralentît ses desirs, afin de les rendre plus durables ; l'autre accusoit le sien d'un défaut contraire. Hélas! disoit-elle avec ferveur, pourquoi, puissant Dieu, as-tu permis que je me sois attaché à un homme si timide & si indifférent ? Que ne puis-je me mettre sur l'offensive, je lui ferois connoître mes desirs ; l'ingrat ne répond à aucunes de mes avances : Amour ! fais qu'il devienne plus entreprenant, ou débarrasse-moi du

feu qui me dévore. Je ne ſuis contente ni de lui ni de moi. Je voudrois ne l'avoir jamais vu, je voudrois le voir toujours; je le crains; je l'aime, je le hais & ne ſai lequel de ſes mouvemens me feroit le plus doux; Dieu tout puiſſant! ôte-moi donc juſqu'à l'idée du plaiſir que je me ſuis formée de le rendre ſenſible.

Une autre, pouſſée par la jalouſie, s'avança pour prier le Dieu de punir ſon amant des ſoins qu'il rendoit à ſa rivale; le traitre me punit de lui avoir montré trop de complaiſance. Ah! divin Amour, par quelle loi barbare as-tu permis qu'on ne puiſſe aimer trop ſans ſe voir aimer moins?

Une femme ſe plaignit de la jalouſie de ſon mari, & pria l'Amour de lui inſpirer de nouvelles ruſes pour le tromper & lui voler ſon argent, afin d'en faire part à ſon amant. Une veuve enveloppée de crêpe entra d'un air vif & joyeux, pour demander à ce Dieu la grace de bien profiter du tems de ſon deuil, ſans que cela puiſſe l'empêcher de paſſer à de ſecondes noces.

Une béate ſuivit d'un air modeſte pour implorer l'Amour, afin qu'il ranimât les feux d'un Flamine qui depuis long-tems la dirigeoit. Fais, diſoit-elle à ce Dieu, que je ſois toujours belle, ou endort le dragon qui défend d'approcher de la fontaine qui rajeu-

nit, afin que j'en puisse puiser dans sa source, & que par ce moyen j'aie toujours la préférence sur mes compagnes : fais aussi que ma rivale qui a entrepris de me disputer le cœur de mon amant, devienne hideuse, qu'elle paroisse un monstre à ses yeux, comme elle en est déja un aux miens.

Je vis paroître ensuite quantité de jeunes petits-maîtres, qui venoient demander d'être préférés à leurs rivaux. Les uns prioient l'Amour de leur faire faire la connoissance de quelque vieille douairiere qui fût très-riche, les fît dépositaires de tous leurs trésors, afin d'avoir la liberté d'en faire part à leurs maî-

treſſes. D'autres vieux barbons pleins d'amour propre, & toujours prévenus en leur faveur, poudrés, pouponnés, apprêtés comme des femmes, & parfumés de la tête aux pieds, demandoient à l'Amour la grace de fixer de jeunes filles ſans qu'il leur en coûte rien, & que leur union ne fût jamais troublée par la crainte ni par la jalouſie.

Nous viſitâmes auſſi des chapelles particulieres où l'on conſerve les offrandes qui ont été envoyées pour acquitter les vœux qu'on a faits à l'Amour. On en voit une multitude de la part des belles & de celles de leurs amans; l'un pour des faveurs ſecretes qu'il

a reçues, l'autre pour un mariage qui a établi ſa fortune; celle-ci pour avoir enlevé un amant à ſa compagne ; une autre, pour s'être conſervé juſqu'à ſoixante ans avec les graces & les plaiſirs, dans une agréable fraîcheur, ſans aucuns ſecours de l'art. Je paſſe bien d'autres vœux qu'un eſprit pénétrant devinera aiſément.

Nous ſortîmes du temple pour rentrer dans les jardins, où une foule d'Idaliennes ſe promenoient. Le Génie entra dans une allée ſombre ; les arbres qui la compoſoient étoient garnis de petites fleurs gris-de-lin d'une odeur très-agréable. Curieux de ſavoir le

nom & la propriété de ces arbres, je le demandai à Zachiel : c'eſt l'arbre de l'Amour, me dit-il, qui ne peut croître dans aucun autre endroit du monde ; il ne fleurit que la nuit ou dans des lieux ſombres ; il provoque à la tendreſſe ceux qui le touchent, & renferme toutes ſes fleurs au lever du ſoleil, c'eſt pourquoi il eſt expoſé au couchant.

Nous paſſâmes enſuite ſous un berceau de myrthe, cet arbre eſt conſacré à l'Amour. Ce berceau à demi couvert étoit rempli de petits-maîtres & de petites-maîtreſſes : j'en remarquai une qui portoit dans ſon action & dans ſes regards des ſignes certains de

la disposition de son cœur ; sa beauté, ses graces, & un air de vivacité me firent naître la curiosité d'apprendre qui elle étoit : c'est, me dit le Génie, la belle Aramire, qui a possedé long-tems la tendresse du Prince Pétulant. Cette femme a sacrifié à son ambition l'amour d'un homme qui s'y étoit uniquement attaché ; la gloire d'être choisie & préférée entre toutes ses compagnes, celle de passer pour la plus belle, est recherchée par les femmes de ce monde avec plus d'ardeur, de veilles & de soins qu'un homme n'en peut employer à briguer les premiers emplois de l'Etat. Aramire a long-tems trompé

Prince par un amour feint qu'elle n'a jamais reſſenti : elle n'aimoit en lui que le rang & la conſidération qu'il lui donnoit par ſon crédit ; ſes complaiſances ne tendoient qu'à ſe maintenir dans un poſte qui la rendoit maîtreſſe de diſpoſer de toutes les graces ; elle accordoit à la ſeule politique ce qui n'eſt dû qu'à la tendreſſe ; mais le Prince, qu'un feint amour ne pouvoit long-tems tromper, a enfin ouvert les yeux : éclairé ſur la conduite d'Aramire, il ne lui a plus montré qu'un ſouverain mépris. Cette femme ambitieuſe n'a été ſenſible qu'à la perte de ſa faveur ; & pour ſe dédommager d'avoir

laissé échapper une aussi belle conquête, elle vient ici sacrifier à l'Amour une partie des biens qu'elle a amassés, afin de pouvoir engager quelqu'autre dans ses fers.

CHAPITRE VI.

Histoire d'Albion.

DE retour au palais, le Génie ne me permit pas de rejoindre Monime ; il connoissoit ma foiblesse, c'est pourquoi il m'engagea de rester auprès de lui sous un berceau de roses & de jasmins qui termine une terrasse à perte de vue : là se rassemble cha-

que jour ce qu'il y a de plus grand à la Cour ainsi qu'à la Ville. Zachiel, pour dissiper mes ennuis, eut encore la complaisance de m'amuser par le récit de quelques aventures arrivées à ceux qui passoient devant nous.

Un jeune homme fait à peindre & beau comme l'Amour, fixa mes regards : c'est Albion, me dit Zachiel, le seul qui pourroit être comparé au Prince Pétulant par les graces de son esprit & celles que vous remarquez dans sa personne. Avant que le véritable amour l'eût assujetti sous ses loix, la grandeur de sa naissance & l'élévation de sa fortune ne lui avoient insf-

piré que de la fierté, de l'orgueil & de l'amour propre : cependant il étoit généreux lorsqu'il s'offroit des occasions de l'être ; mais il avoit tant de fatuité, qu'il auroit cru avilir son rang en prévenant quelqu'un pour l'obliger ; sans doute qu'il craignoit de s'humilier en se rendant aimable. Il n'estimoit & ne mettoit au nombre des hommes que ceux qui par leur naissance & les titres dont ils étoient décorés, ou bien ceux que l'opulence pouvoit mettre en état de lier un commerce de société avec lui ; les autres, il les regardoit comme des gens qui ne méritoient pas ses attentions : aussi

les premiers étoient-ils les ſeuls qu'il obligeoit, parce qu'il n'imaginoit de reconnoiſſance flatteuſe que la leur. Ce n'étoit qu'au rang de ceux ſur leſquels tomboient ſes bienfaits qu'il meſuroit le plaiſir qu'on a à les répandre. La miſere la plus touchante lui étoit inconnue, dès que le malheureux ne préſentoit à ſa généroſité qu'une perſonne obſcure qui ne lui eût offert qu'un exercice ignoré & ſans faſte.

Cependant Albion paroiſſoit naturellement ſenſible, mais ſon cœur ſe roidiſſoit contre la bonté de ſon ame, & ſa fierté vouloit toujours trouver dans les ſujets

un vain éclat qui annonçât ſes bienfaits. Il ne reconnoiſſoit point encore cette aimable façon de donner qui ravit, pour ainſi dire, l'âme de celui que ſon infortune oblige à recevoir, en lui dérobant ce qu'il y a d'humiliant pour ménager ſon amour propre ; c'eſt ce qui fait naître ordinairement la plus vive reconnoiſſance ; au lieu qu'en ſe faiſant arracher un bienfait, la perſonne malheureuſe qui s'eſt vue dans la dure néceſſité d'inſiſter, a ſouvent beſoin de toute ſa vertu pour n'être pas indignée du bienfait même, par les peines qu'elle a eues à l'obtenir, & par la façon déſobligeante dont on s'eſt ſervi

pour le lui accorder, comme si on eût craint de donner à ses maux un double soulagement.

Albion étoit cependant équitable, mais il n'étoit pas toujours bon. On peut dire qu'il réunissoit dans son caractere autant de défauts que de perfections; c'étoit un composé de mille qualités contraires, & l'on étoit tenté de croire que la nature en le formant s'étoit fait un plaisir de broyer & de pétrir deux ames ensemble entierement différentes l'une de l'autre. Dès qu'il aima ce ne fut plus le même homme; l'amour opéra ce miracle; il le purgea de tous ses défauts.

Lisis, jeune personne dé-

mée de biens & de naissance, sut néanmoins le fixer, & refondre, pour ainsi dire, les mauvaises dispositions de son ame en des sentimens purs & délicats. Elevée par les soins d'une mere tendre, vertueuse & remplie d'un rare mérite, l'éducation qu'elle en avoit reçue lui avoit épuré le cœur & inspiré la noblesse des sentimens : jusqu'alors Lisis n'avoit connu ni l'amour ni ses traits.

Ce fut dans une promenade qu'Albion la vit pour la premiere fois. La richesse de sa taille, les graces de sa figure, jointes à un air vif & modeste, le charmerent d'abord : on diroit qu'il n'appartient qu'à Lisis d'imprimer ce riant du

plaiſir & ce tendre du ſentiment que la régularité des traits exclut preſque toujours d'un beau viſage. Albion, frappé du premier coup d'œil, ne put s'empêcher d'admirer cette jeune perſonne; un charme ſecret l'entraînoit vers elle, & lorſqu'elle ſortit, il la fit ſuivre pour apprendre ſa demeure. La ſimplicité de ſon ajuſtement lui faiſoit déja regarder Liſis comme une conquête facile à enlever, ne préſumant pas qu'une ſimple bourgeoiſe oſât lui réſiſter. Impatient de revoir la belle, Albion lui rendit dès le lendemain une viſite; mais Liſis, ſurpriſe de l'honneur qu'elle recevoit, parut d'abord un peu troublée;

ſon front ſe couvrit d'une rougeur que la modeſtie faiſoit naître, & les loix que la nature grave dans un cœur innocent l'obligerent de baiſſer les yeux. Raſſurez-vous, lui dit ſon amant, car il l'étoit devenu du premier de ſes regards, ne rougiſſez point de votre ſituation, l'indigence ne fait rien perdre au mérite; je viens mettre à vos pieds mon rang & ma fortune, trop heureux ſi je puis mériter par mes ſoins & mes attentions, l'eſpoir de pouvoir un jour vous rendre ſenſible à mon amour.

J'ignore, dit Liſis, qui avoit eu le tems de ſe remettre de ſon trouble, quelle idée vous

avez conçue de moi ; mais pour répondre à votre brusque déclaration, j'ose vous assurer que mon cœur n'est point fait pour vous, quoique née dans un état fort au dessous du vôtre : contente de mon sort, les richesses ni les grandeurs ne sauroient m'éblouir ; & ce cœur que vous prétendez attaquer si brusquement est formé de façon qu'il ne peut jamais se livrer qu'à la tendresse, & non pas à l'ambition ; je vous supplie donc de retrancher vos visites.

Une réponse aussi ferme & aussi positive surprit infiniment Albion. Peu accoutumé à trouver de la résistance dans ses projets, par les liaisons

qu'il avoit toujours formées avec de ces femmes dont la vertu s'apprivoiſe à la vue d'une bourſe remplie d'or, il vit bien qu'il falloit changer de note. Après lui avoir dit tout ce que la galanterie put lui dicter de plus tendre & de plus ſéduiſant, il la quitta beaucoup plus amoureux qu'il n'étoit en entrant chez elle.

Albion continua ſes viſites, malgré les oppoſitions que Liſis employa pour en arrêter le cours. Il mit en œuvre tout ce que ſon imagination put lui dicter pour la ſéduire ; riches préſens, billets tendres : tout fut envoyé, rien ne fut reçu. Cependant Liſis l'aimoit, l'amour l'avoit ſans doute frappée

des mêmes traits, mais elle craignoit ſon inconſtance.

Un jour Albion préſenta à Liſis un écrain rempli de diamans qu'elle refuſa, il en fut pénétré : pourquoi, lui dit-il, vous obſtiner à refuſer des hommages qu'on doit à votre beauté ? Je ſais que vous n'avez pas beſoin d'ornemens pour vous faire briller. Que craignez-vous de moi ? Soyez certaine que les bienfaits que l'on reçoit de la part d'un ami ne ſauroient jamais humilier. Il y a trop de diſproportion de vous à moi, dit Liſis, pour que j'oſe prendre cette qualité. Ah! vous me déſeſpérez, dit Albion; l'amour n'égale-t-il pas tout ce

qu'il ſoumet à ſon pouvoir ? Mais on me hait ,. & l'on m'envie juſqu'au bonheur de protéger le mérite & de tendre aux malheureux une main bienfaiſante. Je conviens que ſi la fortune vous avoit été auſſi favorable que la nature vous a été prodigue, ce ſeroit vous avilir que de recevoir des préſens ; mais lorſque je vous vois , plongée dans la plus cruelle indigence, refuſer les ſecours d'un ami qui met ſa gloire à vous les offrir, c'eſt lui marquer bien de la haine & du mépris, que de vouloir préférer ſon infortune au plaiſir de l'obliger. Liſis touchée de la douleur de ſon amant, le raſſura ſur ſes craintes , &

consentit enfin de recevoir de lui tous les dons qu'il voudroit lui faire.

Albion commença par lui acheter une très-belle maison qu'il fit meubler magnifiquement. Il l'engagea ensuite à recevoir ses amis, & bientôt on vit se rassembler chez elle les meilleures compagnies de la ville, que son esprit & sa bonne conduite y attiroient. Albion dont l'amour augmentoit chaque jour, pressa Lisis de finir son martyr en se rendant à ses desirs; ses poursuites se renouvelloient sans cesse: un jour il employa les termes les plus séduisans & les plus vives sollicitations; arrêtez, cruel; lui dit-elle d'un ton

ému, ſont-ce la les promeſſes que vous m'avez faites de reſpecter toujours ma vertu ? Eſt-ce en cherchant à me ſéduire que vous prétendez être heureux ? Quoi donc ! l'apanage de la beauté ſeroit-il d'inſpirer le crime ? Apprenez que le véritable amour ne ſe produit qu'avec modeſtie, & qu'il n'agit jamais que d'une façon honorable pour l'objet qui l'a fait naître : ſi vous continuez de m'offenſer par vos diſcours, vous m'obligerez de renoncer à vous voir ; & ſi vous exigez pour prix de vos bienfaits des reconnoiſſances indignes, vous pouvez dès ce jour les reprendre.

Ces paroles firent trembler

Albion ; il promit de ſe conformer à ſes volontés : l'envie qu'il avoit de fixer le cœur de Liſis & de ſe l'attacher pour jamais, fit inſenſiblement diſparoître ſes défauts, l'amour les purifia tous ; il eſt vrai que Liſis employa auſſi toutes ſortes de moyens pour perfectionner ſon amant, & ce ne fut que par ſa douceur, ſes attentions & ſa complaiſance, qu'elle parvint enfin à lui faire renoncer à cet excès d'amour propre, de fatuité & d'entêtement, qui enveloppoit toutes ſes bonnes actions. C'eſt aux ſoins de cette aimable perſonne qu'il doit l'eſtime & l'admiration qu'on a aujourd'hui pour lui. Toute la Cour

voit

voit avec plaiſir une union qui ſans doute durera autant qu'eux.

Quelques mois avant que Monime parût à la Cour, le Prince Pétulant qui avoit entendu parler de Liſis comme d'un prodige d'eſprit, de graces & de beauté, & qui réuniſſoit tous les talens imaginables, crut d'abord qu'il n'auroit qu'à paroître pour s'en faire aimer. Il lui rendit des ſoins aſſidus ; mais Liſis, dont l'eſprit eſt toujours ferme & conſtant, craignant que les fréquentes viſites du Prince ne donnaſſent de l'inquiétude à ſon amant, aſſura Pétulant, avec autant de nobleſſe que de généroſité, que

comme ce n'avoit jamais été ni l'éclat des grandeurs, ni l'appât des richeſſes qui l'avoient déterminée dans le choix qu'elle avoit fait d'Albion, mais uniquement le penchant de ſon cœur, elle ſe croyoit obligée de le ſupplier de ceſſer ſes pourſuites, puiſque rien au monde ne ſeroit capable de la faire changer, perſuadée que ſon amant auroit toujours les mêmes égards. Pétulant déſeſpéré qu'une ſeule femme oſât lui réſiſter, lui qui n'avoit point encore trouvé de cruelles, redoubla ſes efforts & employa toutes les voies imaginables pour toucher le cœur de Liſis.

Le véritable amour eſt preſ-

que toujours accompagné de jaloufie ; les affiduités du Prince inquiéterent Albion : n'ofant d'abord les faire connoître, il commença par bouder & mettre de l'humeur dans tout ce qu'il difoit ; mais ce qui le mit au défefpoir, ce fut un bal que Pétulant donna à Lifis, où elle ne put fe difpenfer d'affifter : il s'imagina qu'éblouie par le rang & les grandeurs, elle s'étoit enfin rendue aux pourfuites du Prince. Albion troublé par la jaloufie, vint le lendemain ; fon agitation fe manifeftoit dans toutes fes actions, il fe jetta dans un fauteuil fans rien dire. Qu'avez-vous, lui demanda Lifis ? Je ne puis concevoir ce qui

peut mettre tant de trouble & d'altération dans votre esprit; depuis plusieurs jours je ne vous vois plus que pour me quereller ; je vous ai passé toutes vos disparates, mais à la fin elles commencent à m'ennuyer. Je le crois, dit Albion d'un air furieux, & n'ignore pas que ma présence vous importune; entierement livrée au Prince, je trouble sans doute un tête à tête qui vous doit être plus agréable que le mien, car ne vous imaginez pas, perfide, que j'aie attendu si tard à m'appercevoir que vous m'avez sacrifié à votre nouvelle conquête; je me suis fait assez de violence pour ne vous en rien témoigner

lorſque je n'ai eu que des indices de vos trahiſons. Vous pourriez ménager vos termes, dit Liſis, ſongez qu'ils m'offenſent. Peu m'importe de vous offenſer, reprit Albion; mon intention n'a point été de vous faire des complimens, puiſqu'il m'eſt impoſſible de contraindre plus long-tems mon reſſentiment; mais ſi vous croyez m'avoir prévenu par votre changement, je ſuis bien aiſe de vous dire qu'il y a déja long-tems que j'ai dégagé mon cœur de vos liens, & que je viens vous apprendre aujourd'hui que je vais le porter à une jeune perſonne qui eſt au moins auſſi belle que vous, & qui ſans doute ne ſera jamais ſi perfide.

Lisis désespérée d'être accusée aussi injustement, lui dit avec beaucoup d'aigreur qu'il étoit le maître de reprendre son cœur & de le donner à qui il voudroit; mais vous ne devez pas, ajouta Lisis, noircir par des calomnies celui que je vous avois donné, & que je suis en droit de retirer, puisque vous vous en êtes rendu indigne par des soupçons aussi injurieux. Vous deviez prendre un autre prétexte pour devenir infidele, que celui de m'accuser de l'être. Quand vous ne m'auriez pas appris qu'il y a déja long-tems que vous avez commencé à dégager votre cœur, je ne suis pas assez dépourvue de jugement pour ne m'être point ap-

perçue à votre humeur sombre & contrariante que votre amour étoit entierement éteint ; il n'étoit donc pas nécessaire de m'insulter sur le peu de mérite que je puis avoir. Je ne fais nul doute que la personne que vous avez choisie ne soit parfaite ; mais quelque précaution que vous puissiez prendre, je crois néanmoins qu'il vous sera assez difficile de faire le choix d'une qui vous soit aussi fidelle : voilà à mon tour ce que je suis bien aise de vous apprendre, bien moins pour vous désabuser que pour me satisfaire. Ne soyez pas assez vain pour vous imaginer que la crainte de vous perdre me fasse parler

ainſi : ſoyez perſuadé au contraire que je cherche moins à regagner la place que j'occupois dans votre cœur, qu'à vous faire connoître l'état du mien, & vous faire voir en même tems qu'il eſt aſſez bien placé pour ne vouloir pas deſcendre avec vous juſqu'à la juſtification. Elle entra enſuite dans ſon cabinet, & en ferma la porte aſſez rudement, pour éviter d'entendre nombre de mauvais propos que ſon amant débita avec beaucoup de volubilité. Il reſta long-tems à écouter à la porte du cabinet, quoiqu'il fût très-ſûr qu'il n'y avoit perſonne lorſque Liſis y entra, & qu'il n'y eût point d'autre iſſue, à

moins de paſſer par la fenêtre & même au travers des barreaux, car les croiſées de ce cabinet étoient toutes grillées : mais quand un homme ſe laiſſe aveugler par les paſſions, il ne peut plus écouter les conſeils de la raiſon.

Juſqu'alors Albion ne s'étoit point encore ingéré de donner des ordres chez Liſis ; & quoiqu'elle tînt de lui tout ſon bien-être, il l'avoit toujours aſſez reſpectée pour ne lui pas faire ſentir le prix de ſes bienfaits, ſe trouvant même comblé de la préférence qu'elle lui avoit accordée ſur ſes rivaux ; & chaque préſent qu'elle recevoit avoit été regardé de ſa part comme une

nouvelle faveur. Ces principes de délicatesse, dont il ne s'étoit point écarté furent anéantis, toute la plénitude de son orgueil & de son amour propre reprit le dessus. Il commença par se donner des airs de maître, fit défendre la porte, & ordonna qu'on lui préparât à souper.

Lisis, qui de son cabinet pouvoit entendre tout ce qui se passoit, laissa faire à son amant tant d'impertinences qu'il lui plut, bien résolue de l'en punir dès la nuit même. Albion après avoir donné l'essor à sa bile, jugea par le silence que Lisis gardoit, que tel bruit qu'il pût faire chez elle, sans doute elle étoit déterminée de

ne point paroître y faire d'attention : c'eſt pourquoi il prit enfin le parti de retourner chez lui, afin de s'y déſeſpérer tout à ſon aiſe.

Auſſi-tôt que Liſis l'eut entendu ſortir, elle fit deſcendre celle de ſes femmes qui lui étoit le plus affectionnée pour l'accompagner chez une de ſes parentes où elle demeuroit lorſqu'elle fit la connoiſſance d'Albion : elles ſortirent donc l'une & l'autre ſans que les autres domeſtiques s'en apperçuſſent. Caliſte eſt le nom de cette parente, qui, ſurpriſe de la voir arriver ſi tard, & dans un ajuſtement qui ſe reſſentoit du déſordre de ſon eſprit, lui en demanda le ſujet : mais

Lisis ne put la satisfaire sans répandre beaucoup de larmes : le cœur pénétré de la plus vive douleur des injustes procédés de son amant, elle n'en put soutenir le poids ; dès la nuit même elle fut attaquée d'une grosse fievre qui pensa la conduire au tombeau.

Dès qu'il fut jour, Albion, qui n'avoit seulement pas songé à se mettre au lit, & à qui les heures avoient paru des journées, par l'envie qu'il avoit de reprocher encore à Lisis une infinité de choses qu'il croyoit avoir oubliées, & dont il ne vouloit pas lui faire grace d'un mot, se rendit chez elle dans le dessein de l'accabler de nouvelles injures. Les

domeſtiques de Liſis, qui ignoroient qu'elle eût quitté ſa maiſon, lui dirent qu'il n'étoit pas jour; il fallut, malgré ſon air d'autorité, qu'il prît patience juſqu'à ce qu'il plût à ſa maîtreſſe de ſonner pour annoncer ſon réveil; mais l'heure ordinaire étant plus que paſſée, chacun d'eux commença à être inquiet. Albion qui ſentoit augmenter ſon trouble, les preſſa d'entrer dans l'appartement de Liſis: elle s'eſt peut-être trouvée mal, leur dit-il. Déja ſa colere s'appaiſoit, ſon amour alloit reprendre de nouvelles forces, lorſqu'en ouvrant lui-même la premiere porte de ſon appartement, il fut très-

ſurpris de trouver toutes les autres ouvertes.

On peut aiſément ſe peindre le déſeſpoir d'Albion ; il parcourut vingt fois toutes les chambres, les cabinets, les boudoirs & les garderobes, rien ne s'offrit à ſa vue que le portrait de Liſis qu'il avoit lui-même fait tirer de pluſieurs façons différentes. Ne pouvant d'abord comprendre quel parti elle avoit pu prendre, comme les amans ſe plaiſent d'ordinaire à faire naître des monſtres pour avoir enſuite la gloire de les combattre, notre amant furieux ſe mit dans la tête qu'elle étoit partie avec le Prince pour quelqu'une de ſes mai-

ſons de plaiſance ; cette idée le détermina à s'attacher ſur les pas du Prince, il le ſuivit donc comme ſon ombre.

Pétulant qui ignoroit tous les déſordres qu'il avoit cauſés, ſe préſenta pluſieurs fois chez Liſis : d'abord on lui dit qu'elle étoit ſortie ; un autre jour, qu'elle étoit en campagne. Les domeſtiques ne pouvant lui dire dans quel lieu elle étoit ; il ne crut pouvoir mieux s'adreſſer pour l'apprendre qu'à Albion : celui-ci, ſurpris de la queſtion, ne put y répondre, puiſqu'il l'ignoroit lui-même ; mais loin qu'elle l'éclairât ſur ſes injuſtes ſoupçons, il ne regarda cette queſtion que comme une ruſe

de la part de Pétulant, c'est pourquoi il redoubla son assiduité à le suivre.

Cependant au bout d'un certain tems, Albion n'appercevant rien qui pût dénoter aucune intelligence de la part du Prince avec Lisis, commença à réfléchir sur sa conduite : un peu mieux d'accord avec lui-même, il convint qu'il pourroit bien s'être trompé sur les conjectures qu'il avoit tirées des fréquentes visites de Pétulant. Ces réflexions le mirent dans le dernier désespoir : il se rappella toutes les injures qu'il avoit faites à Lisis, qu'il se promit de réparer par tout ce qui seroit en son pouvoir. Mais où

la prendre cette Lisis qui lui étoit si chere, & que néanmoins il avoit insultée au point de la forcer à renoncer à tous les dons qu'il lui avoit faits? Il lui vint alors dans l'esprit qu'elle pourroit bien s'être retirée dans son ancienne demeure : il y courut avec un trouble & une agitation difficile à décrire ; il demande à parler à Lisis, on lui dit simplement qu'elle n'est pas visible ; l'après-midi il se présente, on lui fait la même réponse, & pendant plusieurs jours il n'en put obtenir d'autre.

Albion, sans se rebuter d'un procédé qu'il avoit si bien mérité, continua ses visites ; en-

fin, à force d'importunité, on le fit entrer un jour dans une salle où il trouva Caliste d'un air fort triste : c'est en vain, lui dit-elle, que vous vous obstinez à vouloir parler à Lisis, elle est trop irritée contre vous pour que vous puissiez jamais espérer d'obtenir votre pardon. Elle m'a chargé de vous dire que vous trouverez dans la maison qu'elle tenoit de vos bienfaits, tous les dons que vous avez pu lui faire, qu'elle y renonce, & vous demande pour derniere faveur celle de l'oublier pour jamais. Eh ! le puis-je, s'écria Albion, ma chere Caliste ? Par pitié, accordez-moi la grace de me faire parler à Lisis ; je veux

mourir à ses pieds, si je ne puis obtenir mon pardon.

Ne vous flattez plus de revoir Lisis, dit Caliste, elle est à l'extrêmité, & c'est vous, cruel, qui lui avez donné la mort, ce sont vos injustices qui l'ont tuée. Qu'entens-je! s'écria Albion, Lisis est malade, elle est à l'extrêmité, & elle ne m'a rien fait dire; je suis perdu dans son cœur & dans son esprit. Quoi, ce cœur que j'avois rendu sensible est-il fermé pour moi sans retour? Oui, dit Caliste, puisqu'elle ne veut plus ni vous voir ni même entendre parler de vous. Ah! c'en est trop, reprit Albion, je ne puis résister à ma douleur; ses yeux se

troublerent & il tomba sans connoissance. Caliste effrayée de le voir dans cet état, appella du secours, & à force de soins on le fit revenir ; mais dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, ce ne fut que pour demander Lisis. Caliste, pour a doucir ses maux, promit enfin de parler en sa faveur & de mettre tout en usage pour obtenir son pardon; cette promesse le tranquilisa un peu.

Lorsqu'Albion fut sorti, Caliste rendit compte à Lisis du désespoir de son amant ; elle lui peignit avec des couleurs si naturelles son repentir, son trouble & ses alarmes, que la tendre Lisis ne put en-

core s'empêcher de le plaindre. Si je croyois, dit-elle, ſon repentir ſincere, je t'avouerai, ma chere Caliſte, que je trouverois de la douceur à lui pardonner. Crois-tu, ma bonne amie, qu'il m'aime encore ? N'en doutez pas, reprit Caliſte ; des mouvemens auſſi violens que ceux qu'il vient d'éprouver ne peuvent partir que d'un cœur pénétré de la plus vive tendreſſe. Hélas ! dit Liſis, que de maux ce cruel m'a cauſés ! mais je veux bien les oublier en faveur de l'amour : je te permets, ma chere, ſi ma ſanté ſe rétablit, de lui donner quelques eſpérances.

L'Amour eſt un grand Mé-

decin ; le plaisir que Lisis ressentit en apprenant le retour de son amant, servit comme d'un baume qui ranima bientôt ses forces; & Caliste qui vit qu'elle n'avoit plus rien à craindre pour ses jours, écrivit à Albion cette heureuse nouvelle, en ajoutant que Lisis commençoit à se radoucir, & que de la conduite qu'il tiendroit dépendoit son pardon. Cette assurance fit renaître le calme dans le cœur de notre amant; il courut chez Caliste pour lui dire qu'il consentoit de se soumettre à toutes les épreuves qu'on voudroit exiger de lui. Lisis contente de sa soumission, permit enfin qu'il parût devant elle.

Lorſqu'Albion entra dans la chambre de Liſis, il s'avança d'un air abattu, en portant douloureuſement ſur elle des regards pleins de langueur : mais rencontrant ſes yeux où l'amour paroiſſoit vivement exprimé, il s'arrête ; une joie ſubite, tendre & naïve anime les ſiens, colore ſon viſage ; & enflammé du deſir de ſe convaincre de ſon bonheur, il la regarde plus fixement. Achevez de vous raſſurer, dit Liſis, d'une voix que l'émotion rendoit encore plus foible, venez lire dans mes yeux le pardon qu'ils vous annoncent. Albion transporté hors de lui-même, ſe jetta à ſes genoux ; trop pénétré de plai-

ſir pour pouvoir parler, il ne s'exprima d'abord que par la vive ardeur dont il les tenoit embraſſés. Cette expreſſion paſſa dans l'ame de Liſis, elle ſit relever ſon amant, & oubliant alors toutes ſes injuſtices, elle lui parla avec beaucoup de tendreſſe; la paix entre ces deux amans fut enfin cimentée par leur mariage.

Pétulant a long-tems couru de conquête en conquête ſans pouvoir s'y fixer, ni ceſſer de regretter de n'avoir pas connu Liſis avant qu'elle ſe fût attachée à Albion. Cette gloire n'étoit réſervée qu'à Monime; la reſſemblance qu'il rencontra dans ſon caractere l'auroit enchaîné pour toujours, ſi le

deſtin ne s'oppoſoit à ſon bonheur. Il eſt malheureux pour ce Prince de ne s'attacher véritablement qu'à des perſonnes dont la deſtinée n'eſt pas de le rendre heureux ; ainſi, mon cher Céton, vous devez ceſſer d'exercer ſur lui votre injuſte jalouſie : je ne vous ai raconté cette hiſtoire que pour vous engager à le plaindre, & à modérer une paſſion qui paroît aſſujettir tous les mouvemens de votre ame. Je conviens, ajouta Zachiel, qu'un cœur fortement attaché à un objet plein de charmes, ne peut voir ſans colere ce qu'il aime favoriſer un autre ; mais ſi le dépit l'excite, bientôt l'amitié l'appai-

se ; & lorsqu'il croit haïr, il ne fait qu'aimer davantage. Si vous vous rendez à mes conseils, vos tourmens seront bientôt changés en plaisirs, & je vous assure que, quoi qu'il puisse arriver, Monime ne sera jamais à personne sans votre consentement. Vous ne devez pas non plus vous alarmer des tendres sentimens qu'elle a conçus pour le Prince, ils sont involontaires ; l'influence de cette planete agit seule sur son cœur ; & pour me prouver votre docilité à suivre mes ordres, je veux que vous restiez auprès de moi jusqu'au jour que Monime a choisi pour se rendre dans le temple ; alors si je vous trouve

assez ferme & assez raisonnable pour être témoin de leurs sermens sans montrer ni jalousie ni foiblesse, je vous permettrai d'y assister.

CHAPITRE VII.

Mariage du Prince Pétulant avec Monime.

Soulagé par les promesses du Génie, je restai auprès de lui sans presque songer à Monime, par les soins que prit Zachiel de m'amuser toujours de nouvelles histoires aussi instructives qu'intéressantes. Un jour nous prome-

nant dans les jardins de la Reine, j'apperçus une jeune personne qui me parut charmante ; &, quoique sous ma figure de mouche, je ne pus me garantir des influences de la planete, qui sans doute se répandent sur tout ce qui respire, & je crois que s'il eût été en mon pouvoir, je me serois volontiers consolé auprès d'elle des mépris de Monime. Zachiel ne put s'empêcher de rire lorsqu'il me vit voltiger autour d'elle, en tâchant de lui dérober quelques faveurs ; quoi qu'il fît pour me rappeller, je fus long-tems sans vouloir la quitter.

Je vous admire, dit Zachiel ; quoi, dans le même

instant que vous vous plaignez amérement de Monime, & croyez être en droit de condamner son inconstance, lorsqu'elle est forcée de vous méconnoître, puisqu'elle ne conserve aucune idée d'avoir jamais été mouche, qu'elle a même oublié tout ce qui lui est arrivé pendant le cours de de sa vie, & que par conséquent elle ne peut se reprocher d'être infidelle! Mais vous, Céton, qui ne devez point avoir perdu la mémoire des tendres sentimens qu'elle vous a fait connoître, & qui devriez toujours en conserver la plus vive reconnoissance, de quel droit pouvez-vous exiger que Monime renonce à sa fortu-

ne ? Les ſentimens qu'on a pour un frere different entiérement de ceux qu'on reſſent pour un amant. Si je n'attribuois votre extravagante façon de penſer à la malignité des influences qui dominent ſur ce monde, je vous en aurois déja puni. Cependant malgré la violente amitié qui vous porte ſans ceſſe vers Monime, cette ardeur n'empêche pas que vous ne cherchiez à plaire à un autre objet, ſans réfléchir que vous vous rendez coupable d'ingratitude. L'extravagance de votre projet vous a-t-il déja fait oublier votre impuiſſance ? & ne craignez-vous pas de vous donner à mes yeux de nouveaux ridi-

cules ? Convenez du moins de votre foiblesse après cette disparate, & que Monime fait voir encore beaucoup plus de force que vous n'en montrez ; sa vertu se soutient sans mon secours. Quelle eût donc été votre conduite, si, comme elle, je vous avois laissé livré à vous-même ? Vous auriez sans doute couru après le premier objet qui se seroit présenté à vos yeux.

Les réflexions du Génie me firent rougir en moi-même ; rien ne s'offrit à mon esprit qui pût me justifier. Connoissez-vous, poursuivit-il, la personne qui vient de vous charmer ? C'est une femme du bon ton, femme à la mode, &

courue de tous les petits-maîtres ; femme qui réunit dans son caractere mille qualités contraires : vive jusqu'à la légereté , quelquefois même jusqu'à l'emportement ; coquette jusqu'à l'excès , son esprit n'est pas fait pour languir dans une indolente indifférence , & la source du feu que vous voyez briller dans ses yeux anime toutes ses actions : possédée du desir de plaire , elle ne fait consister sa gloire que dans la multitude de ses conquêtes , dût-elle les acheter par des foiblesses , lorsqu'elle ne voit que ce moyen pour arrêter un amant ou le retenir dans ses chaînes ; mais plus tendre & plus passionnée

qu'une autre pour celui qui a trouvé l'art de la rendre ſenſible, & capable dans ſes momens de réflexion de penſer avec plus de juſtice & de force que l'homme le plus diſtingué par ces deux qualités; avec cela généreuſe, bonne, ſpirituelle, fine ſans malignité, toujours prête à obliger par des ſervices & par des ſoins; auſſi ſéduiſante par l'agrément de ſon humeur enjouée & de ſes manieres galantes, que par les charmes de ſa figure: enfin cette femme eſt d'un eſprit libre & dégagé de préjugés; elle peut dire qu'elle fait la réputation de tous les petits-maîtres depuis qu'elle a perdu la ſienne.

Souvent il arrive à la Cour des Idaliens que l'habitude de se voir tient lieu d'amour. Les gens de qualité sont en liaison intime avec des femmes de leur espece ; & sans scandaliser personne ils occupent la même maison, le même appartement, ils ont la même table, les mêmes sociétés, les mêmes plaisirs & les mêmes occupations. C'est par ce commerce qu'ils apprennent à connoître leurs défauts, à se les passer, & à se dispenser de toutes sortes de bienséances & de contraintes. Souvent ils se font de mutuelles confidences, afin de mettre aussi en commun leurs satisfactions ou leurs peines.

Cependant ce n'eſt ni l'intérêt, ni le goût des plaiſirs, ni celui de la ſociété, ni l'amour qui les lie ; la plupart ſe voient ſans empreſſement, s'abſentent ſans marquer le moindre chagrin, & même à peine leur arrive-t-il de ſe dire un mot de tendreſſe ; ils ſe refuſent ſouvent juſqu'aux ſimples égards de complaiſance qu'on a ordinairement pour le moindre étranger ; ſemblables à des animaux qu'un même inſtinct attache l'un & l'autre, ſans ſavoir la raiſon qui les déterminent.

Malgré cette ſinguliere façon de vivre, on entreprendroit inutilement de vouloir les faire renoncer aux liaiſons

qu'ils ont formées, parce que dans la totalité de leur vie ils se croient aussi nécessaires l'un à l'autre que s'ils étoient unis par les liens les plus tendres. Comme ils ne sont point assez délicats pour connoître le véritable amour, aussi ne sont-ils pas dignes d'en ressentir toutes les délices, ni cette volupté pure qui fait le charme des vrais amans.

Les huit jours expirés, je suppliai Zachiel de me donner la liberté de suivre Monime au temple. Le Génie m'y conduisit lui-même, en m'assurant que cette épreuve seroit la derniere. J'eus besoin de m'armer de nouvelles forces, lorsque je vis paroître Moni-

me. L'incarnat de ſon teint effaçoit les plus vives couleurs de l'aurore. Le Prince Pétulant qui l'avoit devancée dès la premiere heure du jour ; vint au devant d'elle pour lui préſenter la main. Le feu de l'amour brilloit dans ſes yeux, il animoit toutes ſes actions, & en s'avançant vers l'autel ce Prince l'aſſura dans les termes les plus tendres & les plus paſſionnés de l'excès de félicité dont il jouiſſoit.

Après qu'ils eurent fait leur priere, le grand Prêtre qui les attendoit les fit entrer dans une chapelle particuliere qui me ſurprit par ſa magnificence. Dans le fond de cette chapelle on voit la ſtatue de la

Déesse Venus, qui me parut être un chef-d'œuvre de l'art. Cette figure est de porphire, elle est placée dans une niche de marbre noir entre des colonnes de même couleur pour en relever la blancheur : tout ce que je vis me parut d'un goût exquis ; chaque piece y fait l'éloge des mains habiles qui y ont travaillé, & toutes les ciselures en sont d'une finesse admirable.

Lorsque le grand Prêtre eut prononcé quelques paroles mystérieuses qu'il fit répéter aux deux époux, il pria le ciel & toutes les constellations de verser sur eux la bénignité de leurs plus douces influences. Témoin de leurs

ſermens, je ne pus les entendre ſans me ſentir pénétré de la plus vive douleur. Il n'y eut que deux jeunes Seigneurs, confidens du Prince, qui aſſiſterent à leur mariage. Après que la cérémonie fut achevée, Pétulant & Monime ſe ſéparerent.

Je ſuivis Monime qui revint ſeule dans ſon appartement. Taupette, confidente de ſon amour, lui avoit préparé un lit couvert de feuilles de roſe, de jaſmin, de violette & de mille autres fleurs; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez les Idaliennes; peut-être eſt-ce le parfum que ces fleurs répandent dans leurs chambres à coucher qui leur

occaſionne ces vapeurs auxquelles ſont ſujettes toutes les femmes du bon ton ; & les hommes qui ſe font gloire de les copier en tout, y ſont auſſi fort ſujets.

La volupté a encore introduit chez eux une nouvelle méthode qui ne ſe pratique gueres dans les autres mondes ; cette méthode s'eſt répandue chez les grands comme chez les petits, qui, lorſqu'ils ſe mettent au lit afin d'inviter le ſommeil de répandre plus promptement ſes pavots délicieux, & d'apporter ſur ſes ailes les ſonges agréables, ſe font chatouiller la plante des pieds, le dedans des mains & le deſſous du

menton ; & cela ſe fait avec une ſi grande délicateſſe que leurs paupieres ſe ferment, & ils s'endorment dans l'inſtant.

Le Prince vint l'après-midi chez Monime; il s'étoit flatté de la trouver ſeule, mais elle étoit entourée de ſes femmes qui toutes s'empreſſoient à la parer avec un ſoin extrême. A quoi ſervent ces vains ornemens, lui dit-il ? Votre beauté efface tout ce que l'art a pu inventer, & je ne vois rien dans ces parures qui ne cache quelqu'un de vos attraits. Pétulant s'approchant de l'oreille de Monime la pria de renvoyer ſes femmes & de paſſer dans ſon cabinet. Elle s'en défendit ſur divers pré-

textes ; mais vaincüe par l'ardeur du Prince, & peut-être par ses propres desirs, elle consentit enfin de l'attendre après minuit dans son appartement, & promit qu'elle auroit soin d'en éloigner ses femmes. Le Prince transporté de cette assurance la quitta sur la fin du jour : la joie & la satisfaction étoient peintes dans ses yeux.

Le trouble qui m'agitoit me fit suivre Pétulant sans aucun dessein. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il ordonna à son premier valet de chambre de lui faire préparer un bain d'eau de bouquet avec force ambre : ses ordres furent promptement exécutés. Je

le quittai pour rejoindre Monime que je rencontrai qui alloit faire sa cour à la Reine. Malgré mon trouble & mon agitation, je ne pus m'empêcher d'admirer la majesté de son port & les graces qui l'accompagnoient; on l'auroit prise pour la Déesse de la Beauté: il est vrai que rien n'embellit plus que la satisfaction intérieure de l'ame. Ses yeux brilloient d'un feu si vif qu'il étoit presqu'impossible d'en soutenir l'éclat; son teint étoit animé, & un air riant & galant régnoit dans toute sa personne.

La Reine, loin de soupçonner qu'on eût osé enfreindre ses ordres, combla Monime

d'éloges les plus délicats, & lui fit beaucoup de caresses. Cette Princesse par cette réception vouloit sans doute lui faire oublier le ressentiment intérieur qu'elle pouvoit conserver des oppositions qu'elle avoit apportées pour son alliance avec le Prince. Quoi qu'il en soit, les louanges dont elle l'honora donnerent le ton à toutes les personnes qui étoient présentes; les Dames lui firent mille complimens sur ses parures, comme pour faire entendre que ce n'étoit qu'à ces vains ornemens qu'elle devoit une partie de sa beauté; car elles n'en dirent pas un mot, non plus que de ses graces : mais

en récompense les courtisans n'en oublierent aucune, & jusqu'au moindre sourire obtint d'eux un éloge particulier.

Lorsque la Reine eut soupé, Sa Majesté passa dans son cabinet, où elle étoit attendue par son premier Ministre, pour y régler quelques affaires concernant son Etat. Chacun se retira. Pour Monime elle fut accompagnée jusques dans son appartement par une foule de courtisans, qui tous s'empressoient à lui faire la cour. Pour ne la point perdre de vue je me plaçai sur une aigrette de diamans dont sa tête étoit ornée.

Dès que Monime fut en-

trée dans ſon cabinet, elle ſe plaignit d'un grand mal de tête ; ſes femmes en parurent alarmées ; toutes lui étoient fort attachées : pour moi, oubliant les aſſurances que le Génie m'avoit données, aveuglé par mille différentes paſſions, je me figurois d'abord que ce n'étoit qu'un prétexte dont elle vouloit ſe ſervir pour ſe débarraſſer de ſes femmes ; mais quelle fut ma ſurpriſe & mon déſeſpoir quand je la vis tomber ſans connoiſſance ; je fis un cri qui heureuſement ne fut entendu de perſonne. Oubliant alors toute la haine que je croyois avoir conçue pour cette infidelle, je ne me reſ-

ſouvins plus que de mon amour. Déſeſpéré de mon état de mouche qui m'ôtoit juſqu'à la douceur que j'aurois goûtée en lui donnant tous les ſecours néceſſaires, je volai néanmoins ſur ſon ſein & ſur ſa bouche pour tâcher de la ranimer de mon ſouffle : mais je penſai être noyé d'eau aſtrale dont ſes femmes l'inonderent afin de rappeller ſes eſprits. Monime étoit diſparue, rien ne put la rappeller dans ce corps qu'elle venoit d'abandonner. Hélas ! que ſerois-je devenu moi-même, ſi c'eût été l'uſage de ce monde de ſe ſervir de vinaigre, c'étoit fait de mon pauvre petit individu.

Cependant j'eus encore assez de force pour me retirer presqu'à la nage & gagner le bras d'un fauteuil, où j'eus le tems de me fortifier & de rappeller ma raison par de sérieuses réflexions. Plus tranquille alors je me ressouvins de la promesse du Génie, & je ne doutai point que Monime n'eût quitté cette jolie enveloppe qu'elle avoit animée, pour reprendre la figure de mouche ; cette idée changea tout à coup ma douleur en une joie inexprimable.

Je ne m'étendrai point sur tout ce qui se passa à la prétendue mort de Monime, du moins à sa séparation d'un corps qui sembloit n'avoir été

formé

formé que pour faire les délices de celui qui auroit ſu la rendre ſenſible ; je ne peindrai point le déſeſpoir de ſes femmes, qui par leur déſolation & leurs cris attirerent nombre de perſonnes dans ſon appartement.

Le Prince Pétulant, plein de ſon amour, s'avançoit dans l'eſpoir de recueillir le fruit de ſa tendreſſe, & de ſe voir au comble de la félicité la plus parfaite ; mais ſes eſpérances, s'évanouirent, ſemblables à ces nuages qui préſentent aux regards des formes agréables & variées, & qu'on voit ſe fondre, ſe diſſiper & diſparoître s'il ſurvient un vent impétueux. Ce Prince en approchant de l'ap-

partement de Taymuras, effrayé d'abord des cris qu'il entend, précipite ſes pas, il entre; à ſon aſpect tous les cœurs ſont ſaiſis, les cris ceſſent, la douleur en devient plus vive, un morne ſilence s'empare de tous les eſprits, on s'écarte pour lui faire place; ſon ame déja émue par ce qu'il voit, ſemble lui annoncer ſon malheur; tous ſes ſens s'agitent, & ſes yeux errant de toutes parts ne rencontrent que l'image de la douleur: mais quel fut ſon déſeſpoir, lorſqu'enfin il apperçut ce corps qu'il idolâtroit, étendu ſur un lit ſans aucun mouvement. A cette vue il s'arrête quelques inſtans, comme s'il

eût été pétrifié ; se précipite ensuite dessus, pensant sans doute la ranimer par le feu qui le dévore, lui dit les choses du monde les plus tendres & les plus touchantes. Lorsqu'il voit que tous ses efforts sont vains, & qu'il n'y a plus d'espérance de la rappeller à la vie, hélas ! s'écrie-t-il dans l'affreuse douleur qui le déchire, est-il dans le monde un mortel dont le sort ressemble au mien ? Faut-il que tant de tourmens m'accablent à la fois ? Je n'ai donc plus de prétention au repos ni au bonheur de la vie. Quels malheureux auspices ont présidé à notre union ? Que la haine de l'astre qui me domine puisse

m'ensevelir dans le sein de la terre & me dérober à jamais à ce jour que je déteste! Pourquoi faut-il que je sois destiné à tant d'horreurs? Mais, poursuivit-il, je puis m'en affranchir par une prompte mort; je puis encore unir mon ame à celle de ma Princesse, j'emporterai du moins en mourant cette flatteuse idée d'avoir été le seul qui ait eu part à sa tendresse & qu'un même tombeau va nous renfermer tous deux.

Alors ce Prince, animé par sa furéur, tire son épée dont il alloit se percer, si un courtisan qui observoit tous ses mouvemens, n'eût été assez prompt pour arrêter son bras : que

faites-vous, Seigneur, lui dit-il, en lui arrachant ſon épée? La Princeſſe qui a ſans doute prévu votre déſeſpoir, vous ordonne de vivre; ce ſont les dernieres paroles qu'elle a prononcées. Ce diſcours que le vieux courtiſan avoit ſuppoſé ſembla un peu calmer le Prince; mais on eut mille peines à l'arracher d'un lieu qui ne ſervoit qu'à augmenter ſa douleur. Il prétendit que la Princeſſe Taymuras avoit été empoiſonnée, jura de ſe venger des auteurs d'un pareil attentat. Les Médecins employerent toute leur éloquence pour le guérir de ſes ſoupçons, quoique la plupart n'y connuſſent rien.

J'avouerai que, quoique le Prince eût été mon rival, & un rival favorisé & prêt à être comblé des plus précieuses faveurs de l'amour, je fus néanmoins sensiblement touché de ses maux. Ce Prince avoit le cœur excellent, l'ame noble & généreuse ; il étoit fidele à sa parole & à tous ses engagemens ; la probité & l'honneur étoient ses regles : avec de pareils sentimens je ne fus point surpris que Monime, dont les qualités répondoient à celles de ce Prince, s'y fût attachée si promptement ; il semble qu'une sympathie lie d'abord les belles ames. J'étois bien éloigné deux heures devant de lui

rendre cette justice ; c'est qu'il est difficile de l'accorder à un rival aimé, & qu'alors je n'avois plus rien à craindre de sa part.

La Reine & tous les courtisans unirent leurs douleurs à celle du Prince : pour les Dames je ne voudrois pas affirmer si les regrets qu'elles affecterent furent sinceres ; je crois même, sans beaucoup les offenser, que pour la gloire de leurs appas plusieurs bénirent intérieurement le ciel de les avoir délivrées d'une rivale qui les effaçoit toutes. La Reine, afin d'honorer la mémoire de la Princesse Taymuras, ordonna que son corps fût porté dans le tombeau des

Princesses de son sang ; on lui fit des obseques magnifiques ; &, ce qui est assez rare, c'est que Monime assista elle-même à son convoi. Mais sans attendre que toutes ces cérémonies fussent faites, je quittai l'appartement de Monime dès que le Prince en fut sorti, dans l'espérance de la trouver auprès de Zachiel, qui se tenoit ordinairement sous un berceau de roses & de jasmins.

Approchez, Céton, me dit le Génie, venez recevoir votre Monime, je vous la rends dans toute sa pureté. Hélas ! m'écriai-je, il étoit tems. Le Génie sourit de ma réponse ; pour Monime je ne pus m'appercevoir si elle lui fit impres-

ſion, les mouches ne rougiſſent gueres, elle ne répondit rien. Mais charmé de la revoir, ſa vue me fit jouir de ce plaiſir & de cette joie qui répand le calme dans l'ame & ſert comme d'un baume qui ſe diſtile ſur tous les maux. Dans l'ivreſſe de ce plaiſir je ne pus m'empêcher de lâcher quelques plaiſanteries ſur ſa coquetterie, mais elle en parut d'abord ſi déconcertée que je fus très-fâché de lui en avoir rappellé le ſouvenir. Vous n'êtes gueres délicat, dit Monime, de chercher à augmenter ma honte & mon déplaiſir par vos mauvaiſes plaiſanteries. Si Zachiel vous eût inſtruit de la force des influen-

ces qui agiſſent ſur ce monde, vous ne douteriez peut-être pas qu'elles font une ſi grande impreſſion ſur le cœur, & qu'elles agitent l'eſprit avec tant de violence, qu'elles lui ôtent entierement la liberté d'agir ſuivant les principes de la raiſon.

Que vous êtes cruel, pourſuivit Monime en s'adreſſant au Génie, de m'avoir expoſée pour un ſimple badinage, à toute la malignité de l'air qu'on reſpire dans cette planete! c'eſt un reproche que j'aurai toute ma vie à vous faire; vous m'avez ravie cette joie pure dont je jouiſſois; mille ſcrupules viennent empoiſonner mon ame, & je

ſens que déſormais il n'y aura plus pour moi de vrais plaiſirs dans la vie. Ah ! cruel Zachiel, vous m'avez tout ôté.

Tranquilliſez - vous, belle Monime, dit Zachiel, éloignez pour toujours ces vains ſcrupules qui viennent troubler la douceur de vos jours, diſſipez ces nuages qu'ils répandent dans votre ame ; un cœur auſſi pur que le vôtre n'a rien à ſe reprocher : je veux que la ſérénité de votre eſprit y faſſe renaître cette humeur enjouée qui fait le charme de la ſociété. Vous ne devez pas vous plaindre de mes ſoins, puiſque dans l'inſtant que je me ſuis apperçu que l'étoile qui dominoit ſur vous commençoit

à y prendre trop d'empire, je me ſuis hâté de vous en délivrer : au ſurplus, ce qui eſt involontaire n'a jamais pû imprimer aucune tache.

Vous me raſſurez ſur le paſſé, dit Monime, & vos diſcours font renaître dans mon ame un calme qui ſe communique à tous mes ſens. Cependant je ne puis reſter plus long-tems dans un monde où les exemples y ſont ſi contraires à la vertu; & pour engager Céton à ſe joindre à moi, j'oſe encore vous aſſurer que mon cœur eſt vivement touché en faveur du Prince; la douleur qu'il reſſent de m'avoir perdue me cauſe un chagrin ſi ſenſible que je ne

puis l'oublier : faites au moins, mon cher Zachiel, qu'il rencontre quelqu'objet digne d'occuper ſon cœur ; promettez-le moi pour ma tranquillité.

Je me joignis à Monime, & j'engageai le Génie de ne point refuſer ſes faveurs à un Prince qui devoit en être digne, puiſqu'il avoit ſu plaire à Monime ; que loin d'être jaloux des ſentimens qu'elle conſervoit pour lui, je lui en ſavois un gré infini ; qu'ils juſtifioient la bonté de ſon cœur, & que je les regardois comme une preuve de cette candeur & de cette vérité qui ne l'abandonnoient jamais.

CHAPITRE VIII.

Le Génie nous conduit dans différentes isles.

LE Génie voulut bien se prêter à l'empressement que témoignoit Monime de s'éloigner ; c'est pourquoi il nous fit quitter la Cour pour nous faire prendre la route qui conduit à un port où l'on s'embarquoit pour les isles Fortunées, nom qu'on donne à plusieurs petites isles qui entourent celle de la Galanterie, & qui contiennent ensemble plus des deux tiers du globe de Venus.

Arrivé dans ce port, Zachiel nous fit embarquer, ou pour mieux dire il nous fit garder l'*incognito* en conservant nos petites figures. Le vaisseau dans lequel il passa étoit rempli de jeunes personnes de l'un & l'autre sexe, qui toutes marquoient un grand empressement pour jouir des plaisirs qu'elles espéroient goûter à leur abord dans ces isles. Cependant la navigation fut longue, un vent du nord qui soufloit depuis long-tems avoit déja répandu la tristesse dans le cœur de tous les passagers, lorsque tout à coup des transports de joie se font entendre; on a vu la terre, on se la montre, & l'on tremble

qu'un vent ne s'éleve & ne diſſipe l'objet ſur lequel ſe fondent toutes les eſpérances, comme les nuages inconſtans dont on lui trouve l'apparence. Cependant ce point de vue preſque imperceptible qu'on apperçoit à l'horiſon, commence à prendre de l'étendue; éclairé par les rayons du ſoleil, le mélange de l'ombre & de la lumiere le fait étinceler d'or & d'azur. Un moment après, les objets qui ſe raſſemblent ſe préſentent alors dans la forme & ſous les couleurs qui leur ſont naturelles : les plaines s'abaiſſent devant les côteaux couronnés de nuages ; l'émaïl des prairies éclate de toutes parts ; la

forêt ſemble ſe détacher du valon qu'elle favoriſe de ſon ombre ; le palmier & le ſapin orgueilleux s'élevent ſur leur tige, & ſemblent porter juſqu'au ciel leur chevelure agitée par les vents ; & bientôt le rapport uniforme des ſens confirme que l'on touche de près au but où tous les vœux aſpirent. Déja le myrthe & le citronnier fleuris s'annoncent par leurs doux parfums, tandis que l'air mollement ému porte à l'oreille le bruit de la vague qui s'étale, ſe joue, ſe replie, & vient en ondoyant mourir entre les petits cailloux & le ſable argenté qui bordent le rivage de l'iſle de la Douceur.

Nous n'eûmes aucune peine à y aborder, par le calme & la tranquillité qui regnent sans cesse dans ses ports : jamais ils ne sont battus par aucunes tempêtes, on n'y sent que le doux vent des zéphirs qui les agitent nuit & jour. On peut comparer cette isle aux rives du Lignon ; comme elle, elle n'est habitée que par des bergers & des bergeres, qui, contens d'aimer & d'être aimés, mettent toute leur gloire à s'en donner tous les jours de nouvelles preuves par d'innocentes caresses. Les soupçons, la jalousie, ni mille autres passions qui sont ordinairement le tourment de la plupart des Idaliens, n'empoi-

ſonnent jamais leurs plaiſirs. Ces citoyens heureux ne connoiſſent point les remords. Guidés par la nature ils en ſuivent les loix ; les mêmes deſirs les animent, & ce n'eſt qu'à l'art de ſe plaire qu'ils bornent tous leurs ſoins. Une grotte formée par la nature eſt pour eux un palais, les fruits de Pomone enrichiſſent leurs jardins, & la campagne fleurie fournit aux pâturages : c'eſt là que de jeunes bergeres regardent paître leurs troupeaux, & s'amuſent en chantant à en filer la laine.

Zachiel qui ſeul s'étoit rendu viſible, s'avança vers une troupe de bergeres qui le reçurent d'un air naïf & ſpiri-

tuel ; & quoiqu'un peu de honte colorât leurs fronts de ce vif incarnat qu'accompagne l'innocence, elles répondirent avec beaucoup de bon ſens aux diſçours du Génie qui avoit bien voulu deſcendre à la portée de leur eſprit & à la ſimplicité de leur façon. J'admirai leur beauté & leur ſimple parure qui n'ôtoit rien de l'éclat de leur teint, qui, ſans le ſecours de l'art, efface les lis & les roſes ; les graces naïves plus touchantes encore que la beauté, ſont répandues dans toute leur perſonne.

Les bergers occupés du ſoin de veiller ſur leurs troupeaux s'amuſent à inſtruire leurs

chiens. Souvent un berger prend ſa muſette pour divertir ſa bergere, en lui chantant les plaiſirs innocens de la vie champêtre; s'il la quitte, c'eſt pour viſiter ſes guérets & ſes prairies, ou pour cueillir des fleurs dont il forme des guirlandes avec une couronne pour orner ſa maîtreſſe qui, contente de ce préſent, lui en accorde la récompenſe par un baiſer qu'elle laiſſe prendre ſans réſiſtance. C'eſt ainſi qu'il voit approcher le coucher du ſoleil qui lui annonce l'heure du ſouper, & l'exercice de la journée le prépare à trouver excellent le repas frugal qu'on lui a apprêté dans des vaſes d'argille. Telle eſt la vie

unie des habitans de cette isle, plus heureux mille fois que tous les grands, qui, à force de philosopher sur les moyens d'arriver au bonheur en matérialisant toutes choses, ne font que s'en éloigner sans pouvoir goûter aucuns des vrais plaisirs.

Après que ces belles bergeres eurent instruit Zachiel de leurs occupations journalieres & des soins que les bergers prenoient de répandre l'abondance & la joie dans leur canton, & de faire du travail qui leur procure tout ce qui est nécessaire à la vie, une fête continuelle, elles le quitterent pour aller sous d'épais ombrages, ou dans des allées som-

bres, où leurs chiffres gravés ſur l'écorce des chênes ſe ſont accrus avec le tronc. Nous les ſuivîmes long-tems, Monime s'amuſant beaucoup de leurs jeux.

Tantôt ſur un tapis de gaſon la bergere s'endort, confiant à ſon berger le ſoin de ſon troupeau ; quelquefois aſſiſes ſur le bord d'une fontaine, on les voit s'y mirer dans le criſtal des eaux, & orner leur tête de mille petites fleurs qui croiſſent aux environs. Souvent elles danſent au ſon des flûtes & des chalumeaux, où bien aux chanſons que les bergers compoſent; & le ſoir lorſqu'elles ont mis leurs troupeaux à couvert,

elles reviennent encore au clair de la lune fouler l'herbe tendre : c'eſt à cette heure ſans doute que l'amour les favoriſe ; les ſoupirs, les ſermens renouvellés ſemblent des bergers autoriſer les larcins. Mais je m'arrête pour laiſſer à l'imagination de mon lecteur le plaiſir de ſe peindre le reſte.

Nous paſſâmes dans l'iſle de la Complaiſance qui n'eſt habitée que par une colonie qu'on a tirée de l'iſle de la Politeſſe. Je n'y remarquai que des gens aſſez inſipides ; tout ce qu'ils font n'eſt, à ce qu'ils diſent, que dans la vue de s'obliger les uns & les autres. Jamais ils n'exécutent leurs volontés, jamais ils n'éprouvent

de

de contrariétés. Je remarquai que la pareſſe étoit leur vice dominant. Ces habitans ont un air de langueur qui ennuya Monime dès le premier jour, c'eſt ce qui nous obligea d'en ſortir pour nous rendre dans l'iſle de la Perſuaſion.

Cette iſle eſt fort petite; un Génie y commande en qualité de Vice-Roi de la Galanterie. L'emploi de ce Génie eſt d'y entretenir tous les citoyens dans le reſpect qu'ils doivent à leur Souveraine; c'eſt lui qui aſſaiſonne tous les plaiſirs; ſon eſprit y eſt regardé comme un feu céleſte qui ne paroît qu'avec éclat, qui brille, qui divertit, & invente tous les jours mille nou-

veaux agrémens pour plaire ; c'eſt par lui que la laideur devient agréable ; il procure le charme de la vie, il eſt l'ame de la converſation, l'ami des arts ; c'eſt à ſes connoiſſances que ces peuples doivent tous leur bonheur, ſans lui tout languiroit dans la grande iſle ; celle-ci leur ſert comme de college ou d'univerſité, où ils viennent prendre leurs grades pour être reçus & acquérir dans la Galanterie quelque poſte important.

Arrivés enfin dans cette grande iſle, nous y fûmes aſſaillis par une troupe d'aventuriers que des vents orageux y avoient fait échouer ; l'Incertitude étoit à leur tête, &

n'avoit point d'autre emploi que celui de faire flotter le cœur des citoyens, afin de les empêcher de se déterminer à quelque chose d'utile à leur bonheur : l'Opinion qui vouloit à son tour les entraîner dans son parti, ne leur faisoit estimer que ce qui étoit digne de mépris ; la Crédulité cherchoit à les tromper ; la Nouveauté venoit ensuite leur faire adopter mille puérilités, & se repaître de chimeres qui n'ont pas le sens commun ; la Réflexion, d'un air grave & sérieux, leur présentoit des remords qui sans cesse les tourmentoient ; l'Inconstance soufloit autour d'eux pour les faire aller comme des girouettes ; la Flat-

terie cherchoit à les endormir par un dangereux poiſon ; la Curioſité ſe montroit comme un aigle prêt à fendre les airs, afin d'exciter en eux mille deſirs qu'ils ne pouvoient ſatisfaire ; l'Impoſture n'étoit appliquée qu'à les tromper ; la Préſomption les attiroit pour les précipiter dans tous les malheurs imaginables, & l'Erreur faiſoit tous ſes efforts pour les ſéduire : tels étoient les miſérables qui venoient d'aborder dans l'iſle, & qui tâchoient par leurs intrigues de s'en rendre les maîtres.

L'Amour, d'accord avec l'Inclination qui regne dans cette iſle, firent aſſembler leur Conſeil, pour y délibé-

bérer sur le parti qu'on prendroit afin de s'opposer aux progrès de ces aventuriers : il fut décidé qu'on enverroit à leur rencontre la Colere, la Haine, la Jalousie, le Désespoir, la Crainte & la Douleur, à la tête d'un corps de troupes légeres, qui sont les Soupirs & les Desirs impatiens ; & pour assurer sa victoire, l'Amour s'avança luimême guidé par la Bonne-Foi, la Probité, la Valeur, la Générosité, la Compassion & la Constance, toutes troupes aguerries & accoutumées à vaincre : le combat fut opiniâtre, mais le parti de l'Amour & de l'Inclination fut victorieux.

Lorsque le calme fut remis dans l'isle, chacun des citoyens se livra aux jeux & aux plaisirs, l'Inclination les y conviant par son exemple. Cette Princesse, dont la naissance n'est encore connue de personne, a sur tous ses sujets un pouvoir despotique ; & quoique les plus grands Génies de tout l'empire de Venus travaillent depuis long-tems à découvrir l'origine de l'Inclination, ils n'ont encore pu se fixer sur rien de certain ; mais l'opinon la plus commune, & celle que je crois la meilleure est, qu'en suivant les recherches de leurs philosophes, on apprend que lorsque l'Amour alluma pour la premiere fois

ſon flambeau, il en ſortit une ſi prodigieuſe quantité d'étincelles, qui au lieu de deſcendre en terre, remonterent vers le ciel & y furent changées en étoiles : ils aſſurent que depuis ce tems, auſſi-tôt que deux corps ſont formés & préparés à recevoir une ame, chacune de ces étoiles ſe diviſe en deux parties égales, & que ſe détachant du ciel en même tems, elles viennent préſider ſur ces deux corps différens ; mais ces deux parties ſe partagent très-ſouvent en des lieux ſi éloignés les uns des autres, qu'il eſt très-rare qu'elles ſe rejoignent.

Voilà, à ce que je penſe, une fort bonne raiſon pour juſtifier

l'inconſtance du petit-maître & de la coquette volage, puiſqu'il eſt naturel de chercher ce qui doit faire leur félicité, qu'ils ne peuvent rencontrer que par l'union de cette véritable moitié d'étoile qui peut ſeule faire leur bonheur. Auſſi dans l'iſle de la Galanterie, & même dans tout le monde de Venus, on ne voit que des gens qui ſe lient ſans plaiſir & ſe quittent ſans regret, parce que chacun n'eſt occupé qu'à la recherche de cette chere moitié qui n'eſt point aiſée à trouver ; mais lorſque le haſard les fait rencontrer enſemble, un inſtinct ſecret les force à s'aimer, & c'eſt ce qui forme les grandes paſ-

ſions : de là viennent ces nœuds ſecrets, cette ſubite inclination, cette douce ſympathie qui lie les cœurs, & qui a tant de pouvoir ſur les ames, qu'elle ne manque jamais de les attirer; or comme il arrive très-rarement que ces deux moitiés d'étoile ſe rencontrent enſemble, c'eſt ſans doute ce qui fait qu'il y a ſi peu d'amitié parfaite dans ce monde.

Telle eſt la naiſſance de l'Inclination, que je rapporte conformément à ce que j'ai lu dans les archives du palais de la Princeſſe. Nous viſitâmes toutes les beautés de l'iſle, où l'on voit tout ce que l'art & la nature ont pu raſſembler

de plus curieux. Cette isle est fertile en élégies, en madrigaux, en épîtres, en bouts-rimés & en vaudevilles ; la plus grande partie des citoyens en font leur nourriture ordinaire. Tous se piquent de grands sentimens, de pensées délicates, d'imaginations ingénieuses, de générosité & de grandeur d'âme ; ils passent leur vie dans les plaisirs & la joie ; tous les jours ce sont de nouvelles fêtes où l'Amour préside : c'est dans cette isle qu'il exerce un pouvoir suprême, tout fléchit sous ses loix, tout lui doit obéissance.

Il est également permis aux deux sexes de lier des parties de plaisirs sans craindre au-

cune critique. La mere qui ſe ſouvient des ruſes qu'elle employoit dans ſa jeuneſſe, ferme les yeux ſur les démarches de ſa fille, & la nuit les cache ſous l'obſcurité de ſon manteau. Jamais on n'y éprouve les peines de l'amour que dans les commencemens d'une affaire de cœur, où l'incertitude trouble preſque toujours la tranquillité de l'ame; mais on ſait que les inquiétudes de cette eſpece ont beaucoup plus d'agrément que d'amertume, du moins s'il y en a, elles ne durent pas long-tems dans cette iſle. On nous a cependant aſſuré qu'il n'étoit pas ſans exemple que des femmes aient pouſſé la délicateſſe &

ſans s'attirer l'attention de perſonne. Nous nous plaçâmes Monime & moi à côté de la belle affligée ; de profonds ſoupirs ſortoient de ſa poitrine,& l'on eût dit qu'elle étoit prête d'expirer.

Vous verrai-je toujours, ma chere Zelime, dit ſa compagne, en proie à toute l'amertume de votre douleur ? Pourquoi voulez-vous ſacrifier le reſte de votre vie à pleurer un ingrat qui vous abandonne dans l'excès de vos peines ? Si le perfide vous eût aimée, eût-il ceſſé de vous voir ? Après la perte de toutes vos eſpérances, croyez-moi, chere amie, oubliez un volage qui ne mérite qu'un ſouverain mé-

pris de votre part, ou s'il vous en ſouvient, que ce ne ſoit que pour vous venger.

Il eſt aiſé, reprit Zelime d'une voix preſqu'éteinte, de donner de pareils conſeils lorſque le cœur n'eſt affecté d'aucune paſſion violente ; votre amitié pour moi vous les dicte, & celle que j'ai pour vous, chere Agla, m'engage à ne vous rien cacher de mes peines ; c'eſt en cette qualité que je vais vous découvrir tous les ſecrets de mon ame. Je conviens que je ſerois indigne de votre amitié ſi j'avois encore la foibleſſe de regretter Volins ; c'eſt un monſtre d'ingratitude que je déteſte depuis long-tems.

Comment, dit Agla d'un ton de surprise, vous n'aimez point Volins ? Vous êtes jeune & belle & avez tous les talens qu'il faut pour captiver le cœur des plus grands Seigneurs de la Cour, d'où peut donc provenir ce désespoir qui m'a fait craindre long-tems pour vos jours & m'a obligé de vous conseiller de venir vous refugier dans cette isle, afin que la dissipation qui y regne pût contribuer à vous faire oublier un ingrat ? Hélas! chere Agla, je le hais trop pour pouvoir jamais l'oublier, & je ne puis retracer dans ma mémoire ni peines ni plaisirs où il n'ait présidé. Mais c'est trop long-tems vous

tenir en ſuſpens, il faut vous faire le récit de mes malheurs, pour achever de vous convaincre que ce n'eſt point la perte de ſon cœur que je regrette.

Je fus conſacrée dès ma plus tendre enfance au culte du temple de l'Amour. Je paſſai aſſez tranquillement l'âge d'adoleſcence, & j'avois déja atteint ma quinzieme année que nul homme n'avoit encore pu toucher mon cœur. Je vivois dans cette paix & cette douceur que vous avez ſans doute toujours éprouvées; mais cet engourdiſſement de l'ame n'étoit pas fait pour la vivacité de mon tempérament; bientôt je m'apperçus

qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Ce qui m'avoit jusqu'alors amusé le plus me devint insipide ; une sombre mélancolie s'empara de mon esprit ; je ne cherchai plus que les endroits les plus, solitaires afin d'y pouvoir rêver en liberté ; mes idées étoient confuses, & malgré mes attentions à les débrouiller, je ne pouvois encore deviner ce qui eût pu me rendre heureuse. J'étois dans ces dispositions, lorsque me promenant derriere la fontaine de Jouvance, je fis la rencontre d'un jeune homme aussi beau que l'Amour. Mon front se couvrit de rougeur quand il fixa ses regards sur moi, je m'apper-

çus qu'une tendre émotion l'agitoit aussi; il m'aborda d'un air timide, je voulus fuir, mais une force invincible m'arrêta : pourquoi, belle Zelime, me dit-il, voulez-vous éviter ma rencontre ? Craindriez-vous de me donner trop d'amour ? Ah ! si c'est là votre objet, cessez de fuir, vous prendriez un soin inutile; depuis plus de deux mois je recherche l'occasion de vous trouver seule, pour vous instruire des tendres sentimens que vous m'avez inspirés. Si votre cœur n'est point inflexible aux traits de l'amour, vous recevrez sans colere les vœux que je fais de ne vivre & mourir que pour vous. Je fus si sur-

prise de l'apparition du jeune homme & de son discours, que je restai quelque tems immobile sans oser lui répondre. Il profita de mon trouble pour m'entretenir de sa passion. Que vous dirai-je enfin? Il obtint de moi une réponse favorable à ses desirs, & je promis de me rendre tous les jours à la même heure aux environs de la fontaine.

Nous jouissions de cette douce félicité que goûtent deux cœurs que le tendre amour a unis, & je touchois au moment qui devoit combler mes vœux en épousant mon amant, lorsque Volins nous surprit un jour dans un de ces cabinets que renfer-

ment les jardins du temple ; il y entra avec une Dame de la Cour ; nous en ſortîmes auſſi-tôt, mais pas aſſez promptement pour que Volins ne pût nous appercevoir. La Dame occupée du jeune homme, ne put remarquer la vive impreſſion que je fis ſur le cœur de ſon amant. Ne croyant pas être connue de Volins, j'engageai Liſimon à faire encore pluſieurs tours ſous le berceau couvert.

Cependant Volins & ſa maîtreſſe, tous deux rêveurs & diſtraits, furent quelque tems ſans ſe parler, puis ſe reprochant l'un à l'autre l'état de froideur dans lequel ils ſe trouvoient, chacun trouva

ſon amour propre humilié; on ſe fit des reproches, & on ſortit du cabinet en ſe querellant. Nous étions encore ſous le berceau, & vous penſez, ma chere Agla, combien nous y fûmes examinés par ce couple d'amans glacés.

Je me rendis le lendemain au rendez-vous, mais ce fut en vain que j'y attendis Liſimon; pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que je puſſe apprendre de ſes nouvelles. Le tems expiré qu'on garde les filles dans le temple, mon pere fut averti de la part des Prêtreſſes qu'elles avoient appris que Liſimon, qui s'étoit préſenté pour m'épouſer, étoit diſparu, & qu'ayant accepté ce jeune

homme pour époux, je ne pouvois plus, ſuivant les loix établies, eſpérer d'être jamais admiſe au rang des Prêtreſſes, ni conſéquemment reſter plus long-tems au ſervice des autels; cet ordre me fut auſſi ſignifié. J'avoue que dans l'eſpoir de revoir mon amant, je n'en reſſentis qu'un médiocre chagrin.

Mon pere, peu favoriſé des biens de la fortune, fâché de mon retour, me montra d'abord beaucoup d'humeur de ma ſortie du temple, quoiqu'elle fût forcée. Vous pouvez croire, chere Agla, que mon premier ſoin fut de m'informer de Liſimon. J'étois ſi éloignée de le ſoupçonner d'in-

fidélité, que je penſai qu'une maladie violente le retenoit au lit; mon deſſein étoit donc de le prévenir pour lui épargner les inquiétudes que pourroit lui cauſer ma ſortie du temple; mais Volins, attentif à toutes mes démarches, me fit dire par une perſonne qu'il avoit apoſtée, que le dernier jour que j'avois vu Liſimon, il s'étoit embarqué la nuit même pour ſe rendre dans l'iſle de la Galanterie, avec une femme qu'il y entretenoit depuis long-tems. Je fus ſi ſenſible à la perfidie de mon amant, & l'indignité de ſon procedé m'agita au point que j'en tombai malade.

Mon aventure s'étant répandue

pandue dans la ville, Mélise, veuve très-riche, dont l'hôtel étoit vis-à-vis la maison de mon pere, & qui recevoit tous les jours nombreuse compagnie chez elle, eut pitié de mon sort; elle me demanda à mon pere, & n'eut pas de peine à m'obtenir, promettant de me faire trouver bientôt un établissement convenable. Je fus donc introduite chez Mélise. Mon air de langueur la toucha, & de concert avec Volins ils travaillerent l'un & l'autre à me rendre ma tranquillité : le perfide n'avoit pas besoin d'y être excité. Il me rendit des soins assidus qu'il faisoit valoir auprès de Mé-

lise comme un excès de complaisance de sa part.

Prévenue en faveur de Volins, par les éloges que Mélise ne cessoit de donner à ses moindres actions, il commença à gagner mon estime & ma confiance. Je cessai de pleurer mon infidele, & bientôt je ne pensai plus à lui que pour détester l'indignité de ses procédés. Volins sut profiter de ces circonstances, & remplit enfin la place que Lisimon avoit occupée dans mon cœur. Plusieurs partis considérables se présenterent; mais remplie de ma nouvelle passion, aucuns n'eurent l'avantage de me plaire. Volins parut sensible aux sacrifices que je lui faisois d'une

fortune brillante. Ah! ma chere, que je goûtois de plaisirs à les lui faire! Incapable d'aucun autre attachement, je mettois toute ma gloire à le convaincre de mon amour; cependant le perfide se faisoit un jeu de me tromper, & les sermens qu'il me faisoit de m'aimer toujours n'étoient qu'une répétition de ceux qu'il employoit pour en séduire mille autres.

Je découvris enfin une partie de ses trahisons & lui en fis de sanglans reproches, mais un mot de sa bouche avoit le don de me persuader. Agitée sans cesse par de nouvelles inquiétudes, cent fois je voulus rompre avec lui, &

cent fois il eut le ſecret de m'appaiſer. Le haſard me fit rencontrer un jour avec une femme qui depuis long-tems étoit comme moi la dupe des fauſſes proteſtations de Volins : cette femme irritée contre lui me fit un long détail de toutes ſes indignes manœuvres; elle finit par m'apprendre qu'il avoit depuis peu débauché ſa femme de chambre qu'il tenoit renfermée chez lui, dans un appartement dans lequel il deſcendoit par le moyen d'une trappe qui répondoit dans le ſien. Cette femme outrée d'avoir ſervi long-tems de prétexte à leur intrigue, jura de s'en venger d'une maniere à l'en faire repentir toute ſa

vie. Pour moi, le cœur déchiré de mille réflexions accablantes, je promis de ne le revoir jamais.

De retour à l'hôtel, on me dit que Mélise vouloit me parler ; j'entrai dans son cabinet : je devrois vous quereller, Zelime, me dit-elle, du mystere que vous m'avez fait, mais les bonnes nouvelles que j'ai à vous apprendre doivent suspendre mes reproches; apprenez donc que la fortune & l'amour, d'accord en ce moment, se joignent pour assurer votre bonheur : Volins vient de me déclarer le nouvel engagement que vous avez formé avec Ariste, qui vient enfin d'obtenir le consente-

ment de ſa mere pour s'unir à vous. Jugez, chere Agla, ſi un pareil diſcours eut de quoi me ſurprendre ; à peine connoiſſois-je Ariſte, & je compris d'abord que c'étoit un tour que vouloit employer Volins pour ſe défaire de moi en me brouillant avec Méliſe. L'émotion que cette nouvelle fourberie jetta dans tous mes ſens couvrit mon front d'un feu qu'il ne me fut pas poſſible de cacher : Méliſe n'en fut point ſurpriſe, le croyant occaſionné par la honte de voir mon intrigue découverte. Elle ſe plaignit du peu de confiance que je lui avois témoigné dans cette affaire ; pour la détromper, je lui proteſtai que mon trouble ne provenoit que

de ſurpriſe ; je n'ai, pourſuivis-je, jamais eu aucunes liaiſons de cœur avec Ariſte, & je ne crois pas qu'il pouſſe la témérité juſqu'à oſer ſe vanter d'une pareille impoſture.

Méliſe ſe trouvant offenſée de mon diſcours, m'accabla de reproches, & pouſſa ſon emportement juſqu'à ſe ſervir de termes injurieux que je ne pus entendre ſans verſer des larmes. Ce jour devoit être l'époque de tous mes malheurs, car en tirant mon mouchoir je fis tomber une lettre que j'avois reçue du perfide Volins ; Méliſe la croyant d'Ariſte, s'en ſaiſit pour me convaincre d'impoſture ; mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſ-

qu'elle en reconnut le caractere ; elle la lut plusieurs fois avec avidité. Cette lettre renfermoit quelques mauvaises justifications sur une nouvelle intrigue que j'avois cru être en droit de lui reprocher ; elle finissoit par les plus amples protestations d'un amour sincere & d'un attachement inviolable. Mélise, après l'avoir lue, me regarda avec des yeux où la fureur étoit exprimée ; & sans vouloir écouter aucune de mes raisons ; elle me chassa de son appartement. Mais comment pouvoir vous peindre la trahison de cet homme faux & subtil ? De quelles expressions me servir qui puissent caracté-

rifer le mépris & la haine que je reffens pour lui!

Cependant Volins, dans le premier feu de fa nouvelle intrigue, ne croyoit pas qu'elle eût tranfpiré; il fe repofoit fur la difcrétion de fes gens: dans cette perfuafion il vint plein d'affurance faire fa cour à Mélife; il avoit un intérêt fenfible à ne fe point brouiller avec elle, par la protection qu'elle lui faifoit accorder, & par les fommes confidérables qu'il tiroit d'elle. J'étois auffi pour lui une reffource qu'il vouloit ménager pour les quarts-d'heures qui ne lui étoient pas favorables auprès de Mélife; j'étois pour ainfi dire comme un corps de

réſerve qui lui ſervoit dans les tems de diſette.

Méliſe qui méditoit une vengeance éclatante, voulut d'abord le convaincre de ſa perfidie ; elle lui montra la la lettre qu'il m'avoit écrite ; on me fit deſcendre, & malgré le reſpect que je devois à Méliſe, je ne pus m'empêcher de lui reprocher toute la noirceur de ſa conduite. Je préſentai enſuite à Méliſe un gros paquet de lettres de Volins, dans leſquelles il employoit les termes les plus ſéducteurs pour corrompre mon innocence.

Vous croirez peut-être, chere Agla, qu'elles durent faire impreſſion ſur l'eſprit de

Mélise, & servir en quelque façon à ma justification ; non, le fourbe Volins trouva encore le secret de l'appaiser, en lui persuadant que les lettres que je venois de lui remettre n'avoient été écrites que sous le nom d'Eraste. Je priai Mélise de faire venir Eraste, mais Volins s'y opposa, en disant que c'étoit compromettre sa personne que de descendre à des explications toujours humiliantes pour des gens d'un certain ton. Je fus donc sacrifiée à l'inconstance de Volins & à la haine que Mélise avoit conçue pour une rivale qui avoit joui long-tems de toute la tendresse de son

amant, & je fus forcée de retourner chez mon pere, & d'y vivre dans l'obſcurité d'une fortune ſi médiocre qu'elle nous fourniſſoit à peine de quoi ſubſiſter. Ainſi, ma chere, vous voyez qu'après avoir renoncé en faveur de Volins aux établiſſemens les plus brillans, je n'en ai reçu pour toute reconnoiſſance qu'un parfait abandon de ſa part. Mon amour propre humilié de toutes façons, m'a jettée dans le déſeſpoir où vous m'avez vue; mais ce qui y a mis le comble, c'eſt d'apprendre que Liſimon ne s'eſt éloigné que par les calomnies que le traître Volins a employées pour me noircir dans ſon eſprit : ce n'eſt que

dans la vue de me justifier auprès de lui que j'ai consenti à vous suivre dans cette isle.

Je ne puis revenir de ma surprise, dit Agla, & rends grace à l'Amour de vous avoir vengée de Volins : vous ignorez peut-être que Mélise, convaincue de sa nouvelle intrigue, lui a entierement retiré toutes ses faveurs, & a obtenu de la Cour un ordre qui l'exiloit dans les déserts de la Réflexion. Mais ce n'est pas tout : cette petite créature pour laquelle il vous a sacrifiée, qui lui a fait perdre les bonnes graces de Mélise, & dont le libertinage lui étoit inconnu, l'a enfin gratifié de quelque présent qui lui

cause de cuisans remords, & dont on croit qu'il se ressentira toute sa vie. Nous quittâmes ces deux personnes pour rejoindre Zachiel ; & comme nous avions visité toutes les beautés de l'isle, nous nous préparâmes à sortir de la planete.



CHAPITRE X.

AVant de quitter le monde de Venus, je priai le Génie de nous instruire des mœurs & de la religion de ces peuples. Les Idaliens, nous dit-il, adorent le feu, parce qu'il est le plus noble des élémens; ils le regardent comme une vive image du soleil; & lorsque l'on voit dans quelques provinces de ce monde que le feu qu'ils y entretiennent toujours commence à diminuer, ils se persuadent qu'ils sont menacés des plus grandes calamités: c'est pourquoi ils le

conſervent avec ſoin dans des lieux fermés de murailles ſans toits, & le peuple ſoumis & crédule vient à certaines heures du jour prier les perſonnes les plus qualifiées de ſe charger d'y jetter des eſſences précieuſes ; ce qu'ils regardent comme un des plus beaux droits de la nobleſſe. Ces peuples prétendent être les premiers qui aient découvert le feu ſi néceſſaire aux beſoins multipliés de la vie, & ſans lequel les principales opérations des arts qui en dépendent, dont le détail eſt devenu preſque infini, ne pourroient ſe perfectionner ; c'eſt pourquoi dans toutes leurs villes capitales on y voit un temple ſu-

perbe destiné à y conserver le feu sacré : ce soin n'est confié qu'à de jeunes filles, les plus belles qu'on peut trouver dans la ville, & cet honneur est brigué par les plus grands pour les privileges qui y sont attachés ; mais si malheureusement une de ces Prêtresses vient à laisser éteindre le feu par sa négligence, elle en est rigoureusement punie : ni la naissance, ni l'âge, ni la beauté ne peuvent jamais la sauver.

Cependant à la fin de chaque année on laisse mourir le feu, pour le rallumer au commencement de celle qui suit avec beaucoup de paroles mystérieuses ; car le mys-

tere, la crédulité & l'ignorance sont, à ce qu'on dit, des oreillers sur lesquels se reposent la plupart des Idaliens. Je remarquai encore que lorsque leur Souveraine sent approcher le terme de sa vie, elle ordonne que le feu soit éteint dans les principales villes de son empire. ; & ce n'est qu'après sa mort, & au couronnement de celle qui lui succede, que ce feu est rallumé avec pompe & magnificence : alors finit le deuil de toute la nation par de grandes réjouissances, & on brûle dans ces fêtes une prodigieuse quantité de pastilles & des essences les plus précieuses : ces fêtes coûtent des sommes mmenses.

Ces peuples ont encore le culte des étoiles ; ils croient une eſpece de métempſycoſe aſtronomique, & diſent que les ames, après avoir quitté leurs corps, ſont contraintes de paſſer par cent portes conſécutives, ce qui doit durer pluſieurs millions d'années avant qu'elles puiſſent arriver au Soleil qu'ils regardent comme le ſéjour des bienheureux : chaque porte eſt compoſée d'un métal différent, placée dans la planete qui préſide à ce métal.

Comme rien n'eſt plus myſtérieux que cette métempſycoſe, ils la repréſentent ſous l'emblême d'une échelle très-haute diviſée en ſept paſſages

conſécutifs ; c'eſt ce qu'ils appellent la grande révolution des corps céleſtes & terreſtres, ou l'entier achevement de la nature ; ſe perſuadant que les ames vont habiter ſucceſſivement toutes les planetes & les étoiles fixes qui ſont autour du Soleil, & qu'elles ſe purifient dans ces paſſages par une vertu ſecrete à meſure qu'elles approchent de cet aſtre qui eſt le centre de la félicité.

Les Idaliens ſont encore perſuadés que c'eſt le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumiere ſe rendent dignes des principaux hommages qu'on doit aux aſtres ; ils le nomment le Roi & le Sou-

verain du Ciel, & disent que la Lune en est la Reine & la Princesse. Comme ils ne sont jamais inspirés que par l'Amour, ils croient, en suivant leurs principes, que le Soleil n'avoit pu voir la beauté de la Lune sans en devenir amoureux & sans lui communiquer ses feux ; c'est pourquoi, afin de mettre plus de décence dans cette union, ils ont imaginé de les marier ensemble. Ce mariage du Soleil & de la Lune est regardé chez eux comme la source & l'origine de toutes productions, parce que c'est sur la terre, rendue par eux féconde & abondante, que se font sentir les fruits de cette union. Les avantages les plus

considérables qu'on en retire sont les métaux & les pierres précieuses. Il est certain qu'on ne peut mieux assortir un mariage céleste.

Ces peuples, toujours enclins à l'inconstance, n'ont pas voulu que le Soleil en fût exempt ; c'est ce qui leur fait regarder ses éclipses comme des adulteres, parce qu'il semble pendant leur durée que la terre veuille s'attirer les faveurs du Soleil pour les dérober à la Lune, en s'opposant qu'elle en reçoive sa lumiere accoutumée ; on voit qu'ils s'efforcent de répandre de la coquetterie jusques dans les astres.

Pour orner la majesté des

deux époux, ils ont voulu donner au Roi & à la Reine du Ciel une Cour aussi pompeuse que brillante ; c'est pourquoi ils font passer tous les autres globes lumineux pour leurs Ministres, leurs Gardes, leur Armée, ou pour leurs Sujets ; voilà ce qui compose leur croyance. Ils sont persuadés que ce sont les Génies amoureux des belles femmes qui, dans les fréquentations qu'ils ont eues avec elles, leur ont révélé tous ces secrets, & une infinité d'autres qu'ils n'auroient jamais connus sans le secours de ces Génies. Monime les trouva très-galans, & dit que les Idaliens devoient s'estimer très-heu-

reux d'avoir eu des femmes assez belles pour en faire la conquête, & assez adroites pour leur tirer des secrets qui, vraisemblablement, ne devoient jamais être découverts aux mortels, toujours faits pour admirer & non pas pour connoître.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

JE ne m'étendrai point ſur les loix des Idaliens qui different de fort peu de choſes de celles des habitans de la Lune : leurs mœurs & leurs coutumes me parurent auſſi à-peu-près les mêmes ; ils regardent comme des néceſſités de la vie les choſes les plus ſuperflues. Il ſe fait dans ce monde un débit conſidérable d'une prodigieuſe quantité de charmantes inutilités de toutes eſpeces : on m'aſſura que chacune étoit douée d'une vertu magnétique qui attire l'or, ainſi que l'aiman attire le fer.

Les marchands chargés de ces précieuſes raretés ont toujours leurs maiſons remplies des plus grands Seigneurs & des Dames les plus qualifiées, qui ſans doute y ſont pouſſés par la force attractive de ces merveilleuſes raretés, qui doit néceſſairement les arracher de la ſérieuſe occupation de leur toilette ; c'eſt là où on les voit changer leur or contre des pantins, des magots, des portraits de nouvelle forme, de toutes ſortes d'animaux, & mille autres bijoux ſemblables dont ils ſe dégoûtent quinze jours après.

Il eſt certain que la volupté leur fait inventer tous les jours de nouvelles modes dont ils

ne peuvent plus se passer, quoiqu'ils ne les connussent pas deux mois avant. Ces modes, nées du caprice & de l'inconstance, ont vraisemblablement pris naissance chez eux, & c'est aussi dans ce monde où elles font leur séjour ordinaire : coëffures, habits, couleurs, desseins, façons galantes, frisures à la grecque, en chou ou en artichaut, plaisirs de modes, nouvelles allures, jeux, talens, ragoûts, & même jusqu'au langage qu'on voit regner & tomber tour-à-tour au gré du caprice; c'est la mode qui change tout; c'est elle qui force un bel esprit, un philosophe, un bon poëte, un grand auteur à céder à de petits génies qu'il lui

plaît de mettre en crédit ; c'eſt elle qui fait qu'on oublie ſes anciens amis pour ne s'occuper que de ſes nouvelles connoiſſances ; enfin elle étend ſa puiſſance juſqu'au culte qu'on doit rendre aux Dieux, & l'on change d'uſage à cet égard comme dans les choſes les plus indifférentes.

Ces variations de goûts, jointes au luxe qui regne dans ce monde, y ſont décorées du titre de bon goût, de perfection des arts & de délicateſſe de la nation, qui doit néceſſairement répandre une aménité & une ſuavité qui rend tous les citoyens parfaitement heureux : leur amour propre leur fait ſans doute regarder

ces vices, qui en attirent une infinité d'autres, comme des vertus, malgré la contagion qu'ils répandent jusqu'au dernier du peuple; & l'on peut dire que ce luxe poussé à l'excès tend à la ruine de tous les citoyens, qui, par un abus inconcevable, se croyent dans l'obligation de se copier les uns & les autres. Cet exemple que les Dames de la Cour autorisent en imitant la magnificence de la Reine, fait que les femmes de ceux qui sont élevés en dignité s'efforcent de copier le luxe des Dames de la Cour; les personnes d'un état médiocre veulent imiter les grands, aucun ne se rend justice; les petits

se flattent de passer pour médiocres, tout le monde veut briller, on sort de sa sphere & l'on court à sa ruine, les uns par faste & par vanité; ou pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte; afin de cacher leur misere; mais ceux qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser se réformer les premiers, ni pour donner des exemples contraires. Comme ce n'est qu'au faste & à la parure qu'on rend hommage, ils craindroient sans doute de se voir trop humiliés s'ils se présentoient dans les compagnies d'un air simple & modeste, c'est pour-

quoi ils ſont forcés de ſe laiſ-ſer entraîner par le torrent des préjugés. Chez eux les con-ditions ſe confondent, la paſ-ſion qu'ils ont pour le clin-quant & pour les vaines dé-penſes corrompt les ames les plus pures; on ne cherche qu'à briller, on emprunte, on trompe, & on uſe de mille artifices indignes pour y par-venir.

Rien ne rebute les Idaliens, ils ſavent tout unir, les biens & les maux leur ſont propres; on pourroit dire avec raiſon que c'eſt chez eux que l'or-gueil voulant ſe perpétuer, s'u-nit un jour à l'ignorance, & que de cette union naquirent les préjugés, la fatuité, l'a-

mour propre, la présomption, la fausse gloire, & cet ardent desir qu'ils ont de plaire, tous enfans bien digne de leur naissance, qui se livrant à l'oisiveté, se reposent sur l'amour du soin de leur fortune.

C'est là, sans doute, ce qui a fait bannir de ce monde la vérité, la pudeur & la modestie qui n'y ont plus ni autels ni adorateurs; le véritable amour dédaignant aussi de les éclairer, a depuis long-tems éteint son flambeau; ce n'est point dans les sourires perfides & mercenaires d'une indigne coquette qu'il se plaît, puisque les faveurs qu'elles prodiguent sont toujours accompagnées de trahisons, & ne

laiſſent que les vains regrets d'un infame attachement.

Il eſt certain que les paſſions les plus tumultueuſes ont leur intervalle de ralentiſſement & de ſilence ; c'eſt par ce moyen, qu'elles laiſſent le tems à une raiſon droite & éclairée d'appercevoir les précipices où elles conduiſent & de s'armer de nouvelles forces pour les combattre, ou pour en ſortir lorſqu'on a eu le malheur de ſe laiſſer ſurprendre.

Nous ne vîmes dans toute la planete de Venus que gens livrés à l'amour, aux plaiſirs, à la volupté & à la bonne chère ; leurs tables ſont ſervies avec un ſoin extrême de tout ce qu'il y a de nouveau,

de tout ce qui peut flatter le goût, exciter l'appétit, & échauffer le sang ; jamais on n'y attend ni la faim ni la soif, & toujours on y prévient ses desirs avec beaucoup de sensualité ; il est vrai qu'ils ignorent entierement cette vraie volupté qui ne peut être sentie que par des ames vertueuses, & qu'on ne parvient à goûter qu'après avoir su se vaincre soi-même.

L'amour dans tous les mondes a toujours passé pour le bonheur le plus parfait que les hommes puissent goûter, c'est ce qui les a déterminés à en faire un Dieu : dans le premier âge des mondes, la modestie & la pudeur faisoient une par-

tie essencielle de son culte ; les plaisirs & les jeux innocens animoient ses fêtes : mais lorsque le regne des passions a commencé, elles ont exclu les vertus, & ne se sont réservé que les plaisirs qui ne peuvent subsister long-tems sans la vertu, toujours inséparable du véritable amour.

Mais ces peuples qui se trouvent sans doute entraînés par la force des constellations qui président sur eux, ce n'est point à leur résister qu'ils veulent employer leur courage, & leurs faits les plus glorieux ne se comptent que par le nombre des sacrifices qu'ils ont offerts à l'Amour ; mais malheureusement pour ces imbé-

cilles, la saison d'en offrir ne dure gueres ; & ce qui est encore plus malheureux pour eux, c'est qu'il arrive souvent que ceux qu'ils ont offerts imprudemment, leur coûtent ordinairement de cuisans remords. Mille exemples réitérés d'une infinité de misérables obligés, pour se soulager, d'avoir recours au Messager des Dieux, qui est sans contredit le Médecin le plus accrédité de cette planete ; néanmoins ces exemples ne sauroient arrêter leur lubricité ; sans doute qu'il faudroit, pour modérer leur intempérance, changer toutes leurs habitudes, afin d'amortir ce goût effrené qu'ils ont pour les plai-

ſirs,en réformant leurs uſages : mais je ne crois pas qu'aucun Génie veuille ſe charger d'une entrepriſe auſſi difficile.

Quelque province que vous parcouriez dans tout le globe de Venus ; nous dit Zachiel, vous n'y trouverez que très-peu d'habitans qui ſoient occupés de leurs affaires, tous ne penſent qu'à leurs plaiſirs : les premiers fuient l'abord des miſérables, dans la crainte de le devenir par contagion ; les autres, pour ſe donner tout entier à leurs divertiſſemens, ont quelque choſe de plus humain ; ils ſont acceſſibles par plus d'endroits, c'eſt pourquoi leurs maîtreſſes, leurs confidens, & ceux qu'ils aſ-

ſocient à leurs plaiſirs, peuvent aiſément profiter des folies qui ſont toutes leurs occupations ; leurs ames dans ces inſtans ſemblent s'ouvrir aux bienfaits, c'eſt à ceux qui les entourent de ſaiſir ces momens, car leur conduite incertaine n'en préſente pas ſouvent l'occaſion ; l'avidité du plaiſir, & mille autres paſſions l'emportent toujours ſur l'amitié ; ils regardent le devoir de la vie comme une gêne à laquelle ils ne doivent point s'aſſujettir : ainſi ceux qui cherchent à être en liaiſon avec eux, doivent ſe conformer à leur idée, leur confier peu de choſe, & en tirer ce qu'ils peuvent.

Les gens les plus raiſonnables de ce monde ſe voient en quelque façon contraints de s'aſſujettir à ces maximes, car rien n'eſt plus inutile que cette ſageſſe hériſſée d'ongles & de griffes qu'emploient une infinité de gens occupés ſans ceſſe à s'ériger en réformateurs du genre humain ; il eſt vrai qu'ils ne peuvent ſoutenir long-tems ce perſonnage ſans ſe rendre ridicules, ſans offenſer tout le monde, & ſans ſe faire haïr univerſellement.

Monime rebutée de n'avoir rencontré dans les différens mondes que nous venions de parcourir, dans les uns que folie, amour de la nouveauté & coquetterie, & dans d'au-

tres qu'intérêt, mauvaiſe foi & fourberie, rien ne pouvant ſatisfaire ſon eſprit, elle auroit bien voulu borner ſes voyages à ces ſeules expériences qui ne lui prouvoient que trop que la corruption des hommes s'étend dans tous les mondes. Mais le Génie l'encouragea & ranima ſa curioſité par ce peu de mots :

L'entrepriſe que j'ai formée de travailler à vous perfectionner l'un & l'autre, m'oblige de vous engager à viſiter les autres planetes. L'univers appartient à tous les hommes, & vous êtes faits pour jouir du ſpectacle qu'il préſente à vos yeux : ainſi la curioſité doit exciter en vous une ſorte d'in-

térêt qui vous lie aux objets qui l'animent, afin de vous rendre ſpectateurs de tout ce qui paſſe ; car il eſt certain que l'imagination eſt la ſource & la gardienne de nos plaiſirs ; ce n'eſt qu'en elle qu'on doit l'agréable illuſion des paſſions, toujours d'intelligence avec le cœur ; elle ſait, quand il lui plaît, lui fournir toutes les erreurs dont il a beſoin ; ſes droits s'étendent auſſi ſur le tems, parce qu'elle rappelle les plaiſirs paſſés & ſait encore nous faire jouir par avance de tems ceux que l'avenir nous promet ; il ſemble, comme quelqu'un a dit, qu'elle nous donne de ces joies ſérieuſes qui ne font rire que l'eſprit

& le cœur. Toute notre ame est en elle; & dès que cette imagination se refroidit tous les charmes de la vie disparoissent, & l'on reste dans un engourdissement létargique. C'est donc pour éviter d'y tomber que je prétends vous fournir de quoi l'exercer; il faut voir si le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, & si la vérité & la vertu ne sont point reléguées dans quelque planete éloignée, occupées à donner aux mœurs de ses habitans plus d'humanité les uns pour les autres.

Vous êtes à présent, continua Zachiel, en état de ne vous plus trouver étrangers dans quelqu'endroit que je

vous conduiſe. Comme vous n'êtes point encore aſſez pures pour entrer dans le Soleil, nous paſſerons ſous ce globe pour entrer dans la planete de Mars qui va nous donner de nouveaux ſujets de méditation, je compte que Céton pourra s'y dédommager de tous les ennuis qu'il a ſoufferts chez les Idaliens. Pour vous, charmante Monime, vous n'y aurez d'autre occupation que l'intérêt que vous prendrez au ſort de Milord & à tout ce qui ſe doit paſſer pendant le ſéjour que vous y ferez.

Comme Monime nous preſſoit vivement de partir, il fallut céder à ſon impatience,

ce qui m'empêcha de visiter quelques autres provinces du monde de Venus ; mais le Génie m'assura qu'elles n'étoient habitées que par des peuples qui, livrés entierement à la plus vile crapule, ne méritoient conséquemment aucune des mes attentions. Nous nous hâtames donc de passer rapidement dans la planete de Mars.

Fin de la troisieme Partie.

